

FNA 1502 L'ombre des Antarcidès

Alain Paris

VISIT...

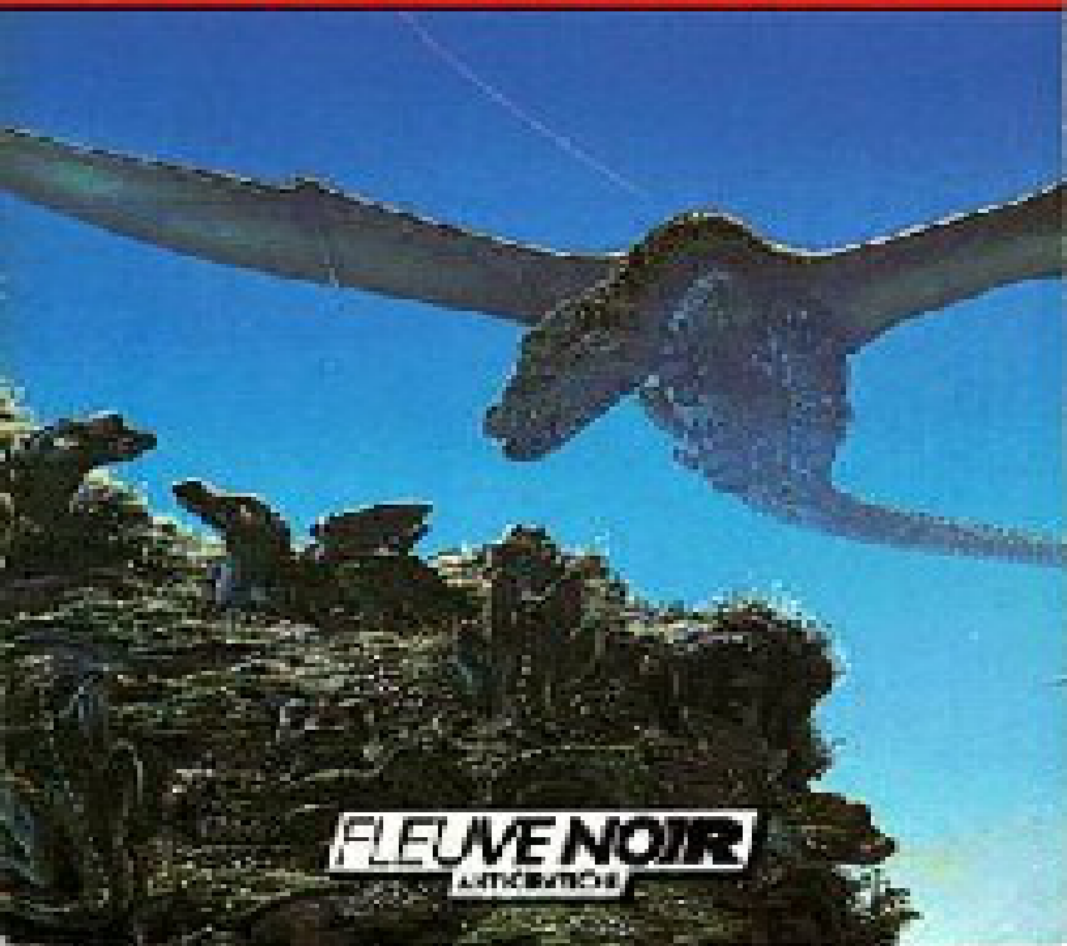
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

ALAIN PARIS

L'OMBRE DES ANTARCIDÈS

Chroniques d'Antarctique - 3



FLEUVE NOIR
LITTÉRATURE

ALAIN PARIS

L'OMBRE DES ANTARCIDÈS

CHRONIQUES D'ANTARCIE – II

« COLLECTION ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - PARIS VI^e

« Editions Fleuve Noir », Paris.

REMERCIEMENTS

Je tiens tous particulièrement à remercier Jean-Pierre Fontana pour l'imposante documentation qu'il mit à ma disposition pendant la rédaction de cet ouvrage. Cette documentation qui m'a permis de décrire les scènes d'envoûtement, de magie et de sorcellerie avec le réalisme requis.

Les armes, costumes et coutumes barbares décrits dans ces pages ont été inspirés par les récents travaux du Wargames Research Group, travaux réunis par Ian Heath sous le titre général : « Armies of the Dark Âges ». Que Ian et le Wargames Research Group trouvent ici le témoignage de ma profonde gratitude.

Enfin, les scènes de combats obéissent aux préceptes développés par le Maître Miyamoto Musashi dans son traité « GO RIN NO SHO ». À travers les siècles qui nous séparent, que soit remercié le Maître pour son enseignement.

A. P.

AVANT-PROPOS

Dix mille ans avant notre ère, sur le continent Antarctique (l'actuel pôle Sud) alors libre de glaces, s'était développée une civilisation florissante. Trois grands royaumes, l'Antarcie, la Valusie et Leng se partageaient la majeure partie du continent, soumettant à leurs lois des dizaines de petites principautés, clans et peuplades plus ou moins barbares.

L'assassinat d'Abarugon Antarcidès, souverain de l'Antarcie, avait ouvert la lutte pour la succession. Sa veuve, la Première Dame Kaarla, avait tout d'abord assuré la Régence, au nom de son fils Rurik, encore trop jeune pour régner. Puis, Rurik, devenu adulte, était tombé sous les lances valusiennes, à la bataille de Sobotha, et le royaume d'Antarcie se retrouvait à la fois sans roi et sans prétendant légitime.

Pas tout à fait, cependant. Jaemon, bâtard d'Abarugon et d'une suivante, Tanderine, pouvait prétendre au trône car sur son flanc était inscrit l'*Oméga*, la Marque des Antarcidès. Jaemon, dès sa naissance poursuivi par la haine de la Première Dame Kaarla, avait été sauvé de la mort par Sozer, un Initié de Khourg. L'enfant, après avoir vécu plusieurs années au sein du clan Carnghill, avait été emmené jusqu'à Khourg, l'île perdue au-delà des Terres Sombres. Là, les Initiés lui avaient enseigné les secrets de la science et de la magie.

Et le maître de l'île, Fhar Thursa, avait également inscrit en Jaemon une mission toute particulière : s'emparer du trône d'Antarcie.

Car Fhar Thursa, Sozer et Thursa Antarcidès, premier souverain d'Antarcie que l'on croyait mort depuis deux mille ans, n'étaient en fait qu'une seule et même personnalité sous des masques différents : Thursa Antarcidès, un des six Archontes d'Atlantis, ayant fui ce continent de légende peu avant la grande catastrophe qui allait l'engloutir.

Mais ce que Thursa Antarcidès n'avait pas prévu, c'est que son compagnon d'exil, l'Archonte Chryzagon, libérerait Jaemon de l'emprise des Initiés...

A. P.

PROLOGUE

Au cœur de la cité interdite de Kaddath, au fin fond du lointain et mystérieux royaume de Leng, se dressait une haute tour de pierre noire dont les moellons semblaient comme sertis les uns aux autres par une vitrification due à une intense chaleur. Cette tour ne comportait aucune fenêtre sur aucune de ses faces, et elle se dressait comme un doigt d'ébène au-dessus des étagements plus clairs de la cité.

Kaddath n'était point un lieu de négoce, mais un endroit consacré à la méditation, à la science et à la magie des Premiers Âges. Ses rues rectilignes découpaient ses quartiers selon un plan géométrique rigoureux, voulu comme tel et conçu par des êtres d'une race depuis bien longtemps disparue. Ses maisons vides ne résonnaient pas de cris d'enfants, et ses places ignoraient le grouillement des marchés et des foules du populaire. Kaddath ressemblait à une ville morte, mais son écrin de pierre exhalait parfois les échos assourdis de prières et de mélopées reprises en chœur par quelques dizaines de gorges exclusivement mâles.

Dans la tiédeur du soleil levant rosissant le désert qui s'étendait alentour, Kaddath s'éveilla aux tintements des clochettes et aux cliquetis des moulins à prière. Une colonne d'une trentaine de *familiers* vêtus de robe ocre remonta les avenues désertes et encore engourdis de la torpeur nocturne.

La colonne longea de hauts murs de brique et s'introduisit sous un porche avant de disparaître, tandis que les sons s'étouffaient progressivement pour finalement s'éteindre tout à fait.

Le silence retomba sur la cité.

Là-haut, au sommet de la tour noire, un homme également vêtu de la robe ocre des *familiers* était assis, la face tournée vers le soleil levant. Les échos des clochettes et des moulins à prière l'avaient un instant distrait de sa méditation et un pli de mauvaise humeur barra son front.

L'homme paraissait âgé de cinquante à soixante ans aussi bien que de trente à quarante, selon l'expression qu'arborait son visage. Ses yeux fixaient sans ciller le soleil levant, et un éventuel observateur aurait pu lire la sagesse, la patience, la volonté, mais également le cynisme et l'orgueil dans ce regard-là.

Le nom de cet homme était Chryzagon.

Il se leva lentement et fit quelques pas sur la terrasse. Quelque chose l'avait tenu en éveil toute la nuit mais il n'aurait su dire quoi,

sinon qu'un tel état de fébrilité était chose si inhabituelle chez lui que cet incident le rendait extrêmement soucieux. Alors qu'il s'apprêtait à quitter la terrasse pour gagner l'intérieur de la tour, son ouïe fine saisit l'écho d'un cri suraigu et il leva les yeux.

Dans le ciel rosâtre virant peu à peu au gris plombé dérivait un aigle.

Chryzagon se figea sur place, observant attentivement l'oiseau de proie. L'aigle survolait la cité en larges cercles concentriques de plus en plus réduits, jusqu'à ne plus survoler que la tour noire seule.

Des centaines et des centaines d'années de pratique avaient rompu Chryzagon à l'art divinatoire de l'apantomancie, et son regard ne quitta plus le vol de l'aigle jusqu'à ce que celui-ci finisse par s'éloigner pour disparaître, point minuscule au-dessus des dunes les plus lointaines.

Le visage soucieux, Chryzagon gagna l'étage supérieur de la tour par un étroit escalier en pas de vis. L'insomnie de la nuit, conjuguée à l'apparition du rapace, l'inquiétait.

Il pénétra dans une pièce encombrée de toutes sortes d'objets et principalement d'énormes grimoires de la taille d'un homme, suspendus par des chaînes aux poutres du plafond. Il se rendit au centre de la pièce et, louvoyant entre les épais volumes bâillant leurs pages pourpres couvertes d'écriture noire, il choisit une baguette brûlée à une de ses extrémités. À l'aide de cette baguette, il traça un cercle de protection sur le sol dallé puis, sur une table, il saisit un simple récipient d'eau qu'il posa au milieu du cercle.

Il alluma une courte bougie de cire rouge et, se penchant, la tint un moment à la verticale de l'eau. Les gouttelettes de cire fondue commencèrent de tomber dans le liquide avec de faibles grésillements.

Chryzagon éteignit la bougie, la posa sur la table et revint observer les figures créées par le contact de la cire et de l'eau.

Les taches rouges éparses convergèrent pour dessiner une tache unique qui s'effiloqua, se tordit, serpenta, se stabilisa en formant le signe Ω

l'Oméga. La Marque des Antarcidès.

À la nuit tombée, Chryzagon franchit la porte principale de la Cité Interdite de Kaddath et s'enfonça dans la nuit. Il marcha ainsi de longues heures, se dirigeant vers le nord.

Arrivé au pied d'un contrefort montagneux, invisible dans les épaisses ténèbres, il s'arrêta et interrogea le souffle du vent, le chant des oiseaux nocturnes et le cri des mulots.

Tous lui disaient que le malheur et la mort se déchaînaient quelque part plus au nord, dans le royaume connu sous le nom d'Antarcie.

Tous le prévenaient que le moment de la confrontation était arrivé.

CHAPITRE PREMIER

DEUX BOUCLES POUR UNE CORDE D'OR

Un vent mordant mugissait entre les flancs de la vallée, soulevant au passage des tourbillons de particules glacées, balayant les sous-bois de pins, courbant un peu plus les hommes avançant au pas régulier de leurs petits chevaux bourrus.

En riant, Duann ap Carnghill débarrassa sa barbe et sa moustache des glaçons accumulés par la condensation de son haleine. Avec la saison d'hiver, il retrouvait un peu de son enfance, quand il accompagnait les partis de chasseurs autour du grand lac gelé. C'était une époque révolue, et Carnghill ne se relèverait jamais de ses ruines, mais, à présent, les anciennes blessures étaient cicatrisées. Duann sentait à nouveau couler dans ses veines le sang vermeil de la vie, de l'action toute proche et de la violence.

Il se retourna sur la selle et émit un rire sonore à l'adresse de Jaemon, de Rann Trusor et de la douzaine d'autres compagnons chevauchant plus loin en arrière.

Les cavaliers étaient vêtus de la tenue traditionnelle des Marches : tartans de couleurs sombres, braies de laine, bottes de feutre, casques de bronze décorés de bossettes couvrant le bonnet à protège-oreilles. Sous le tartan, ils portaient la cotte formée de plaques de cuir cousues en écailles. Au flanc des chevaux pendaient les boucliers oblongs et les armes, épées à double tranchant, javelots, cognées ou haches de guerre.

À quelque distance, Jaemon fit écho au rire de son ami. Une dizaine d'années séparaient les deux hommes, et Duann ap Carnghill avait toujours été comme une sorte de frère aîné depuis l'époque où Jaemon tentait ses premiers pas titubants de bébé dans la Maison Commune du clan Carnghill, sous l'œil unique du vieux Donn.

— Torkvalfherd ! Là-bas ! rugit Duann. Au fond de la vallée !

Jaemon talonna les flancs de sa monture et, bientôt, Duann et lui furent botte à botte, contemplant le village enfoui sous la neige et la glace. De minuscules silhouettes allaient et venaient entre les maisons, et Jaemon ne put s'empêcher d'essayer d'identifier celle qu'il désirait le plus revoir, celle de Skalla, fille de Torkval. Skalla dont il avait découvert la radieuse et triomphale nudité l'année précédente, dans le sauna des villageois. Duann surprit le trouble de son compagnon et abattit une rude poigne sur l'épaule du jeune homme.

— Sois sans crainte, elle t'a attendu. Comment pourrait-elle en

désirer un autre que le magnifique Jaemon ? Ce serait impensable !

Jaemon se dégagea avec une bourrade. Rann « le Rouge » Trusor et les autres cavaliers les avaient rejoints et contemplaient à leur tour le village paisible sous les ultimes lueurs d'un soleil pâle. Tous exultaient à la perspective de dormir bientôt sous un toit et dans des fourrures chaudes, sans négliger le fait que leur séjour à Torkvalfherd se placerait sous le signe de franchises ripailles bien arrosées. Seul Rann le Rouge semblait morose et souriait du bout des lèvres aux plaisanteries échangées. Étrangement, Jaemon se souvint que Rann avait été présent dans le sauna le jour où Skalla lui était apparue.

« Mais ils n'étaient ni époux ni amants, seulement de vieux amis, se souvint également Jaemon. Pourquoi éprouverait-il de la jalousie ? C'est absurde. Il sert fidèlement ma cause depuis plus d'un an. Comme Duann et moi, il a parcouru les landes, gravi les montagnes, traversé les torrents pour aller convaincre les hommes dans les villages les plus reculés ! »

YEEEAHHH !!! hurla Duann, interrompant ses pensées. Le cavalier avait lancé sa monture à travers un champ de neige. La bête s'enfonçait jusqu'au poitrail dans le grand manteau blanc, et traçait un profond sillon dans lequel, à leur tour, s'engagèrent les autres cavaliers. Jaemon éperonna légèrement sa monture et se lança dans une course parallèle à celle de Duann ap Carnghill. Un tourbillon de neige pulvérisée enveloppa bientôt la petite troupe.

*

* *

Rien n'a changé, remarqua Jaemon, tandis que les trompes de bronze saluaient l'arrivée des visiteurs. Le village était demeuré le même depuis qu'il l'avait laissé derrière lui l'année précédente.

Le même ? Non, pas tout à fait. Quatre ou cinq nouvelles maisonnettes s'élevaient à l'orée du village et un chantier se dressait près de la Maison Commune. À la table de travail, le maître charpentier expliquait véhémentement leur tâche à ses aides. Déjà, l'habitation possédait une solide armature de poteaux et d'étais, et déjà, les ouvriers apportaient les madriers dégrossis aux angles prédécoupés, et s'employaient à les ajuster un à un. Des garçonnetts porteurs de seaux de bois bouchaient les interstices de ces madriers à l'aide d'une pâte composée de fibres végétales imprégnées de graisses. Au soin apporté à cette nouvelle construction, Jaemon devina qu'elle abriterait sans doute la fille de Torkval – et lui aussi par conséquent – et la joie gonfla sa poitrine.

Une procession avançait à la rencontre des cavaliers. En tête de cette procession marchait un homme âgé dont la barbe grise descendait jusqu'à la ceinture. À son côté se tenait une jeune fille blonde revêtue de blanc, aux joues rougies par le froid. Légèrement en arrière venaient hommes et femmes riant et chantant.

Jaemon mit pied à terre. Il n'avait d'yeux que pour la fille blonde mais il marcha droit sur l'homme à la barbe grise et lui donna l'accolade.

— Je suis revenu, comme je l'avais promis, dit Jaemon après s'être dégagé et tourné vers la jeune fille vêtue de blanc.

— J'ai coupé deux boucles de mes cheveux, s'inclina Skalla, et avec ces boucles, j'ai tressé une corde pour ton arc.

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles, se contentant de s'observer mutuellement. Le silence fut rompu par Duann ap Carnghill et ses compagnons, manifestant bruyamment leur joie à la perspective des festivités à venir.

— Soyez les bienvenus à Torkvalfherd, prononça le vieux Torkval, le chef du village.

*

* *

Jaemon reconnaissait parfaitement cette pièce de la Maison Commune pour y avoir dormi un an auparavant alors que, ayant quitté Maelmordha, il faisait route vers les Marches. Le mobilier n'avait pas changé, avec le coffre à vêtements, les tabourets de chêne, la banquette et le grand lit de bois couvert de peaux d'ours.

— Un an déjà, murmura-t-il, tandis que son regard faisait le tour de la pièce.

— Que dis-tu ?

Duann éprouvait du poing la solidité des poutres affleurant au ras de sa tête.

— Une année s'est écoulée depuis que nous nous sommes retrouvés dans cette même pièce. Des saisons entières à chevaucher par tous les temps à travers le nord-est du pays.

— Cela en valait la peine. À présent que les clans sont à nouveau unis, nous allons mener la vie dure aux Antarciens. Il n'y aura jamais plus de Carnghill, ajouta sombrement Duann. Il n'y en aurait d'ailleurs jamais eu si les clans voisins étaient accourus à la rescousse.

« Il n'a pas tort, pensa Jaemon. Là où une seule armée, un seul corps expéditionnaire a réussi à prendre et à raser la cité sur le lac, dix armées auraient été nécessaires avant d'obtenir le même résultat. »

— Mais tout cela, c'est le passé, ajouta-t-il tout haut. Et le présent se joue maintenant, maintenant et ici.

Il finissait de revêtir sa tenue de cérémonie et enfilait un à un les anneaux à ses bras, passait le collier de bronze autour de son cou. De son équipement de voyage, il ne conserva que le sabre court, négligeant l'espadon qui, habituellement, lui ceignait le dos.

Ils quittèrent la chambre et traversèrent à la file plusieurs pièces réservées soit au repos, soit au travail des femmes. Les premières contenaient lits, duvets et coussins, les secondes métiers à tisser, dévidoirs, fuseaux, pilons pour fouler la toile, fers à repasser, ciseaux, poinçons, pierres à aiguiser, coffrets, piles de lin, chanvre et autres tissus. Pour un aussi petit village, Torkvalfherd était prospère. Prospère et bien équipé.

*

* *

La grande salle de la Maison Commune était à peine assez vaste pour accueillir tous ceux, amis, *familiers* ou fidèles, qui désiraient assister à l'union de Jaemon et de Skalla. Depuis plusieurs jours, pour la circonstance, les femmes du village avaient préparé une bière fortement alcoolisée. Elles s'étaient activées autour des grandes marmites de fer, et l'odeur du banquet à présent tout proche flattait les narines et avivait les appétits.

Entourant Skalla se tenaient Torkval, son père, Barbe-en-gerbe et Exempt-de-corvée, ses frères aînés, Fillette et Modeste, ses deux plus jeunes sœurs, ainsi que ses cousins, voisins, valets et servantes de la maison de Torkval. Skalla arborait ses plus beaux bijoux ainsi que ceux de sa défunte mère, colliers, boucle de ceinture et bracelets. En sa main, elle étreignait une cordelette tressée.

Jaemon avait interrompu sa marche. Ainsi que le voulait la coutume, il attendait que le père de l'épousée l'engage à avancer, ce que fit Torkval. À son tour, Skalla fit quelques pas. Les deux jeunes gens étaient face à face. Torkval dégagea le lourd marteau qu'il portait à la ceinture.

— Tendez tous deux vos mains, paumes ouvertes vers le haut, ordonna-t-il.

Puis il posa le fer du marteau sur les mains jointes. Son visage se plissa en un sourire.

— Jaemon, tu peux juger par toi-même du physique et de la beauté des traits de ma fille, mais je préfère te prévenir avant qu'il ne soit trop tard : elle n'a pas toujours très bon caractère.

— Son caractère ne saurait empêcher notre union, répondit Jaemon avec le même sourire.

— Alors que votre volonté à tous les deux soit exaucée. Vous resterez unis aussi longtemps que vous le désirerez, jusqu'à ce que l'un ou l'autre dénonce cette union. Y consentez-vous ?

— J'y consens, fit Skalla.

— J'y consens, répéta Jaemon.



Une cinquantaine de convives partageaient le banquet offert par Torkval et le village de Torkvalfherd. La soirée s'avancant, et après les gigantesques platées engouffrées par les invités, on mit en perce les tonnelets de bière brune. Les langues déjà déliées par les innombrables coupes de vin commencèrent à s'empâter. L'élocution devint parfois difficile. Deux ou trois parmi les plus jeunes convives disparurent sous les tréteaux tandis que d'autres, titubant jusqu'au dehors, s'effondraient çà et là au milieu de la rue principale.

Plusieurs aèdes se succédèrent devant l'assemblée et entonnèrent des chants traditionnels ou de leur propre composition. Ils laissèrent vite la place aux beuglements discordants de Duann et des autres compagnons. Duann en particulier, d'ordinaire plutôt renfermé et peu expansif, se découvrit des dons pour le chant, dont il usa et abusa.

« En fait, songeait Jaemon qui avait gardé la tête à peu près froide, il essaie d'oublier que, par le passé, les mêmes festivités égayaient la Maison Commune de Carnghill. »

Et il adressa un clin d'œil complice à son ami, juché sur la table et déclamant des rimes de son cru. Puis il tourna son regard vers Skalla, assise à son côté, et rendue presque écarlate par quelques libations. La jeune fille sourit et il lui rendit ce sourire, promesse des heures à venir. Entre-temps, un énorme vacarme emplissait la salle comme Duann s'écroulait entre les bras de ses deux plus proches compagnons.

— À la santé des jeunes époux ! brailla-t-il en levant son pichet d'étain.

— Santé !!! répétèrent en chœur Torkval et Barbe-en-gerbe, Exempt-de-corrée et tous les hommes encore en état de tenir debout.

Jaemon se leva à son tour et se joignit aux autres. Déjà, il élevait son propre pichet et le portait à ses lèvres lorsque le récipient lui fut arraché des mains et roula sur le dallage couvert de paille, éclaboussant au passage une partie de l'assemblée, Skalla y compris.

— Rann ! Qu'est-ce qui te prend ? s'étonna Jaemon.

Le Rouge se tenait de l'autre côté de la table, le regard injecté de sang. Il titubait ostensiblement et pourtant, quelque chose dans son attitude alerta Jaemon.

« Il n'est pas ivre. Il voudrait seulement le faire croire, mais ses yeux le démentent. »

— Il me prend que... il me prend que je m'oppose à cette union. De par la Loi, de par notre Loi, celle des Marches, je dénonce cette union entre une de nos filles et un... un ETRANGER ! Un ANTARCIEN !

— Rann Trusor, tu es ivre ! intervint sèchement Torkval. Tu es ivre et tu nous ennuies ! Si tu ne supportes pas la bière, plonge-toi la tête dans un seau d'eau et quitte cette table !

— Il n'est pas des nôtres ! vociféra le Rouge.

— Mais tu as pourtant accepté de le suivre durant plus d'une année, fit Duann chez lequel toute trace d'ivresse semblait avoir disparu comme par enchantement. Tu as prêté le serment, tu as partagé le pain et le feu... Jaemon n'a jamais nié être né en Antarcie, mais il a ensuite été adopté par mon père, le chef Donn, et il a vécu à Carnghill, sous mon toit ! Torkval et tous ceux qui sont présents à ce banquet peuvent attester que Jaemon est désormais des nôtres par le cœur sinon par...

— Par son union avec Skalla, ricana le Rouge. Ouvrez donc les yeux, toi, Torkval et toi, Barbe-en-gerbe, et toi, Exempt-de-corbée. Vous deux, ajouta-t-il en s'adressant directement aux frères aînés de la jeune fille, vous me connaissez depuis l'enfance. Nous avons grandi ensemble, chassé ensemble et parfois versé ensemble notre sang contre les ennemis de notre peuple... mais lui, l'ANTARCIEN ! Le connaissez-vous ? Non, il est arrivé ici il y a un an et il portait la Marque ! La Marque des Antarcidès exécrés ! Je l'ai vue ! Il a prononcé de belles paroles et certains l'ont suivi... je l'ai suivi, c'est vrai, jusqu'à ce jour où il révèle enfin son vrai visage, celui d'un traître capable de tout, y compris de séduire une de nos filles afin de mener à bien son projet : rassembler les clans des Marches, guerroyer contre l'Antarcie et s'emparer du trône ! Verser notre sang pour satisfaire ses seules ambitions !

« Depuis tout ce temps, il m'a haï, non pour les raisons qu'il vient d'invoquer, mais parce que Skalla m'a préféré à lui. »

— La Loi des Marches ! hurla le Rouge, je réclame l'application de la Loi des Marches !

— Dix pouces de fer dans ta gorge de pourceau ! menaça Duann, c'est tout ce qu'une charogne de ton espèce mérite !

Et Duann ap Carnghill, balayant les reliefs du repas, enjamba la table.

Torkval et ses deux fils aînés se taisaient, indécis. Blême de surprise et de colère, Skalla ne pipait mot. Elle savait que dans cette affaire,

prendre parti entraînerait des haines inexpiables.

— Silence ! tonna soudain Torkval, que chacun fasse silence ! ! !

Le brouhaha se calma peu à peu, mais déjà, et Jaemon le constata, deux partis s'affrontaient du regard : ses propres partisans et les convives plus ou moins convaincus par les arguments de Rann Trusor.

— Seule l'épée peut décider si j'ai tort ou raison, gronda le Rouge. Je réclame la *holmganga* !

Un silence lourd de menaces retomba sur la salle du banquet. En invoquant la Loi des Marches poussée dans ses plus extrêmes limites, le Rouge ne réclamait pas seulement un duel mais une lutte au dernier sang.

— D'après cette même Loi, intervint Duann, Jaemon est libre de choisir un champion. Tu m'affronteras donc, Rann Trusor, et je répandrai tes entrailles dans cette salle.

Il avait déjà dégainé sa longue épée à deux tranchants et avançait farouchement à la rencontre du perturbateur.

— NON !!!

Jaemon écarta le fauteuil qui le gênait. Son regard fit le tour de l'assemblée. Il lut l'angoisse dans les yeux de Skalla et la perplexité dans ceux de ses frères aînés, l'amitié dans les yeux de Torkval et parfois la défiance dans ceux de certains convives. Rann Trusor avait transformé la fête en un conflit latent, prêt à éclater.

— Rann le Rouge réclame la *holmganga*, il aura ce qu'il réclame !

« Mais gagnant ou perdant, il sait que de toute manière il sera vainqueur, car répandre le sang au cours d'une union constitue le présage le plus néfaste qu'on puisse concevoir. Et si je le tue, cet homme des Marches, toutes ces saisons passées à rassembler les clans n'auront servi à rien. Tout sera à refaire... »

— Duann, dit doucement Jaemon, regagne ta place, cette affaire ne regarde que moi.

— Mais...

— C'est moi et moi seul que le Rouge désire affronter. N'est-ce pas, Rann ?

Le Rouge hocha la tête. Déjà, il reculait pas à pas, prenant du champ par rapport à son futur adversaire. Jaemon dégaina l'épée courte qu'il portait au côté.

— Prends mon arme, proposa Duann.

— Retire-toi, te dis-je.

Duann obéit à contrecœur. La Mort était entrée dans la salle, balayant les dallages de sa cape noire. Torkval se tourna vers les convives.

— Une telle chose est impensable, dit-il d'une voix sourde, et nous n'aurions jamais dû permettre que cela soit... mais le mal est fait et un de mes invités a trahi mon hospitalité en réclamant la *holmganga*. Nul

ne peut se soustraire à cette Loi. Vous connaissez tous aussi bien que moi la coutume, ajouta-t-il en adressant un signe à ses valets qui se munirent de lances avant de se poster aux issues. Personne ne quittera cette salle avant la fin du combat, et aucun des deux adversaires ne saurait abandonner la lutte. Mes serviteurs tueront le premier qui tenterait de franchir une de ces portes. À présent, que les combattants avancent et se mesurent, d'homme à homme, poitrine contre poitrine, fer contre fer, et que Freyheyrr, la Mère-de-Tous-les-Hommes, choisisse le vainqueur.

CHAPITRE II

L'ÉPÉE, LA CHAIR ET LES DÉS

Étrangement, Jaemon gardait le souvenir d'une scène, cinq ans auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent s'initiant à la science des armes, dans une salle voûtée de Khourg, là-bas, au-delà des Terres Sombres. Il revoyait Duann, debout en face de lui, équipé d'une armure d'entraînement pareille à la sienne, et il lui semblait entendre la voix sourde provenant du casque en forme de bol prolongé par le protège-nuque :

Ne reste pas statique... songe à décomposer chacun de tes mouvements.

Cette fois-ci, et pour la première fois, Duann avait utilisé de véritables armes, pas des épées d'entraînement au tranchant émoussé. Jaemon se souvint de l'étrange émoi qui l'avait envahi à cette constatation. Ce n'était pas de la peur... non, pas vraiment de la peur... mais autre chose.

Ne serre pas tant la poignée de ton arme... tes poignets ne jouent pas assez librement.

La séance d'entraînement s'était terminée sur une estafilade assez profonde à la base du cou de l'adolescent, estafilade dont il portait la cicatrice encore aujourd'hui. Duann avait toujours été un escrimeur redoutable. Il l'avait d'ailleurs prouvé en se frayant un chemin sanglant à travers les tueurs Samvatàs de Khourg, quatre années plus tard, la nuit où Fhar Thursa avait décidé sa mort.

Mais aujourd'hui, face à Rann Trusor, Jaemon ne portait pas l'armure d'entraînement. Une simple robe de lin couvrait son corps, et l'épée dont il étreignait la poignée n'avait rien de commun avec la longue et large lame tranchante comme un rasoir de son adversaire.

Il lui sembla entendre chuchoter à son oreille les conseils de Duann :

Rann est un lourdaud. Il compte sur sa plus grande allonge et sur la violence de ses premiers assauts pour t'obliger à reculer et t'acculer dans un angle de la salle. Ne te prête pas à son jeu, utilise ta mobilité, fatigue-le, ne tente rien avant qu'il ne se découvre...

Mais bien sûr, nulle voix ne chuchotait à son oreille, et surtout pas celle de Duann. Le fidèle compagnon était debout, de l'autre côté des tréteaux, le regard rivé sur les combattants, la paume humide de sueur de sa main caressant la poignée de sa propre épée.

— Antarcien ! Je reconnais bien là ta race ! Elle parle pour toi ! Incapable d'accepter le combat, tu ne fais que tourner et rompre,

comme un lâche !

Rann Trusor que tu croyais ton ami... pour les doux yeux et la cascade blonde des cheveux de Skalla, il a oublié son serment de fidélité, renié toute son existence et juré ta mort !

Beeeyyaaa ! ! !

Le Rouge, dans son impatience meurtrière, venait de déclencher le premier assaut. Il maniait l'épée des deux mains, l'abattant comme un bûcheron l'eût fait de sa cognée. Jaemon bondissait à droite, à gauche, ne cherchant nullement à parer les coups avec sa propre lame, trop courte et trop étroite pour résister à de tels chocs. Rann reprit son souffle. Ses yeux luisaient de rage. Il attaqua de nouveau, brassant l'air à grands moulinets. Un de ses coups, porté à faux, balaya les couverts posés sur une table, pulvérisant un pichet de terre cuite.

— Ici ! railla Jaemon, je suis ici ! Inutile de saccager les biens de notre hôte !

Le Rouge attaqua de nouveau, le visage tordu par la fureur, et, cette fois, la pointe de son épée fendit en deux une manche du vêtement de Jaemon. Un peu plus à gauche et ce dernier perdait l'usage de son bras.

Visiblement, le Rouge s'essoufflait, mais il n'avait pas encore dit son dernier mot.

— Tu n'as pas cessé de réclamer *la holmganga*, ricana Jaemon, alors sois digne de l'honneur qui t'est donné ! Ne t'endors pas encore ! Ou bien songerais-tu à cuver ton vin et ta bière tandis que je retournerai manger un morceau près de mon épouse ?

Rann Trusor rugit de colère et s'élança une nouvelle fois, frappant de manière désordonnée avec des « han ! » de bûcheron. Jaemon aurait eu l'opportunité de répondre par un maître coup au bas-ventre mais il s'en abstint et le Rouge poursuivit son assaut de dément... jusqu'au moment tant attendu où il frappa un énorme coup de taille... qui ne rencontra une fois de plus que le vide. Mais, emporté par son élan, il perdit à demi l'équilibre et le plat de l'épée de Jaemon s'abattit sur ses poignets puis le claqua en pleine face. Rann Trusor ouvrit les mains, lâchant son arme, puis il tituba et tomba à genoux, complètement abasourdi. Jaemon se pencha et, de son poing fermé sur la garde de sa propre épée, lui asséna sur la tempe un coup à assommer un bœuf. Rann Trusor s'effondra, le nez dans la paille qui jonchait le dallage.

*

* *

— *La holmganga* prévoit un combat à mort, dit Torkval d'un ton désapprobateur. Achève-le.

— Non, refusa Jaemon, nul sang, pas même celui d'un parjure, ne doit souiller mon union avec ta fille. Qu'on jette le Rouge en travers de son cheval et qu'il quitte le village, c'est tout ce que je demande de cette assemblée.

— Il en sera fait selon ta volonté, accorda le père de Skalla. Cette comédie a assez duré. Vous autres, ajouta-t-il, s'adressant aux valets toujours immobiles, lance au poing, jetez cette charogne dehors, hissez-la sur son cheval et emmenez-la jusqu'à la limite de Torkvalfherd. S'il remet jamais les pieds dans mon village, je le tuerai de mes propres mains... et à présent, que la fête continue !



Souvent, au cours des longues nuits de l'année qui venait de s'écouler, Jaemon avait rêvé de ce corps qui se dressait à présent devant lui, non pas illusion aux contours indistincts, mais hymne de chair chaude et frémissante.

Timidement, il avança une main et la posa sur une hanche aux courbes d'amphore. Puis, comme un chercheur s'aventurant dans un labyrinthe, il effleura une cuisse ronde et engloba un genou dans sa paume. Il hésita puis se penchant, pressa ses lèvres sur ce genou admirable avant de laisser courir son souffle chaud tout au long du cheminement qui remontait de la jambe à la hanche, s'attardant ensuite au creux des flancs, suivant les contours d'un sein orgueilleux et ferme. Puis il butina le cou et enfouit son visage dans les rouleaux dorés de la chevelure, humant l'odeur de la glace et du feu avant de s'arrêter au visage, aux lèvres frémissantes et entrouvertes, aux narines palpitantes et aux yeux mi-clos luisant dans la pénombre. Il se pressa contre Skalla, jusqu'à ce que leurs deux corps ne fassent plus qu'un, chair contre chair, membres enlacés, lèvres se cherchant, dents se refermant pour des morsures qui n'étaient que mordillements. Puis, à son tour, Skalla partit à la découverte de Jaemon, et la fille des Marches se fit féline, tour à tour grondante et caressante, mains qui frôlaient, mains qui capturaient, bouche portant la tiédeur de ses lèvres sur une chair nouée par l'attente et le désir. Et lorsque tous deux furent prêts, prêts, prêts, Skalla s'ouvrit à Jaemon et l'homme pénétra la femme d'une seule et longue poussée qui sembla s'accorder avec l'éternité. Et Skalla se cabra, tout son corps s'arqua pour venir à la rencontre du pont de chair qui la reliait à Jaemon. Et à présent il

était en elle et elle le sentait si intensément présent qu'elle souhaita que cette minute-là ne s'écoule jamais, puis à ce moment succédèrent la fureur et la violence, et les grondements et les gémissements, jusqu'à ce que le feu crépite sur la glace, jusqu'à ce que l'univers s'embrase et se fonde en eux.

*

* *

Après, ce fut différent. Il y eut une longue plage de tendresse durant laquelle ils s'observèrent dans la clarté fumeuse de la lampe à huile, et ils ne disaient mot mais leurs yeux échangeaient mille et mille messages. Puis leurs corps se joignirent à nouveau et la fureur balaya le grand lit sculpté. Et ensuite ils demeurèrent longtemps immobiles, lui en elle, et ils se séparèrent pour explorer toujours et encore les zones d'ombre et de lumière de leurs chairs alanguies.

Puis, dit Skalla :

— Je voudrais que la nuit ne finisse jamais.

Et répondit Jaemon :

— D'autres nuits succéderont à celle-ci, mais de celle-ci, nous nous souviendrons toujours.

Ce fut tout. Ils se turent et dormirent, puis ouvrirent les yeux et sourirent.

Alors, sur le flanc de Jaemon, elle aperçut la *Marque*. *L'Oméga*. *La Marque des Antarcidès*.

*

* *

— C'est vrai, murmura Jaemon, je la porte depuis ma naissance. Mon père, Abarugon, était souverain d'Antarcie, et ma mère, Tanderine, n'était qu'une des suivantes de la reine en titre, la Première Dame Kaarla. Celle-ci haïssait mon père et craignait sans doute qu'un jour, le bébé que j'étais alors, ne ravisse le trône à l'héritier légitime le prince Rurik. Aussi Kaarla a-t-elle assassiné ma mère de ses propres mains avant de faire assassiner mon père. Elle a régenté ensuite le royaume tout en me poursuivant de sa haine, et elle a fait raser Carnghill et massacrer le clan qui me cachait et m'avait adopté. Puis Rurik a régné mais il est tombé à la bataille de Sobotha, en

combattant les Valusiens du roi Erwig, et à présent, Kaarla règne toujours, mais sans héritier portant la Marque.

— Et ainsi, tu demeures le seul prétendant légitime...

— En effet.

— Et si j'avais un fils... il porterait à son tour la Marque.

— Assurément. Thursa Antarcidès, le premier souverain d'Antarcie, l'avait voulu ainsi.

Jaemon hésita. Devait-il révéler à sa jeune épouse que Thursa était toujours en vie, deux mille ans après avoir fondé le royaume d'Antarcie ? Le jeune homme décida que non. Il se pencha sur Skalla et baisa les douces lèvres entrouvertes.

— Notre fils régnera après toi, dit Skalla.

— Si je règne jamais, rectifia Jaemon. Si les clans s'unissent véritablement pour la guerre contre Kaarla... mais... hier soir... l'attitude de Rann Trusor a prouvé que nombre d'obstacles peuvent encore à tout moment se dresser...

— J'avais toujours considéré Rann comme un ami fidèle, un peu comme un troisième frère aîné, confia Skalla. Je ne pouvais même pas concevoir...

— Il t'aimait, dit Jaemon. Seul un amour dévorant peut ainsi se muer en une haine dévorante.

— Que va-t-il devenir, à présent ?

— Je n'en sais rien. Sans doute quittera-t-il les Marches.

— Mais où pourrait-il aller ?

Jaemon secoua la tête. Évoquer l'incident du banquet avait étendu une ombre sur le bonheur des deux jeunes gens.



Les derniers feux des festivités s'éteignirent dans la vallée, mais Rann Trusor continua de scruter les ténèbres, comme s'il avait eu le pouvoir, par la seule puissance de son regard, de discerner encore le toit sous lequel son heureux rival possédait la fille de Torkval.

Il convint qu'il avait réagi en parfait imbécile en défiant Jaemon parmi ses partisans. Tout aurait été différent n'importe quel jour – ou quelle nuit – auparavant, tandis qu'ils chevauchaient côte à côte à travers les Marches, tentant de rallier les clans à leur cause. Il aurait eu cent fois l'occasion de jouer du poignard durant les bivouacs où s'alanguissaient les dormeurs. Mais il avait péché par orgueil, il avait cru pouvoir se débarrasser de son rival les armes à la main... et il avait sous-estimé l'habileté de cet Antarcien ! Il avait sous-estimé l'enseignement de Duann ap Carnghill. À présent, tout était compromis et il se retrouvait banni des Marches.

Il prit sa tête entre ses mains et exhala un long et funèbre

gémissement à la fois de rage et de douleur. Non pas une douleur physique : celle-là n'était rien. Mais une insupportable sensation de détresse à l'idée que son acte faisait de lui un exclu des contrées qui l'avaient vu naître.

Les minutes passèrent et devinrent des heures, et la nuit se grisait et Rann Trusor demeurait toujours prostré dans la même attitude. Mais peu à peu, la douleur cédait le pas à une haine incommensurable, et il cracha les malédictions les plus effroyables contre Jaemon, Duann ap Carnghill, Torkval et tous les autres responsables de son exil. « Un jour, se promit-il, je me vengerai et leur ferai connaître la colère de Rann « le Rouge » Trusor. »

Mais en attendant ce jour, il convenait de prendre une décision : il se rendrait à Maelmordha et offrirait ses services à la Première Dame Kaarla.

*

* *

Les premières lueurs de l'aube naissante filtrèrent dans la chambre nuptiale. Allongé sur la couche, Jaemon fixait le plafond de ses yeux grands ouverts. Il était éveillé depuis plusieurs heures. En fait, il n'avait pas fermé l'œil. Un sentiment indéfinissable le troublait. Il n'aurait su dire avec précision la nature de ce sentiment, sinon qu'il s'agissait d'un mélange d'angoisse, de crainte... et d'exaltation.

Tout contre son flanc, Skalla gémit dans ce demi-sommeil qui précède juste l'éveil. Jaemon tendit le bras et attira le visage aimé contre le sien. Skalla ouvrit les yeux. Les deux jeunes époux se dévisagèrent dans la pénombre.

— Cette nuit, le sommeil m'a fui, avoua Jaemon. J'ignore pourquoi. Dès que je commençais à m'assoupir, des cauchemars m'assaillaient.

— Quels cauchemars ?

Jaemon ne répondit pas. Comment expliquer l'inexplicable ? De noires visions avaient agité son inconscience, des visions qui prenaient leurs racines des années auparavant... sur l'île au-delà des Terres Sombres et des Eaux Grises.

— Le passé est le passé, dit Skalla après avoir étudié quelques secondes le visage de Jaemon.

— Tu as raison, approuva Jaemon en se penchant sur son épouse. (Il baisa les lèvres, les pommettes et les yeux mi-clos.) L'aube se lève, ajouta-t-il en se redressant.

Il contempla avec une pointe de regret le jeune corps offert puis, avec un soupir, il se détourna et entreprit de se vêtir. Il passa une

chemise de toile de lin puis des braies courtes de toile, serrant ces dernières à la taille par une ceinture de cuir. Par-dessus les braies, il enfila des chausses de soie qu'il attacha sous les genoux et, par-dessus la chemise, un gilet sans manches fait d'une double toile de lin piqué. Puis il passa la tunique descendant jusqu'aux chevilles et finit par enfiler des bottines courtes et souples à bouts pointus.

Il se tourna vers Skalla, toujours étendue en travers de la couche.

— Prends encore un peu de repos, fit-il, l'aube se lève à peine.

Elle hocha la tête et s'étira languissamment. Jaemon soupira – un long soupir de regret – et abattit les barres de fermeture verrouillant la porte.

Au dernier moment, il suspendit son geste et repensa aux cauchemars qui avaient agité sa nuit. « À Khourg, se souvint-il, on m'enseigne les sciences divinatoires : aéromancie et cléromancie, ornithomancie, œnomancie, myomancie, géomancie et astragalomancie... et bien d'autres encore... depuis lors, je n'ai plus jamais tenté de deviner l'avenir dans l'étude des phénomènes de l'air, dans les dés, les miroirs, la cire fondue, les osselets, le cri et le chant des oiseaux ou une simple poignée de terre... mais peut-être devrais-je faire appel à ces sciences pour savoir ce que l'avenir nous réserve ? »

Il secoua la tête. Non. Ces pratiques lui avaient autrefois été enseignées par Thursa et ses acolytes... et il souhaitait oublier jusqu'au nom de Thursa.

Il ferma les yeux.

Khourg.

Nuit après nuit, les mêmes cauchemars.

Il marcha jusqu'à une table basse, hésita, fouilla sa tunique, en retira une simple bourse de tissu dont il vida le contenu dans le creux de sa paume. Trois dés de pierre noire aux faces brillantes roulèrent entre ses doigts. Il jeta les dés sur la table.

Trois-cinq-deux. Total, dix.

Chaque chiffre se convertissant en données alphabétiques. Mais, pour avoir longtemps et souvent peiné dans l'apprentissage de cette science, Jaemon savait que la divination par les dés est chose beaucoup plus complexe qu'elle ne paraît à première vue. Chaque chiffre peut se traduire selon trois, quatre et parfois cinq solutions différentes.

Il fit à nouveau rouler les dés. Deux-deux-quatre. Total, huit.

Il jeta les dés une troisième fois, les jeta encore.

Trois-trois-trois. Total, neuf. Pouvant se transcrire par F, S, X ou Z.

La sueur couvrait le visage de Jaemon. Skalla s'était soulevée sur la couche et observait la scène, le sourcil froncé.

S.

T-H-U-R-S.

Jaemon jeta les dés pour la sixième fois. Cinq-cinq-deux. Total, douze.

I, M ou A.

THURSA.

Jaemon lança sauvagement les dés à travers la pièce.

CHAPITRE III

THURSA

D'énormes vagues se brisaient les unes après les autres contre la falaise, soulevant des gerbes d'écume qui retombaient ensuite dans de redoutables remous.

Debout sur le promontoire battu par les embruns, une haute silhouette drapée de noir se tenait face à l'océan. Dans le lointain, on apercevait les contours indistincts du continent, à demi dissimulé derrière les écharpes de brouillard.

À quelque distance de l'île, une embarcation luttait contre les éléments, s'enfonçant parfois dans des creux de plus de six mètres. Sans en distinguer les détails, la silhouette drapée de noir savait qu'il s'agissait là d'un canot samvatàs, un coracle à armature habillée de cuir. Cinq ou six sauvages en constituaient l'équipage et ils faisaient régulièrement la navette entre le continent et l'île pour échanger femmes et gibier contre des pointes de flèches et de lances ou des ustensiles de métal. Bientôt, ils mettraient à profit les courants pour se faufiler entre les récifs et pénétrer dans l'anse plus calme située sur la façade est de l'île.

Un vol de mouettes s'éleva de l'escarpement et la silhouette tressaillit. Dans le même instant, il lui avait semblé percevoir un appel très lointain... non, pas vraiment un appel, plutôt une invective rageuse parvenue d'au-delà du bras de mer et d'au-delà des marais, des forêts et des lacs. La silhouette rejeta en arrière le capuchon de sa cape, et apparut le visage de Thursa Antarcidès, celui d'un jeune homme au menton encadré d'une courte barbe noire, sous un casque de cheveux sombres et bouclés. Ce visage ressemblait trait pour trait à celui du solitaire entrevu dans la cité silencieuse de Kaddath.

En fait, chacun d'eux représentait le double haï de l'autre, et la ressemblance physique était le seul lien qui les rattachait désormais en ce monde.

Le regard de Thursa abandonna le vol de mouettes pour se porter au pied de la falaise, là où les coups de boutoir des lames tentaient vainement d'ébranler l'assise immuable de la roche basaltique. Quatre années auparavant, Duann ap Carnghill avait pris le risque de sauter dans cet enfer liquide. Un sourire étira les lèvres de Thursa. En dépit du mépris qu'il professait pour les habitants de ce continent, force lui était de reconnaître que certains d'entre eux méritaient cependant son admiration, pour le courage dont ils faisaient preuve. Duann ap

Carnghill était de ceux-là. « Dommage que les circonstances aient été ainsi défavorables à un accord, songea Thursa, mais après tout, Duann m'est beaucoup plus utile, en tant qu'adversaire, que d'autres dont la fidélité m'est acquise. En me défiant, il m'a donné la preuve supplémentaire que j'attendais de lui. Un tel compagnon est indispensable aux côtés de Jaemon. Mais je me demande quelle sera sa réaction lorsqu'il comprendra qu'il ne fut lui aussi qu'un jouet entre mes mains ? »

Un vent chargé de pluie et d'humidité saline se leva et Thursa remonta son capuchon avant de tourner les talons pour regagner le monastère. Les énormes murs de pierre s'étagaient au-dessus de l'île, avec leur toiture d'ardoise brillante se divisant en multiples avant-toits. Deux Samvatàs hirsutes, dont la barbe descendait jusqu'à la ceinture, attendaient respectueusement, quelques pas en retrait.

Les Samvatàs fixaient Thursa de leurs yeux gris à demi dissimulés sous d'énormes sourcils. Une cinquantaine de leurs semblables, plus quelques souillons d'allure aussi sauvage que les mâles, hantaient l'île. Depuis vingt siècles, Thursa avait conclu une alliance avec le peuple des Terres Sombres. Une alliance qui n'avait jamais été remise en question.

La pluie redoubla de violence. Les murs de la forteresse semblaient noyés derrière les trombes d'eau. Thursa contourna les jardins étagés et se dirigea vers le corps principal des bâtiments.

Une porte s'ouvrit sur deux servantes qui signifièrent au Maître qu'un bain chaud ainsi que des vêtements secs l'attendaient.



À la tombée de la nuit, Fhar Nargal se présenta devant Thursa. Fhar Nargal était le plus âgé des Initiés encore en activité sur l'île de Khourg, et, à ce titre, on le considérait comme l'autorité suprême du monastère, Thursa excepté, bien entendu. Le vieil homme inclina sa tête blanche devant le Maître. Ce dernier était assis dans un siège délicatement sculpté, son regard perdu dans d'obscures pensées. La pièce qui l'entourait n'avait rien à voir avec les cellules chaulées des Aspirants, rien à voir avec la simplicité toute monacale de la plupart des autres salles de la forteresse. Les murs étaient tendus de tentures et les pieds foulaient un épais tapis de laine. Un mobilier digne d'un souverain s'entassait là : coffres ouvragés, guéridons, lit pliant couvert de coussins, table en lattes.

— Oui ? interrogea Thursa, sans détourner la tête.

— Maître Fhar Thursa, les nouveaux Initiés s'apprêtent à embarquer pour le continent. Ils n'attendent plus que vos ultimes recommandations et votre bénédiction pour les accompagner et les soutenir au cours du long voyage qui sera le leur.

— Bien sûr, approuva Thursa en se levant de son siège.

Fhar Nargal le précéda jusqu'à la grande salle d'entraînement où étaient regroupés une vingtaine de tout jeunes gens. Avant de franchir le seuil, Thursa se composa la silhouette et le visage d'un aimable vieillard. Le vénérable Fhar Thursa fit son entrée dans la salle et vingt jeunes têtes s'abaissèrent avec déférence.

— Maître, dit Fhar Nargal, permettez-moi de vous présenter tout particulièrement Nokris, Suarrin et Kalog. Ils furent des Novices pleins de zèle, assidus à votre enseignement. Ils peuvent être cités en exemple à leurs camarades ici présent.

Fhar Thursa hocha la tête.

— Que cet enseignement reçu entre ces murs vous soutienne dans les épreuves qui vous attendent, chers enfants. Toi, quel est ton nom ?

— Nokris, Maître.

— Nokris... sourit Fhar Thursa. J'ai la sensation, en te regardant, de découvrir dans un miroir le reflet du jeune homme que j'étais naguère. Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans, Maître.

— Dix-huit ans. Tu n'étais encore qu'un petit enfant lorsque tu franchis ces murs pour la première fois. Et à présent, tu es devenu un homme et tes connaissances sont la somme de toutes les connaissances acquises par tes prédécesseurs. Souviens-toi, mon fils, que la science est un instrument à double tranchant : utilisée pour le bien, elle sera ta fidèle alliée, utilisée pour le mal, elle te détruira.

Les mains de Fhar Thursa s'élevèrent à hauteur de son visage et ses doigts voletèrent dans le langage secret des Initiés. Le jeune Nokris observa, fasciné, le ballet des doigts si pâles qu'ils en semblaient translucides.

*Cueille la nuit
Trace le cercle
Sers tes Maîtres.*

Le jeune homme répondit alors, dans le même langage :

*Que mon corps retourne à la vermine
Que dans la puanteur souterraine
je brûle à jamais
Que mon esprit ne connaisse jamais plus la paix
Si je manque à mes vœux.*

— Quelle forme de divination as-tu étudiée, mon fils ? interrogea Fhar Thursa, à voix haute.

— Les miroirs, Maître. La catoptromancie.

— Choix intéressant, mon fils. À présent, vous tous, écoutez ceci et méditez tandis que vous foulerez le sol du continent : *Si vous fixez vos yeux sur les détails et négligez les choses importantes, votre esprit s'égarera et le travail de toutes ces années aura été vain.* Dispersez-vous sur cette terre, observez, écoutez, utilisez votre enseignement. Pénétrez dans les plus humbles paillotes de pêcheurs et introduisez-vous dans les palais des princes. Joignez-vous aux caravanes de marchands et gravissez les Montagnes de Cendres. Découvrez les cités et enfoncez-vous jusqu'au cœur des déserts. D'autres vous ont précédés, mais personne ne vous suivra plus car vous serez les derniers Initiés à avoir jamais été formés à Khourg. Le temps est venu de réunir le continent, et des forces inimaginables sont déjà à l'œuvre. Ces forces balaieront les vieilles sociétés corrompues et vous les reconnaîtrez lorsqu'elles se manifesteront. À présent, allez, ma pensée vous accompagne, chers enfants.

Les jeunes gens s'inclinèrent pour un ultime salut, les uns après les autres, devant le Maître. Puis, emmenés par Fhar Nargal, ils se retirèrent. Thursa demeura seul dans la vaste salle d'entraînement. Son regard dériva des murs garnis de panoplies au grand candélabre de bronze dont l'huile pétillait, et se posa sur les flammes.

Deux mille ans.

Dans la deux millième année apparaîtra un Antarcidès qui ne sera pas l'Antarcide, et il régnera quelque temps en Mon Nom. Il rassemblera entre ses mains les Trois Royaumes et alors :

JE REVIENDRAI ET JE CONDUIRAI À NOUVEAU MON PEUPLE.

*

* *

« Une terre à l'horizon ! » avait crié l'homme de vigie, et, aussitôt, l'équipage tout entier s'était rué vers le bastingage en repoussant du pied les hamacs et les couvertures rangées dans la partie évidée située sous les plats-bords. Les petits hommes bruns au teint bistre désespéraient de revoir un jour la terre ferme, après plusieurs semaines passées à naviguer cap plein sud. Ils avaient laissé derrière eux des êtres chers, femmes, enfants, parents, amis, et ils ne comprenaient pas pourquoi les deux Archontes enfermés dans leur cabine, sous le tillac, avaient abandonné, définitivement semblait-il, richesses et pouvoir, pour entamer cette expédition aux confins

de l'univers connu.

« Naviguez vers le sud, tenez toujours le cap plein sud », avaient-ils ordonné, et nul parmi les marins de l'équipage ne se serait hasardé à discuter ou à désobéir aux ordres. Mais trop de questions demeurées sans réponses tourmentaient les petits hommes bruns : pourquoi les Archontes Thursa Antarcidès et Chryzagon avaient-ils entouré leur départ d'Atlantis d'un tel secret ? Et que contenaient les cales dont on avait scellé les panneaux juste avant l'appareillage ? Et vers quelle destination inconnue se dirigeait-on ?

Le cri poussé par l'homme de quart sur la vigie allait peut-être apporter un élément de réponse, et la trentaine de petits hommes bruns exultaient en scrutant l'étendue liquide.

Ils ne comprenaient pas pourquoi les Archontes s'étaient détournés du continent des Hommes Noirs, alors que le navire avait longtemps longé les côtes d'un vert d'émeraude. Puis, à mesure que les nuits passaient, les constellations familières, guides de tout bon navigateur, avaient cédé la place à des configurations inconnues. Et ensuite, on avait choisi ce cap plein sud... comme si les Archontes avaient fui un danger connu d'eux seuls.

Même le capitaine du navire, l'aventureux Capac, avait commencé à s'inquiéter de cette course mystérieuse sur un océan dont il ignorait les courants, les points de repère et les probables dangers. Et pourtant, Capac n'était pas un novice. Il avait par le passé participé à d'innombrables expéditions, piloté les meilleurs vaisseaux sortis de la rade de Poséidonis, sillonné l'Océan des Atlantes durant des années. Ses récits de taverne évoquaient aussi bien les murailles cyclopéennes de Tihuanac que les Jardins de Thulé ou les steppes verdoyantes de Tassili. Mais la proverbiale bonne humeur de Capac s'était bien assombrie et, à l'instar de ses hommes, il n'aspirait plus qu'à faire demi-tour... ou à atteindre enfin le terme de cette traversée.

À l'appel de la vigie, Capac réalisa que son vœu serait peut-être bientôt exaucé, et il se tourna vers son pilote.

— Garde le cap droit devant, dit-il, et méfie-toi des récifs. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour terminer si près du but !

Puis, un peu ému, il descendit de la passerelle et se rendit directement à la cabine partagée par les Archontes. Comme d'habitude, il rassembla tout son courage avant de frapper à la porte. Quelques mois auparavant, l'idée même de se trouver en présence de deux des maîtres d'Atlantis l'aurait rendu muet d'appréhension. Et il se souvenait encore parfaitement des recommandations qu'on lui avait faites peu avant sa première rencontre avec l'Archonte Thursa Antarcidès : « On ne parle jamais directement à l'Archonte. Regarder par-dessus sa tête, c'est être arrogant. Regarder en dessous de sa ceinture, c'est manifester du chagrin. Regarder de côté, c'est montrer de mauvais sentiments. On ne regarde que le bas de son visage. On

doit se tenir le corps incliné, les mains jointes très bas, le menton tendu. Si on porte la robe de cérémonie, il est d'usage de laisser pendre les extrémités de la ceinture jusqu'à terre. »

À bord du navire, les rigides préceptes de l'étiquette étaient abolis, mais Capac éprouvait toujours cette appréhension qui lui nouait la gorge. L'Archonte Chryzagon en personne entrebâilla la porte et le capitaine s'inclina très bas.

— Révérends Seigneurs, dit-il, l'homme de vigie prétend avoir distingué une terre. J'ai pensé que vous souhaiteriez monter sur le pont.

— Bien sûr, approuva une voix.

C'était celle de l'Archonte Thursa Antarcidès. Les deux silhouettes glissèrent devant Capac. Le dos trempé de sueur, le capitaine releva la tête et leur emboîta le pas.

— TERRE !

L'équipage exultait, se congratulait. Quelques chants s'élevaient même et certains parmi les plus jeunes marins dansaient de joie.

Les deux Archontes avaient souri puis échangé un regard complice.

— Un continent vierge, dit doucement Thursa. Pour remplacer celui qui doit disparaître.

— Pourquoi cette hâte à quitter Poséidonis ? objecta Chryzagon. Toutes nos études concordent pour affirmer que la catastrophe ne se produira pas avant plusieurs dizaines d'années... deux siècles peut-être. Nous n'aurions jamais dû ainsi abandonner notre peuple. Nous aurions pu envisager l'évacuation...

— D'Atlantis tout entière ? Non, coupa Thursa. Nous avons choisi et notre choix était le seul raisonnable. Thor, Loki, Toth et Açoka ne s'y sont pas trompés non plus. Notre décision fut unanime, je te le rappelle. Chacun de notre côté, nous régnerons sur de nouvelles terres et nous apporterons à de nouveaux peuples les joies de la civilisation.

— Je réprouve ton cynisme, dit Chryzagon. Sacrifier des millions d'hommes, de femmes, d'enfants...

— Pour en éduquer des millions d'autres. Si cette terre s'avère bien être celle que nous cherchons, j'aimerais la baptiser du nom d'Antarcie. Y verrais-tu une objection, mon frère Chryzagon ?

— Non, fit Chryzagon d'un ton complètement indifférent.

Thursa Antarcidès et Chryzagon avaient pris place à bord du premier canot à gagner le rivage. L'océan était calme, les eaux étales, une brise tiède enveloppait les marins qui souquaient ferme. Une centaine de brasses en arrière, Capac avait mis le navire en panne et fait jeter l'ancre.

Lorsque le canot toucha le rivage, Thursa aperçut très brièvement une silhouette se coulant furtivement dans la végétation située au-delà de la plage de galets. Il ne souffla mot à quiconque de cette vision et se contenta de laisser l'embarcation sous la surveillance de deux hommes avant de prendre la tête du petit groupe et d'entreprendre la traversée de la plage

puis de pénétrer sous le couvert végétal.

En ce temps lointain, le continent que Thursa avait choisi de baptiser Antarcie était situé sous une latitude plus clémente et bénéficiait d'un climat subtropical. Les marins atlantes, habitués à leur terre tempérée, découvrirent un environnement impressionnant d'arbres géants surplombant des essences moins hautes de palmiers d'où plongeaient lianes et plantes parasites, où voletaient papillons géants et où pullulaient des oiseaux colorés. La zone côtière de l'Antarcie abritait également une abondante faune de mammifères de toutes tailles et de toutes espèces : félins, cervidés, rongeurs. Les reptiles et les sauriens n'étaient pas non plus absents.

Elle abritait aussi des êtres humains, et de ceux-là, Thursa et ses compagnons n'allaient pas tarder à faire la connaissance.

Sur ordre de Thursa et de Chryzagon, le navire fut entièrement vidé de tout ce qu'il contenait puis démonté pièce par pièce et ses éléments ramenés à terre pour construire un poste provisoire. Capac et ses compagnons n'obéirent pas de gaieté de cœur car ils voyaient ainsi leur dernier espoir de revoir un jour Atlantis disparaître. Un autre événement les accabla : une expédition de reconnaissance composée de huit marins fut envoyée vers l'intérieur des terres, et ne reparut jamais. Cette expédition avait rencontré les Samvatàs.

Ceux-qui-Viennent-la-Nuit.

Une saison entière s'écoula avant que Thursa et Chryzagon parviennent à localiser leur premier village samvatàs, dissimulé dans une vallée humide, à cinq jours de marche du fortin. Ils apportèrent en gage d'amitié leurs connaissances et leurs techniques d'Atlantes à ces sauvages, et les Samvatàs, en retour, offrirent à leurs visiteurs les termes d'un marché qui scellerait à jamais l'alliance : une Vie pour Trois. Cela signifiait que les trois quarts de l'équipage devrait être sacrifiés, mais le jeu en valait la chandelle. Thursa, Chryzagon, Capac et trois marins atlantes s'installèrent définitivement parmi les Samvatàs. Seize petits hommes bruns plongés dans le sommeil profond de la drogue furent livrés aux indigènes qui attendirent leur réveil pour les dévorer vivants.

Ce jour-là et les jours suivants, Chryzagon évita la compagnie de Thursa, et ce fut la première manifestation d'antagonisme entre les deux Archontes.

Le temps passa, Capac et les trois marins atlantes rescapés vieillirent et moururent sans revoir leur patrie et sans avoir jamais su pourquoi ils avaient quitté leurs familles et leurs amis pour venir échouer sur cette terre lointaine. Thursa et Chryzagon partageaient l'existence de leurs farouches alliés, et la vénération qu'ils inspiraient n'avait d'égale que la peur qu'ils suscitaient. Un jour, Thursa découvrit une île et décida d'y faire élever la forteresse d'où il tisserait la toile qui lui permettrait de régner sur tout le continent. Les Samvatàs se mirent au travail, et, lorsque leur tâche fut terminée, deux générations s'étaient écoulées et l'île – Khourg, dans leur

langage primitif – était devenue une base inexpugnable.

— À présent, proposa Thursa à son frère Archonte, nous pourrons entreprendre sur ce continent ce que nous avons déjà réalisé par le passé.

Mais Chryzagon déclina l'offre. Il n'aspirait plus au pouvoir, déclara-t-il, mais à une existence tranquille uniquement consacrée à la recherche et à la science.

— Attends donc mon retour, dans ce cas, grommela Thursa.

Laissant Chryzagon sur Khourg, il quitta la zone côtière et s'enfonça à l'aventure vers l'intérieur des terres. Au-delà du territoire des Samvatàs, il rencontra des peuplades errantes de bergers, des huttes de pêcheurs, des villages d'agriculteurs des campements de nomades et des bandes de pillards.

Quatre générations se succédèrent et Thursa subjuguait bergers, pêcheurs, agriculteurs, nomades et pillards. Il les rassembla sous son autorité. Puis il fonda une cité, Maelmordha, et dans cette cité fit édifier un palais.

Deux cents années après avoir fui Poséidonis, Thursa reconnut les premières conséquences du cataclysme qui se produisait par-delà l'océan. Les eaux montèrent tout autour de l'Antarcie et engloutirent toute la frange côtière dans un effroyable raz de marée. Des vents furieux balayèrent le continent. Des pluies diluviennes survinrent et, pour la première fois, la température chuta brutalement et la neige tomba en abondance.

Les saisons se firent plus fraîches et le passé subtropical ne fut bientôt plus qu'un souvenir, une légende pour les indigènes. Le climat se dégradait et cette dégradation irait en s'accroissant.

Tapi au centre de cet immense continent, Thursa songeait qu'un peu partout autour de lui, des forces nouvelles entraient en gestation. Des cités naissaient et des royaumes se constituaient. Son projet avoué était de les réunir un jour prochain entre ses seules mains, mais l'ampleur de la tâche à entreprendre le rebutait. Il regretta l'absence des Archontes dispersés de par le monde, et il regretta le manque d'enthousiasme évident de Chryzagon. Il en conçut une telle amertume qu'il résolut de confier cette tâche aux générations de souverains qui lui succéderaient.

« Il sera toujours temps de réapparaître plus tard », se dit-il.

D'une concubine naquit un petit être difforme, sourd et aveugle au monde extérieur, et Thursa supprima la mère et l'enfant. Cinq fois encore, il engendra, et cinq fois il échoua dans sa tentative, mais, à la septième, l'être qui naquit avait enfin physionomie humaine, il portait la Marque, il vivrait et succéderait en tant qu'Antarcide, à un géniteur que ses pas ramenèrent jusqu'à Khourg.

*

* *

— Maître, annonça Fhar Nargal, les nouveaux Initiés ont quitté Khourg. Je les ai moi-même conduits jusqu'aux embarcations.

Thursa hocha lentement la tête.

— Khourg va nous sembler bien vide et bien triste, à présent, reprit Fhar Nargal. Nous ne restons plus que vous, moi, et une demi-douzaine d'initiateurs.

— Quel âge as-tu exactement, Nargal ? interrompit Thursa.

— Je viens d'entrer dans ma quatre-vingtième année, Maître.

— Et tu n'as jamais quitté ces murs depuis ton enfance, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, Maître. Mais qu'est-ce que mon existence comparée à l'œuvre que nous accomplissons ? Un jour, vous m'avez déclaré que le monastère se dressait depuis plus de vingt siècles, et je pense que dans vingt autres siècles, il sera toujours là – et vous aussi.

« Et tu as tort, songea Thursa. Nous ne serons plus ici ni l'un ni l'autre. D'ici là, j'espère bien avoir joui à nouveau du pouvoir absolu avant de me retirer pour une autre terre – et la forteresse elle-même aura disparu sous plusieurs centaines de mètres de glaces. »

— Rejoins ta cellule, Nargal, et dis-toi bien que notre tâche est loin d'être terminée.

Thursa regarda s'éloigner puis disparaître le vieillard à l'extrémité d'un couloir sombre.

« Il m'a fidèlement servi durant toute son existence. Mais avant lui, il y en eut d'autres dont j'ai oublié jusqu'au nom. »

Des sons familiers lui parvinrent, filet d'eau s'écoulant dans les canalisations de plomb, glissements furtifs des sentinelles Samvatàs, claquement d'un volet de bois malmené par le vent. Il remonta le corridor emprunté par Nargal. Deux Samvatàs placés là se prosternèrent, le front au sol, et marmonnèrent les paroles transmises de génération en génération depuis des siècles :

« Yan-gan-y-Tan

Accorde-nous la chair de nos ennemis

Chair brûlée

Chair putréfiée

Yan-gan-y-Tan

Pose ton regard sur nous ! »

« Dévoués animaux, songea furtivement Thursa, vous me servez et me servirez encore, vos enfants et les enfants de vos enfants, comme vos pères et les pères de vos pères m'ont servi avant vous...

« Ce fut si facile, se souvint Thursa. Il nous suffisait d'impressionner ces âmes simples, et aussitôt ils nous vénérèrent comme ils vénéraient leurs Dieux-Démons, les kherrigeds et les bakas, et leur sorcier couvert

de ses peaux de renard, mangeur de charognes et de cadavres, vit en nous leurs plus sombres croyances physiquement incarnées... »

Ce qui pouvait correspondre à un rire modula dans le corridor tandis que Thursa observait les lointains descendants de ses premiers sujets.

« Votre sorcier était dans le vrai. Depuis que l'homme est apparu çà et là sur cette terre, il nous a volontiers confondus avec le mal et la peur de tout ce qui est étranger et incompréhensible. Démon, stryges, lamies, stryx, vampires, de combien de noms ne nous a-t-on pas affublés et de combien d'autres noms ne nous affublera-t-on pas dans les millénaires à venir ? Mais nous étions là bien avant que l'homme lui-même n'aborde la position verticale, et nous avons, sous son apparence, guidé ses pas un peu partout à travers les balbutiements de ses premières civilisations. Sans nous, Atlantis ne serait resté que jungle inculte et tribus errantes... notre passé se confond avec celui de la race humaine.

« Mais nous restons si peu nombreux et vous vous reproduisez si vite ! De siècle en siècle, de millénaire en millénaire, notre race s'est éteinte alors que vos descendants peuplent désormais chaque lambeau de terre... et nous en sommes réduits à nous dissimuler à jamais sous votre apparence humaine pour pouvoir survivre... sauf en de trop rares contrées où des sauvages tels ses Samvatàs nous ont intégrés à leurs croyances les plus primitives...

« À l'instar d'Atlantis et de l'Antarctique, nous serons plus tard perçus comme des légendes...

« Mais le propre des légendes n'est-il pas de vivre éternellement ? »

Laissant derrière lui les deux Samvatàs toujours prosternés, Thursa gagna ses appartements et passa dans une pièce connue de lui seul. Là, il ouvrit un coffret de métal noir et, plongeant sa main à l'intérieur, en retira une mèche de cheveux, un fragment de tissu, un sachet contenant des rognures d'ongles et un croûton de pain desséché. Il se tourna ensuite vers la *dagyde*, une poupée de cire dont les traits grossièrement ébauchés ressemblaient pourtant à s'y méprendre à ceux de Jaemon.

— Non, dit brusquement Thursa. Pas encore.

Mais lorsque le moment serait venu, il n'y aurait pas à reculer.

CHAPITRE IV

LES TARTANS BRUNS

Les premiers contingents firent leur apparition cinq jours plus tard, par un matin de brume noyant la vallée de lourdes écharpes cotonneuses. Jaemon était levé depuis l'aube. Tenant sa monture par la bride, il attendait patiemment son tour, dans l'entrée de l'atelier du forgeron.

L'atelier, ouvert à la vue de tous, tenait à la fois de l'arsenal et de l'échoppe d'art artisanal. Une demi-douzaine d'ouvriers et de jeunes apprentis travaillaient dur sous la houlette du maître forgeron, un colosse aux cheveux et à la barbe prématurément blanchis. Le regard de Jaemon erra sur les parois où s'alignaient fourches, faux, hoes, pics, pelles, lances, haches et épées. Devant l'atelier lui-même, deux ouvriers cerclaient une roue avec un bandage de fer. Les deux hommes maniaient avec dextérité les lourdes pinces. Un peu plus loin, le train d'un chariot attendait qu'on lui fixe ses roues.

Le maître forgeron interrompit son travail à l'enclume pour dévisager son visiteur.

— Mon cheval aurait besoin d'un nouveau fer, dit Jaemon.

Le maître forgeron hocha la tête. Son regard ne quittait pas la poignée finement ciselée de la longue épée pendant au côté gauche du jeune homme. Les motifs gravés sur le fer étaient garnis de nielle. Le large pommeau servait de contrepoids à la lame, assurant un équilibre parfait.

— Aussi vrai que je m'appelle Gullin et que j'exerce mon métier depuis que je suis en âge de soulever la masse, déclara le maître forgeron, voici une bien belle arme. Puis-je l'examiner de plus près ?

Jaemon acquiesça et présenta l'objet que Gullin éprouva, l'œil brillant de plaisir. La lame mesurait trente-deux pouces et était à double tranchant. Un ongllet sur chaque face en allégeait le poids.

— Magnifique, dit le maître forgeron. Si vous le permettez, Seigneur Jaemon, j'aimerais avoir le privilège de l'affûter.

— Faites, sourit le jeune homme.

Gullin marcha jusqu'à une meule de grès fin et présenta les tranchants avec une habileté et un savoir-faire qui attira un hochement de tête du propriétaire de l'arme.

— C'est réellement une splendide épée, répéta le maître forgeron. Lui avez-vous donné un nom ?

— *Langhvass*, prononça Jaemon.

Dans le dialecte de Carnhill, cela signifiait long et aiguisé.

Gullin acquiesça.

— C'est un nom qui lui va bien. (Puis, se tournant vers ses ouvriers :) Occupez-vous de la monture du Seigneur Jaemon au lieu de bayer aux corneilles, tas de fainéants ! brailla-t-il. Tosti ! Apporte de la bière et apporte-la fraîche !

Un apprenti s'éloigna en courant.

— Que pensez-vous de ces armes, là, qui sont accrochées au mur ? demanda l'artisan. Elles sont toutes mon œuvre.

— De l'excellent travail, constata Jaemon en empoignant un *skeggox*, une hache barbue dont l'unique bord tranchant était presque parallèle au manche.

Il la reposa et examina ensuite un *breiddox*, une hache à double tranchant dont chaque lame mesurait plus de trente centimètres.

— Gardez-la, offrit le maître forgeron.

— Comment ?

— Je vous l'offre, Seigneur Jaemon... ma modeste contribution à vos noces avec la belle Skalla, ajouta Gullin en clignant de l'œil. Ce n'est peut-être pas le genre de cadeau dont rêve une jeune épousée, mais je suis certain que ce *breiddox* ne saurait être en de meilleures mains que les vôtres. À propos... cette hache porte le nom de *hel*, la meurtrière. Elle vous servira fidèlement.

— Je vous remercie, accepta Jaemon en éprouvant le parfait équilibre de la terrible arme.

L'apprenti parti en quête de bière lui tendit une énorme chope mousseuse dans laquelle Jaemon but à longs traits.

À ce moment résonnèrent les échos lointains d'une trompe.

*

* *

— Ceux de Commach, fit Duann en identifiant les nouveaux venus à leurs enseignes. Le grand diable à barbe grise qui les mène doit être ce vieux brigand d'Exercitus.

La colonne émergeait peu à peu du brouillard, tel un monstre écailleux dont chaque côte de fer aurait constitué une plaque cornée, les chefs montés à cheval encadrant le gros de la troupe composée de fantassins.

Commach était un clan puissant parmi ceux des Marches du Nord-Est, et ses guerriers ne le cédaient en rien à leurs voisins de Llanfair, Strongheim ou Gogoch sur le plan de la rudesse. Ces hommes étaient pour la plupart équipés de javelots et de lances courtes ainsi que de

frondes à manche. Leur tactique favorite consistait à attirer l'adversaire en des terrains très coupés puis à tourner autour de l'axe constitué par les lanciers tout en tirillant javelots et balles d'argile, avec une densité de tir assez extraordinaire. Cette tactique avait souvent porté ses fruits, contre les armées de l'Antarcie aussi bien que contre les expéditions punitives venues de Valusie.

— Exercitus ! cria Duann en marchant à la rencontre du colosse à barbe grise.

Ce dernier poussa un véritable rugissement tout en mettant pied à terre. Les deux hommes s'étreignirent mutuellement, puis Duann saisit le bras pareil à un jeune tronc du chef de clan.

— Exercitus, je pense que tu te souviens de Jaemon. Il vient d'unir son sang à la fille de notre ami et hôte Torkval.

— Par la Mère-de-tous-les-hommes, je suis déjà au courant, exulta le colosse. Les nouvelles sont vite, dans nos contrées, particulièrement les bonnes... mais aussi les mauvaises, ajouta Exercitus à voix plus basse. J'ai apprécié le fait que ton ami n'ait pas fait couler le sang d'un fils des Marches.

Jaemon échangea un regard avec Duann et le vieux Torkval qui les avait rejoints. Déjà, Exercitus était sur eux et leur broyait les mains et les bras dans son énorme poigne.

— J'amène avec moi trois cents de mes jeunes sangliers, annonça-t-il. Le village est-il capable de nous loger tous ou devons-nous installer nos abris par ici ?

— Nous attendons pas mal de monde, répondit Torkval, et je crois qu'il serait plus sage de vous cantonner aux abords du village. Mais les bains et le sauna sont à votre disposition et vous pouvez réclamer tout ce qui apporterait un supplément de confort.

*

* *

Dans les deux jours qui suivirent, et alors que les ultimes plaques de neige disparaissaient sous les rayons d'un soleil d'abord frileux puis de moins en moins timide, arrivèrent les contingents offerts par les principaux autres clans des Marches. Ceux de Gogoch étaient emmenés par Leuthar, fils aîné du chef Lamellar, ceux de Llanfair par le chef Buthlin, ceux de Strongheim par le vieux Wamba lui-même, le héros des guerres valusiennes de la précédente génération. Mais il en vint d'autres, beaucoup d'autres, car les Marches comptaient plus de trente clans, et des guerriers convergèrent depuis les régions les plus reculées, jusqu'à celles qui jouxtaient les Terres Sombres où vivaient

les Samvatàs, *Ceux-qui-viennent-la-nuit*. Bientôt, la vallée de Torkvalfherd grouilla d'une foule disciplinée quoique un peu bruyante.

— J'évalue nos forces à un peu plus de six mille hommes, déclara Jaemon, au soir de l'arrivée des derniers contingents attendus.

Dans le crépuscule qui tombait, il se tenait dressé sur sa monture arrêtée au faite d'une colline dominant la vallée, et son regard fouillait les cercles de toiles et de chariots dispersés autour du village.

— Exact, approuva Duann. Les Marches se sont saignées à blanc pour nous envoyer les meilleurs combattants munis des meilleurs équipements. Jamais par le passé pareille chose ne s'était produite : les clans enfin réunis sous une seule et même bannière, sous un seul et même commandement. Le vieux Donn aurait aimé voir cela.

Il baissa les paupières tandis que l'image de son père, le sanglier borgne de Carnghill, traversait son souvenir.

Jaemon hocha la tête.

— Cette nuit, dit-il, je parlerai aux chefs.



— Et à présent que nous sommes enfin tous réunis, tonna Exercitus, j'espère que nous n'allons pas rester à nous croiser les bras et à bavasser comme des vieilles femmes !

Le conseil des clans siégeait dans la grande salle de la Maison Commune. Pour la circonstance, les serviteurs avaient lessivé à grande eau les dalles de pierre, dressé une estrade et apporté des fauteuils et des bancs. Ainsi que le prévoyait la coutume, chaque homme libre avait été invité à assister au conseil, mais seuls les représentants des divers clans avaient autorité pour prendre la parole, ceci afin d'éviter les incessantes interventions qui n'auraient pas manqué de se produire. C'est pourquoi, en dépit de la trentaine de chefs et de la centaine de guerriers qui se pressaient dans la salle, sans compter les centaines d'autres curieux s'écrasant devant l'entrée de la Maison Commune, un calme relatif régnait sous les énormes poutres noircies par des générations de fumée des foyers.

Un sourd murmure d'approbation succéda aux derniers mots d'Exercitus. Le colosse avait revêtu sa tenue d'apparat dont la pièce la plus remarquable et la plus remarquée était sans conteste le casque recouvert d'une tôle de bronze décorée de bossettes, aux cornes recourbées.

Jaemon leva la main pour réclamer la parole.

— Notre ami Exercitus a parfaitement résumé la situation, dans le langage direct et sans détour que nous lui connaissons tous (éclats de rires sonores dans l'assistance). Plusieurs saisons se sont écoulées depuis que j'ai rendu visite à chacun d'entre vous, et aucun clan n'a manqué à son serment qu'il me fit alors : les campements qui emplissent cette vallée prouvent s'il en était besoin le respect que les hommes libres des Marches portent à leur parole et à leur honneur. À présent, reprenant les propres expressions d'Exercitus, je pense qu'il est temps de décroiser nos bras et de nous mettre en marche contre l'Antarcie et contre la Première Dame Kaarla, usurpatrice du trône des Antarcidès.

Le vieux chef Wamba se redressa à demi sur son fauteuil garni de fourrures.

— Une longue route nous sépare de Maelmordha, Jaemon. Dès que nous aurons franchi les premiers avant-postes antarciens, la Première Dame recevra des rapports faisant état de notre expédition, et nul n'ignore ici que les Antarciens sont encore capables de lever une dizaine voire une vingtaine de milliers de soldats pour nous barrer la route de leur capitale.

— C'est exact, Wamba... dix à vingt mille hommes, ce chiffre est peut-être encore quelque peu en dessous de la vérité... Mais dis-moi : que vaut une armée composée aux deux tiers de levées de paysans ? Une armée privée d'un chef digne de ce nom ? Le duc Axanador, le meilleur général dont disposait l'Antarcie, s'est retiré de sa charge après l'assassinat de l'Antarclide Abarugon, mon père, et dix-sept années se sont écoulées sans qu'il lève le petit doigt pour la Première Dame. L'Antarcie actuelle est un géant aux pieds d'argile. Une poussée l'enverra mordre la poussière... et vous donnerez cette poussée, hommes libres des Marches. Mais ce n'est pas tout : vous songez aux murailles inviolées de Maelmordha, à ces murailles derrière lesquelles se tient une garnison d'élite, la Scare royale. Alors sachez qu'à Maelmordha même, la population, excédée, est tout prête à se soulever. Sachez que la noblesse conspire et n'attend qu'une occasion pour relever la tête et joindre ses forces aux nôtres. Seule donc la Scare est encore fidèle à la vieille louve et à son âme damnée, le *shingen* Raffar. Jamais aucun moment n'aura été plus propice pour régler une bonne fois pour toute le contentieux qui nous oppose à un ennemi qui est le vôtre autant que le mien.

— Nous marcherons donc sur Maelmordha, acquiesça Wamba, et tu monteras sur le trône qui te revient de droit, Jaemon Antarcidès !

Une triple ovation roula sous les poutres de la grande salle, comme chefs de clans et guerriers se pressaient autour de Jaemon qui se sentit soulevé et porté à bout de bras. Tandis qu'il se tenait ainsi, en équilibre sur des épaules, son regard croisa celui de Duann ap

Carnghill et il adressa un sourire confiant à son ami. Duann hocha légèrement la tête mais son esprit semblait ailleurs, et, dans ce moment de pure allégresse, Jaemon conçut un trouble inexplicable qui ressemblait un peu à de la peur.

*

* *

Une pluie fine tombait sans discontinuer sur la vallée, et le ciel d'un gris délavé accrochait des volutes sales aux contreforts des collines proches. Retenant d'une main la bride de son cheval, Jaemon enlaça Skalla de son bras libre. Ses lèvres cherchèrent les lèvres de sa jeune épouse et les trouvèrent. Il goûta longuement la saveur de ce baiser brûlant et étouffa un soupir de regret.

— Sois prudent, Jaemon, murmura Skalla. Je ne peux m'empêcher de songer que tu joues ton avenir et le sort de tout le royaume à pile ou face.

Jaemon tourna son regard vers les colonnes de guerriers immobiles sous la pluie, formidable rassemblement comme n'en avaient jamais connu auparavant les Marches. Ceux de Strongheim se rasaient le front et maniaient la hache à lame étroite, ceux de Llanfair appréciaient l'épée courte et le bouclier en forme de cerf-volant. Les longues lances hérissaient cette multitude et on pouvait également apercevoir des cohortes brandissant la hache à deux mains. Les arcs étaient moins nombreux, utilisés surtout par les valets ou les adolescents encore peu rompus aux corps à corps. Quelques valets parmi les plus démunis se contentaient même d'une massue de bois, un manteau enroulé autour du bras leur tenant lieu de bouclier, et d'autres arboraient un léger casque en vannerie tressée et un large coutelas pour toute arme.

— Six mille hommes m'accompagnent, fit Jaemon d'un ton qu'il voulait léger. Duann est à mes côtés. Nous balaierons les Antarciens comme le vent du nord balaie la lande au plus fort des tempêtes d'hiver.

— Ce n'est pas des armées antarciennes que je me méfie, laissa échapper Skalla.

— De qui alors ? De la Première Dame ?

— Oui... mais pas seulement... Je pressens... comment dire... un danger indicible... une épouvante voilée qui s'avance à pas feutrés...

En dépit des fourrures qui le couvraient, Jaemon frissonna.

— Lorsque tout sera terminé, je t'enverrai chercher, assura-t-il en embrassant une dernière fois sa jeune épouse.

Il grimpa souplement en selle et glissa ses pieds dans les étriers de fer. Derrière lui résonnaient les appels des cornes, les cris des chefs et les aboiements des serre-files. De pesants chariots chargés de nourriture et transportant des engins de siège en pièces détachées s'arrachèrent à la boue, sous les efforts des animaux de trait.

Jaemon leva la main et donna le signal du départ.

CHAPITRE V

EN LES MURS DE MAELMORDHA

Escorté par une trentaine de cavaliers, le char de guerre trouait la foule hurlante.

Le char était étroit et court, formé d'une caisse ouverte à l'arrière et montée sur deux roues. À l'avant se trouvait le timon recourbé auquel étaient attachés deux chevaux. De part et d'autre de la caisse, deux courroies costales tenaient à l'écart deux autres montures. Les quatre chevaux constituant l'attelage étaient munis de mors auxquels étaient fixées des clochettes, et ces clochettes tintinnabulaient en accord avec la course du char, ce qui démontrait, de la part du cocher, une habileté certaine. Les rênes s'attachaient aux mors. Les rênes intérieures des deux ailiers étaient fixées en arrière à deux anneaux placés à droite et à gauche de la planche qui formait l'avant du char. Le conducteur tenait reliées ensemble les six rênes.

Les étendards noirs qui flottaient au-dessus du char étaient frappés de l'*Oméga*, la Marque royale des Antarcidès.

Flanquant le conducteur, se tenaient à sa droite un archer et à sa gauche un lancier. Tous deux portaient une armure de cuir enduite de vernis. Devant l'archer était placé un carquois dans lequel reposaient deux arcs débandés et liés à une armature de joncs, afin de ne pas déformer ces armes. Près du lancier se dressaient plusieurs armes à longs manches terminés par des crochets ou des tridents de métal.

Au passage du char, la foule fut saisie d'une espèce d'hystérie. Aux injures isolées succédèrent les clameurs puis des projectiles. Enveloppé dans un manteau vert sombre, le conducteur demeura impassible mais ses yeux luisaient de colère dans l'ombre du capuchon. Il accéléra encore l'allure et la procession traversa la foule comme un navire brisant les flots de son éperon. Aux cris de haine s'ajoutèrent des plaintes de douleur comme certains manifestants trop avancés roulaient sous les sabots des chevaux et les roues ferrées du char.

La cavalcade déboucha sur une place envahie par la foule. Alors, pour frayer un chemin au char, les cavaliers de l'escorte commencèrent à sabrer, d'abord du plat de leurs armes, puis du tranchant, les vagues humaines qui se pressaient entre l'engin et une imposante construction s'élevant à l'autre bout de la place.

Des chants s'élevèrent de la multitude, des bras se dressèrent, et ces bras brandissaient une forêt d'acier aux formes aiguës, énormes masses boursouflées et hérissées de pointes de fer, lances, épées et

faux aux lames huilées.

Le char et son escorte parvinrent cependant jusqu'au pied de la forteresse dont la foule déchaînée battait les flancs de pierre. À voir cette horde, cet océan démonté, on pouvait s'attendre à tout moment à ce que le char et ses occupants soient balayés, écrasés contre la muraille.

Soudain, une porte énorme s'ouvrit sur plusieurs centaines de cavaliers qui se rangèrent en demi-cercle face à la foule, sans réagir ni aux insultes ni aux projectiles qui commençaient à siffler au-dessus de leurs têtes, indifférents aux armes qui tournoyaient devant leurs visages. Chacun de ces cavaliers était enveloppé dans une ample cape noire et, devant lui, sur le pommeau de la selle, on pouvait distinguer, à la lueur des torches, une forme renflée, dissimulée sous un capuchon noir.

Profitant de l'intervention de toute cette cavalerie, le char et son escorte s'étaient engouffrés à l'intérieur de la forteresse.

En cet instant où la foule mugissait et commençait à se faire plus pressante encore, où des manifestants s'enhardissaient, coutelas au poing, à tenter de trancher les tendons des pattes des chevaux de la Scare, le sourd barrissement d'une corne résonna sur la place. Aussitôt, les cavaliers arrachèrent les capuchons posés devant eux et des centaines de formes noirâtres s'élancèrent vers le ciel, montèrent à quelques dizaines de mètres de hauteur, puis piquèrent sur la foule avec d'abominables criaillements. Un hurlement d'horreur montant de dix mille poitrines se répercuta sur la place :

— *LES FAUCONS DE KAARLA !!!*

Et un épouvantable spectacle commença. On vit les rapaces royaux, leur bec enserré dans une gaine d'acier tranchant, leurs serres époutées et garnies de lames au fil acéré, fondre sur la foule, tailladant les chairs, brisant les os, crevant les yeux. À chaque assaut, un homme hurlait et tentait de protéger ses yeux ou sa poitrine et, à chaque assaut, des gerbes de sang jaillissaient de cet océan furieux, accompagnées de débris de chair et de lambeaux de vêtements. Les oiseaux de mort, sans répit et sans trêve, inlassablement, piquaient sur la foule, taillant à vif dans les premiers rangs, obligeant la populace à reculer.

Derrière ce spectacle horrifiant, les chevaux avançaient lentement, au pas, et les guerriers abaissaient mécaniquement lances et sabres, éventrant et décapitant les blessés, formidable coin d'acier qui s'enfonçait dans la chair des assaillants.

De temps en temps, un faucon s'abattait dans la foule pour ne plus reprendre son envol, taillé, haché sur place par les armes de la multitude. Mais, en mourant, il se débattait encore furieusement, ouvrant des blessures à droite et à gauche, fendant des crânes, perçant

des ventres et lacérant des visages.

Les premiers rangs de la populace reculèrent, se heurtant à ceux qui arrivaient derrière. Des combats furieux éclatèrent alors entre fuyards et attaquants. La mêlée devint confuse, aggravée par les assauts cinglants des rapaces qui lançaient leur cri rauque dans le tumulte tandis que les cavaliers poussaient toujours leurs montures dans la masse tourbillonnante, fauchant et abattant des têtes.

Alors, ce fut la débandade. Des grappes de manifestants se mutilèrent les uns les autres pour fuir plus vite par les rues encombrées de cadavres étouffés. Des hommes se hissèrent sur les rebords des constructions entourant la place puis retombèrent dans la foule pour y être piétinés à mort. Certains s'enfuirent, éperdus, tandis que d'autres, désespérés, se laissaient déchiqueter sur place par les faucons et sabrer par les gardes.

Enfin, la grande place de Maelmordha retomba dans le silence, un silence entrecoupé par les gémissements des blessés et les halètements des agonisants. Un son de trompe s'éleva à nouveau de la forteresse et la centaine de faucons survivants revint aux dresseurs. Un commandement claqua et les cavaliers firent volte-face puis, en colonne, regagnèrent le palais royal.



Tandis que l'horrifiant spectacle des faucons plongeant parmi la foule se déroulait sur la place, le char de guerre et son escorte traversaient en trombe une série de barbacanes puissamment défendues avant de surgir dans une cour intérieure où le char stoppa presque tout net. L'engin était à peine immobilisé que son conducteur lançait les rênes à un des hommes d'équipage, sautait sagement à terre et, balayant le sol dallé des pans de son manteau, grimpait ensuite quatre à quatre une série de marches aboutissant à l'entrée d'une tour ronde et massive. Un piquet de soldats casqués de fer attendait là et emboîta le pas de la haute silhouette. Celle-ci remonta un long corridor puis un étroit escalier, traversa plusieurs salles désertes avant de s'arrêter devant une porte gardée par quatre soldats. Le conducteur du char ouvrit la porte, la claqua derrière lui, arracha le manteau vert sombre qu'il balança à travers la pièce et, avisant un vase précieux, le projeta de toutes ses forces contre un mur orné de fresques.

Les échos du fracas étaient à peine éteints que des pas retentirent, tout proches, et qu'un individu barbu aux cheveux bruns striés de fils

gris, aux yeux étirés en amande, apparut de derrière une tenture.

— Qu'est-ce qu... Oh ! C'est vous, Ma Dame !

Il s'inclina devant le conducteur du char.

La Première Dame Kaarla était plutôt grande, même pour une femme de sa race. Vingt années auparavant, elle avait été une des plus belles créatures de toute l'Antarcie, et les années avaient à peine atténué cette beauté. Tout au plus pouvait-on dire (tout bas et hors de sa présence) que les nombreux défauts de son caractère s'exprimaient à présent sur son visage plus ouvertement que ses rares qualités.

Brune elle avait été et brune elle restait, une toison d'un noir bleuté encadrant un visage altier aux yeux sombres, à la bouche bien dessinée, aux mâchoires impérieuses. Son corps (du moins pour ceux qui avaient eu le privilège et parfois aussi la malchance de l'admirer et de le caresser) était resté celui d'une jeune fille, avec juste ce qu'il fallait de maturité pour en augmenter le charme des courbures.

— C'est moi, oui, Raffar ! gronda la Première Dame en contemplant les débris du vase. Moi que cette racaille vient de conspuer, d'insulter, d'humilier !

— Ma Dame, souvenez-vous, je vous avais déconseillé de quitter le palais. L'agitation qui règne dans Maelmordha n'attendait que cette occasion pour s'exprimer et dégénérer en émeute. Je reviens des remparts. La Scare est en train de balayer tout ce qui bouge sur la place, et nous tenons encore fermement les rênes, mais pour combien de temps ?

La Première Dame hocha la tête. Oui, combien de temps ?

« Abarugon, mon époux, est mort voici maintenant vingt ans, et mon fils Rurik est tombé l'année dernière à Sobotha. L'un comme l'autre, ils étaient des Antarcidès. Ils portaient la Marque. Moi, je ne suis qu'une femme et qui plus est, aucune goutte du sang de Thursa Antarcidès ne coule dans mes veines. Et ils le savent tous, là-bas, dehors. Ils savent que je ne me maintiens sur le trône que par les épées de ma Scare et la hache du bourreau. »

— Allongez-vous, Ma Dame, je vais vous préparer un cordial, proposa Raffar en indiquant un lit couvert de fourrures.

Le regard voilé, Kaarla marcha jusqu'à la couche sur laquelle elle s'étendit.

— Voici, Ma Dame, offrit l'homme en tendant une coupe remplie d'un liquide teinté d'incarnat. Je l'ai goûté.

— Merci. Que va-t-il se passer, à présent ?

— Les chiens sont calmés... ils pansent leurs blessures.

— Oui... mais après ?

Raffar secoua la tête.

— Je ne sais, Ma Dame.

— Quelles nouvelles de l'armée des Marches ? Quelles nouvelles de

Jaemon ?

Kaarla avait craché le dernier mot comme s'il lui brûlait la langue.

— Justement, Ma Dame, je voulais vous en faire part : il y a là un homme répondant au nom de Rann Trusor... un de ces barbares du nord-est. Il se prétend l'ennemi juré du bâtard. D'après cet homme, Jaemon et son armée seraient en route et ne rencontreraient guère d'opposition dans leur avance.

Nous pourrions les voir apparaître d'un jour à l'autre.

Kaarla reposa la coupe sur une table. Son visage s'était empourpré sous l'effet du cordial.

— Un ennemi de Jaemon... fit la Première Dame en hochant la tête, cela pourrait s'avérer intéressant. Je veux voir cet homme.



Et te voilà, toi, Rann Trusor, le Rouge, convié à venir t'incliner devant la Première Dame Kaarla. Te voilà, toi, habitué à patauger dans la boue des villages, invité à fouler de tes bottes ferrées le dallage luisant du palais des Antarcidès...

Il jeta un regard de biais sur les soldats qui l'escortaient à travers le dédale de salles et de couloirs. Tous appartenaient à la Scare, la garde personnelle de la Première Dame Kaarla. Des combattants d'élite, prêts à donner leur vie sur un signe de leur maîtresse. Ils portaient la tunique de peau cousue de plaques de fer et le casque à quatre feuillages triangulaires de métal, rivetées.

— Avance, ordonna une voix rude. Songerais-tu à faire attendre la Première Dame, espèce de porc des Marches ?

Le regard de Rann Trusor croisa celui du sergent d'armes et ne lut que mépris dans les yeux clairs enfouis sous les épais sourcils. À présent, le petit groupe traversait une longue cour sablée dans laquelle des soldats au torse nu s'exerçaient à la lutte sous les encouragements de leurs camarades. À cette cour succéda une immense salle aux murs décorés de fresques représentant les hauts faits des précédents Antarcidès. Rann identifia Miken Antarcidès, Komon le Boiteux, Abarugon, et le tout dernier, Rurik, celui qui était tombé sous les lances valusiennes à Sobotha. Les pas de l'escorte résonnaient sur le dallage et les rares serviteurs empruntant le même chemin que le groupe s'écartaient furtivement. Enfin, le sergent s'immobilisa devant une porte qu'il heurta de son poing ganté avant de se tourner vers le Rouge.

— Entre, dit-il, la Première Dame t'attend.

Le Rouge obéit. La porte se referma derrière lui.

La pièce était humide et froide, à peine éclairée par une étroite fenêtre aux minuscules carreaux sertis de plomb. Pour tout mobilier, un coffre, un fauteuil et une table. L'homme était debout, la femme assise. L'homme paraissait âgé de quarante à cinquante ans. Il était de taille moyenne mais sa minceur d'antan avait cédé la place à un confortable embonpoint.

Rann coula un regard de biais vers la femme, très belle, mais d'une beauté cruelle, une noire fleur vénéneuse. Les yeux de la Première Dame étudiaient, jaugeaient, sans aucune trace d'aménité.

— À genoux, barbare, gronda Raffar, à genoux devant la Première Dame Kaarla, Régente du royaume.

Rann Trusor se laissa tomber sur les dalles glacées.

— Tu appartiens, paraît-il, à un clan des Marches ?

C'était la voix de la Première Dame, et Rann frissonna.

— Oui, balbutia-t-il. Llanfair.

— Et tu trahis tes frères de race ?

— Jaemon n'a jamais été mon frère de race.

— Mais Duann ap Carnghill l'est... ainsi que toute cette racaille qui marche contre moi.

— Les autres m'importent nullement. Seul Jaemon compte.

— Pourquoi ?

Rann hésita.

— Pourquoi ? répéta la première Dame. Réponds avant que je ne perde patience !

— Il... il m'a enlevé la femme que j'aimais.

Kaarla éclata de rire. Elle se pencha sur l'homme prosterné et lui saisit le menton entre le pouce et l'index. Leurs regards se croisèrent et le Rouge frissonna une fois de plus. Les prunelles sombres qui fixaient les siennes étaient deux éclats d'orichalque.

— Dois-je le faire jeter au fond d'un cachot, Ma Dame ? ricana Raffar. Ou bien dois-je le faire exécuter ?

— Rien de tout ceci, coupa Kaarla. Il est venu à nous de sa propre volonté et les âmes dévouées se font rares, par les temps qui courent. (Elle hésita un très bref instant puis :) Laisse-nous seuls, Raffar.

— Sortir ? Mais... Ma Dame, protesta Raffar.

— J'ai dit : laisse-nous seuls, est-ce clair ?

Le chef de la Scare s'inclina et quitta la pièce à reculons. La porte se referma derrière lui.

— Lève-toi et suis-moi, ordonna Kaarla d'une voix radoucie.

Rann se redressa. La Première Dame traversa la salle, emprunta un couloir, puis un autre, traversa une autre salle pour arriver dans une pièce dont le milieu était occupé par une baignoire circulaire de pierre

noire. Quatre suivantes attendaient au bord du bassin.

— Sortez, dit Kaarla.

Les filles obéirent.

Kaarla se tourna vers le Rouge.

— Débarrasse-toi de ces oripeaux, dit-elle. Ils puent.

Sans poser de question, le Rouge rejeta ses vêtements derrière lui et s'avança vers le bassin. Kaarla avait saisi des jarres de parfum qu'elle déversait dans les eaux sombres. Rann s'assit sur le bord de la baignoire, écoutant le clapotement des eaux contre ses jambes aux muscles durs. Puis il plongea et s'immergea, se mit sur le dos et ferma les yeux. Le liquide chaud et parfumé engourdissait ses sens.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit Kaarla debout près de lui, immergée jusqu'au ventre, et qui l'observait. La Première Dame possédait un corps mince et nerveux, tout en muscles affleurant, sans un pouce de graisse superflue. La quarantaine passée et une maternité lui laissaient des seins épanouis sur un buste et une taille d'adolescente. Elle avait dénoué ses longs cheveux bleu nuit qui croulaient à présent sur ses épaules.

— Laisse-moi te laver, dit-elle.

Sans attendre la réponse de Rann, elle entreprit de le savonner tandis qu'il fermait les yeux. Les mains habituées à briser et à meurtrir se firent douces et Rann s'abandonna à leur contact suave.

— Viens, à présent, dit Kaarla.

Ils quittèrent le bassin et Kaarla essuya chaque pouce de son corps avec une serviette parfumée. Puis elle se sécha elle-même et l'entraîna jusque dans une pièce voisine où attendait une couche de draps de soie et de coussins. Rann s'allongea et Kaarla amena à elle des pâtes odorantes et des huiles.

— Ne bouge pas, fit Kaarla, et ses mains voletèrent sur les mollets, les cuisses, le dos et les épaules du jeune homme.

Les mains de la Première Dame pétrirent sa chair et il oublia où il était et qui elle était, se laissant aller tout entier à cette volupté nouvelle. Puis elle lui signifia de se retourner sur le dos et l'oignit encore, et bientôt ses caresses se firent plus précises, et Rann ne réagissait toujours pas, mais un trouble physique s'emparait de lui, contre lequel il ne pouvait se défendre. Il sut que nulle part, jamais, il n'avait éprouvé cette sensation, et cette constatation lui noua la gorge car, en lui-même, il se haïssait d'oublier aussi vite que cette femme, cette créature impudique, était la mortelle ennemie de son peuple, et qu'en cet instant présent, il aurait dû la tuer pendant qu'il en avait l'occasion.

Puis Kaarla se pencha sur Rann et le jeune homme éprouva le contact chaud des lèvres qui s'emparaient de lui. Un trop bref instant, tout son être se rebella et il ébaucha un mouvement de refus, mais

Kaarla le repoussa et poursuivit sa lente et voluptueuse caresse. Les lèvres de Rann se retroussèrent sur ses dents et il ne put retenir un gémissement. Déjà, il réalisait que la Première Dame le chevauchait et que, de ses mains habiles, elle l'introduisait en elle. Il tenta de la repousser, en un geste dérisoire qui équivalait à une acceptation, et Kaarla n'interrompit nullement son acte, tout au contraire. Un rythme de plus en plus sauvage la faisait onduler au-dessus de lui et, quand Rann entrouvrit les paupières, tout ce qu'il vit fut un visage à demi dissimulé derrière un rideau de mèches sombres, une bouche découvrant des dents nacréées, un buste emperlé de sueur et des seins arrogants qui le dominaient. Puis Kaarla émit un rauque grondement et Rann explosa en elle, tandis que la Première Dame retombait en travers de son flanc, exhalant de longs gémissements.

*

* *

— Jeune barbare, murmura-t-elle, si tu pouvais seulement imaginer combien je suis lasse des chairs flasques qui se sont succédé sur cette couche... Abarugon... Clellom... et tous les autres... et même Raffar, ce brave Raffar... Dis-moi, Rann Trusor, puisque tel est ton nom... regrettes-tu toujours la femme que tu prétendais aimer il y a encore une heure ? Cette pucelle que le bâtard t'a enlevée ?

— Non, souffla le Rouge, je ne la regrette plus.

— Raffar vieillit, murmura doucement Kaarla. Ses sens sont émoussés par les vins et la débauche... mais toi, tu es jeune... et tu peux m'être dévoué, n'est-ce pas ?

— Oui... Ma Dame, répondit le Rouge.

— Je te prends donc à mon service, dit Kaarla.

CHAPITRE VI

UN VOYAGEUR VENU DE LENG

Les guerriers des clans avaient quitté les Marches et s'étaient enfoncés dans le cœur même du royaume d'Antarcie. Aux plaques de neige succédèrent la pluie et la boue. Le centre du continent ne connaissait pratiquement plus de saison sèche depuis quelques générations. D'aucuns prétendaient que, déjà, des glaciers se formaient sur les côtes ouest et que ces glaciers finiraient par resserrer leur étreinte jusqu'à complètement recouvrir la terre, et Jaemon savait que, derrière ces suppositions, se profilait une bonne part de vérité. Une vérité qu'il tenait de Thursa Antarcidès lui-même et de Chryzagon.

Et dans ces années-là, s'engloutit la terre d'Atlantis, un continent tout entier fendu par les séismes et les éruptions, puis entraîné dans les abysses de l'Océan des Atlantes. Et les conséquences de cette catastrophe furent énormes : lames de fond, gigantesques raz de marée, inondations, des contrées opulentes transformées en déserts, des déserts soudain irrigués, un complet basculement de quelque chose que nous nommerons les pôles... et l'apparition ici, sur ce continent, mais sans doute ailleurs aussi, d'une ère de glaciation.



Sur leur chemin, les forces des clans rencontrèrent la cité-frontière de Sicharah qu'ils prirent d'assaut après un bref et inégal combat. Sicharah, comme toutes les cités-frontières, était bâtie de manière rudimentaire. Son rempart, contrairement aux fortifications de Maelmordha et des autres grandes cités d'Antarcie, ne consistait en fait qu'en un profond fossé dont les terres, amassées à l'intérieur, formaient un remblai surmonté d'une rangée de pieux de hauteur inégale. L'intérieur de la cité ne valait guère mieux que son aspect extérieur, et les hommes de Commach, de Llanfair, de Strongheim et de Gogoch découvrirent, après la reddition de la garnison, les rues et les ruelles les plus sales qu'il leur eut jamais été donné de voir. Cantonnements à moitié écroulés, baraques aux portes disjointes,

trottoirs de planches défoncées. Les habitants, garnison comprise, étaient à l'image de leur environnement, depuis le commandant de la place, Antarcien obèse dont le ceinturon graisseux soutenait tant bien que mal une panse distendue, jusqu'à ses soldats, mal équipés, mal nourris et mal entraînés au combat, en passant par la population de petits trafiquants de fourrures, de prostitués des deux sexes et de vagabonds.

— Écœurant, déclara Exercitus d'une voix tonnante, tandis que les chefs de clans remontaient la rue principale de Sicharah. Je suis certain que même les Samvatàs entretiennent mieux leurs bauges que ces cochons ! Et pourtant, les Samvatàs sont loin d'être des modèles d'hygiène.

Jaemon hocha la tête tout en observant du coin de l'œil un peloton de prisonniers antarciens encadrés par quelques guerriers de Strongheim. Il nota les uniformes dépenaillés et en lambeaux.

— Nous devrions être en mesure de renouveler nos vivres, fit le vieux Wamba en indiquant une rangée d'ateliers de salaisons.

Plusieurs bouchers locaux auxquels s'étaient joints quelques guerriers des Marches débitaient de gros quartiers de viande de porc tandis que des apprentis et de jeunes guerriers les découpaient en morceaux plus petits avant de les placer dans des barriques de chêne, en alternant une couche de viande, une couche de sel, une couche de viande, une couche de sel. La rue s'élargissait ensuite pour former une place bordée d'enclos où s'ébattaient des représentants de la race porcine.

— Combien avons-nous perdu d'hommes durant l'assaut ? demanda Jaemon.

— Une dizaine de tués, une vingtaine de blessés, répondit Duann qui marchait également à son côté. C'est peu payé si on considère que nous devons prendre Sicharah sous peine de rationner nos vivres. Et cette étape reposera hommes et montures.

Jaemon approuva. Trente jours s'étaient écoulés depuis leur départ de Torkvalfherd et il lui semblait qu'une éternité le séparait de Skalla. Il venait juste de recevoir une missive de sa jeune épouse, et avait interrogé le messenger, un jeune garçon venu du lointain village.

« — Comment se porte-t-elle ? » avait demandé Jaemon.

« — À merveille, Seigneur », avait répondu le garçon, le visage fendu par un large sourire.

La lettre reposait contre la poitrine de Jaemon, sous le surcot de cuir macéré. Il lui tardait de l'ouvrir, mais il tenait à être seul pour ce faire. Mû par une impulsion irrésistible, il appela l'écuyer chargé de son cheval.

— Ma monture a-t-elle été bouchonnée ?

— Oui, Seigneur, répondit l'écuyer en lui tendant les rênes.

— Où vas-tu ? interrogea Duann.

— Besoin d'un peu de solitude, dit Jaemon avec un sourire.

Duann lui adressa un signe de la main tandis que Jaemon remontait la rue au petit trot. Le cavalier franchit la porte défoncée de Sicharah et dépassa les cercles de chariots regroupés près des remblais de terre. Il chevaucha ainsi quelques minutes, jusqu'à une colline basse qu'il contourna avant d'arrêter sa monture qu'il entrava et laissa paître à sa convenance. Puis il arracha la missive de son sein et rompit le cachet de cire. À mesure qu'il lisait, la joie illumina son visage et ses yeux s'embuèrent.

...et je sens battre cette vie entre mes flancs, ô Jaemon. Je sais qu'il est encore trop tôt pour pouvoir réellement me prononcer, mais quelque chose m'affirme que notre enfant est là. Ecris-moi, mon aimé, jour après jour, mes pensées sont avec toi et...

Jaemon leva les yeux sur les silhouettes se découpant à contre-jour dans les éboulis de rochers s'entassant au pied de la colline. Le soleil déclinait à l'horizon, dans une profusion d'or et de pourpre. Jaemon replaça la lettre de Skalla contre son sein et, se redressant, compta huit hommes. Sept d'entre eux avaient mis pied à terre, confiant au huitième le soin de garder leurs chevaux. À leurs casaques de cuir recouvertes d'écailles de métal, à la calotte de fer des casques, Jaemon identifia des soldats de la Scare royale, et il comprit. Ces hommes venaient de Maelmordha, envoyés par la Première Dame avec, pour mission, de suivre à distance les colonnes guerrières, de repérer le prétendant au trône et, si possible, de le tuer. Apparemment, Kaarla avait beaucoup plus confiance en sa garde personnelle qu'en les soldats de ses garnisons éloignées.

Celui qui paraissait mener la troupe portait au visage les tatouages bleus traditionnels chez les peuplades voisines des Montagnes de Cendres, au sud de la Valusie. Il s'agissait donc d'un mercenaire et il avançait confiant et sûr de lui, bien campé sur ses jambes musculeuses, la paume posée sur la poignée de sa longue épée à deux tranchants. Ses compagnons maniaient qui l'angon, la lance à lame frangée de crocs aux pointes recourbées vers le bas, qui la hache de combat, l'épée courte ou le sabre. Confiants dans leur nombre, ils ricanaient en dévisageant leur future victime.

Jaemon se pencha pour délier les entraves de sa monture, mais il ne fit aucun geste pour grimper en selle. Il laissa casque, bouclier et hache et ne conserva que la longue épée à poignée niellée portée en baudrier. Le nombre de ses adversaires ne l'impressionnait pas. Il avança, tête droite, les yeux mi fermés, respirant largement par les narines, les épaules dégagées, tendant l'abdomen de manière à ne pas avoir les reins courbés, les mains souples et ballantes le long du corps.

Un combat est toujours gagné avant même d'être livré.

Cette phrase traversa son esprit et ses lèvres s'étirèrent en un sourire glacé. Le chef de la troupe se méprit sur la signification de ce sourire.

— Voici pas mal de temps que nous sommes sur tes traces, bâtard, et voici longtemps que nous attendons que tu commettes l'erreur qui te coûtera la vie et nous vaudra la récompense promise par la Première Dame.

Lentement, Jaemon se déplaça de manière à conserver le soleil couchant derrière lui. Il se ménagea un espace libre sur sa gauche tandis qu'il dégainait sa longue épée et la tenait des deux mains, côté droit. Il recula jusqu'à l'éboulis, s'assurant une position légèrement dominante.

Le chef de la troupe éclata de rire.

— Klemm ! Omi ! Tuez-le !

Les deux hommes bondirent en avant. Il y eut un éclair métallique suivi d'un gargouillement comme Jaemon frappait de bas en haut puis revenait en garde, l'épée droite, évitait la pointe d'une lance, frappait à nouveau mais de côté cette fois, dans un tourbillon meurtrier, ramenait enfin son épée devant lui, coudes largement écartés. Un des agresseurs gisait sur le dos, la tête presque séparée du tronc. L'autre, à genoux, contemplait en hurlant ses deux poignets tranchés.

Et, à partir de cet instant, les sbires de Kaarla connurent la peur.

Tu dois piétiner l'ennemi avec ton corps, ton esprit et ton épée.

L'enseignement de Duann poussé dans ses extrêmes limites. Jaemon prit l'initiative des assauts suivants, fondant sur le groupe réduit à cinq hommes, s'assurant toujours de laisser la faible clarté du soleil couchant derrière lui. Il attaqua féroce, rompant, esquivant puis frappant, feignant de se détendre et attaquant de nouveau, alternant les gardes de face, de côté, hautes et basses. Un soldat tomba, éventré, et un autre mourut, le visage fendu en deux du sommet du crâne à la pointe du menton. Jaemon en poursuivit un troisième dans les éboulis et le cloua sur les roches, puis il revint au quatrième et le coupa pratiquement en deux avec un terrifiant hurlement.

Restaient le chef tatoué et le garçon préposé à la garde des chevaux.

Jaemon revint à sa monture et, rengainant l'épée, décrocha la lourde hache offerte par le maître forgeron Gullin. Il éprouva le poids et la maniabilité du terrible *breiddox* à deux lames.

Hel, la Meurtrière.

Le chef tatoué courut aux chevaux. Le jeune soldat seul rescapé de la troupe était déjà en selle.

Le chef tatoué piqua des deux, et fondit sur Jaemon en faisant tourner son épée. Jaemon plongea sur le côté, balançant le *breiddox* avec une puissance telle que le choc arracha le soldat de sa selle et le

jeta au loin dans la poussière, le flanc béant d'une énorme blessure.

Le dernier rescapé s'enfuit, terrifié.

L'espace d'un instant, Jaemon songea à galoper à sa poursuite, à le rattraper et à l'exécuter, puis il renonça.

— Transmets mon salut à la Première Dame ! hurla-t-il en suivant des yeux le cavalier qui disparaissait à bride abattue dans le crépuscule. Il marcha d'un corps à un autre, vérifiant au passage que tous avaient succombé. Seul l'amputé des deux mains geignait doucement derrière un rocher, recroquevillé sur lui-même. Celui-là mourrait très bientôt de l'hémorragie et Jaemon tourna les talons, s'apprêtant à remonter en selle.

La nuit était toute à fait tombée. Pourtant, il n'y avait pas à se tromper sur l'identité de la silhouette qui s'approchait à pas tranquille, du cavalier.

— Chryzagon ! murmura Jaemon.

*

* *

Cette apparition était si inattendue... si irréaliste en ce lieu où venait de moissonner la mort... Jaemon douta un instant de ses sens. Il descendit de sa monture et lâcha la bride de l'animal.

— Chryzagon ! répéta-t-il.

— C'est bien moi, répondit l'apparition. En douterais-tu ? Oui, je crois que tu en doutes... mais je suppose que tu te souviens de notre première et unique rencontre dans la salle souterraine du palais de Maelmordha ?

— Je m'en souviens, approuva Jaemon. En cette occasion, vous m'avez ouvert les yeux sur les projets les plus secrets de Thursa et vous m'avez aidé à me libérer de l'emprise qu'il exerçait sur moi depuis son séjour à Khourg.

— Nous nous sommes ensuite séparés, mais j'ai promis de revenir à toi lorsque le moment serait venu... et ce moment est effectivement venu. Trop tôt, trop prématurément à mon avis, mais ce qui est fait ne peut être défait.

Le regard de Chryzagon effleura les cadavres éparpillés au pied de la colline.

— Je constate que tu affrontes toujours des ennemis acharnés à ta perte.

— Le coup vient de la Première Dame, affirma Jaemon.

— Bien sûr, dit Chryzagon en hochant la tête. La Première Dame utilise les armes dont elle dispose... mais ton adversaire le plus

redoutable ne s'est pas encore manifesté.

— Thursa, souffla Jaemon.

— Thursa, oui. Et c'est pour cette raison que je suis revenu. Contre Thursa, ni toi, ni Duann ni aucun de tes autres compagnons n'êtes de taille à lutter. Mais je peux être le bouclier qui te manque contre ses pouvoirs.

Tenant sa monture par la bride, Jaemon reprit le chemin de Sicharah, Chryzagon marchant à ses côtés. Ils parcoururent ainsi en silence la distance qui les séparait des campements de chariots, puis de la porte principale de la petite cité-frontière.

— Ce soir, annonça Jaemon, vous ferez la connaissance des chefs de clans. Comment dois-je vous présenter ?

— Dis-leur la vérité. Je suis ton ami et je te conseillerai tout au long des épreuves qui t'attendent.

— Ils vont trouver étrange cet ami qui me tombe du ciel et dont rien ne laissait présager l'apparition.

— Qui est déjà au courant de mon existence ?

— Duann.

— Cela suffit.

*

* *

Quatre jours passèrent et ils laissèrent derrière eux la cité-frontière. Aucun mal n'avait été fait à la population, aucune sanction n'avait été prise à l'encontre de la garnison. Tout au plus les guerriers des Marches avaient-ils récupéré les armes du pitoyable troupeau afin de les distribuer à ceux des leurs qui étaient encore insuffisamment équipés.

La route jusqu'à Maelmordha était encore longue et une saison presque entière s'écoulerait avant que les guerriers ne soient en mesure de dresser leurs tentes et de stationner leurs chariots sous les murailles de la capitale du royaume d'Antarcie. Les jours succédèrent aux jours et les semaines aux semaines. Aucune armée ne marcha à leur rencontre, et les villes qu'ils traversaient ouvraient spontanément leurs portes, sans offrir de résistance. L'ennui commençait à gagner quelques têtes chaudes, et, faute d'un ennemi commun à combattre, quelques vieux antagonismes reparurent entre guerriers de clans autrefois rivaux. Des rixes éclatèrent, opposant Strongheim à Gogoch, Llanfair à Commach. Les chefs durent faire appel à tout leur prestige et, à l'occasion, à la brutalité, pour rétablir la discipline et l'entente compromises. Dans ces moments-là, Jaemon craignait parfois de voir

tous ses efforts anéantis par quelque acte irrémédiable, mais, fort heureusement, nul incident par trop grave ne fut à déplorer.

Les soirées retrouvaient la plupart du temps Jaemon, Chryzagon et Duann, ainsi que les chefs de clans, rassemblés autour d'un feu. Les chefs bavardaient, évoquant leurs exploits passés et déformant le plus souvent outrageusement la vérité. Quelquefois, ils scandaient un chant repris en chœur. Mais sans cesse, leurs regards erraient vers le sud-ouest, vers la citadelle lointaine, but de leur expédition.

— Nous disposons d'alliés dans la place, répétait Jaemon, la noblesse, bien sûr, mais également la population. Des transfuges n'ont-ils pas affirmé, encore tout récemment, qu'une révolte avait été noyée dans le sang, sous les murs mêmes du palais ?

— Avant de parvenir au palais, d'autres murailles se dresseront entre la Première Dame et nous, dit sombrement le vieux Wamba.

— Gardez confiance, exhorta Jaemon.



Un soir, au crépuscule, ils découvrirent enfin Maelmordha, et Jaemon interrompit le trot de sa monture pour contempler le spectacle de la cité aux toits blancs s'étagant à flanc de colline. Et, dominant la ville, la forteresse royale.

— Kaarla, murmura-t-il.

— Oui, Kaarla, fit Chryzagon qui marchait à côté de la monture, ses pieds nus encroûtés de boue et de poussière.

— Une fois dans la ville, il restera à prendre la forteresse, dit Jaemon à voix basse. Un petit groupe décidé pourrait utiliser les accès aux souterrains et surgir dans l'enceinte même du palais.

— Non, opposa Chryzagon. Dans le combat que tu mènes, tu ne dois à aucun moment utiliser les armes de tes adversaires. Ruse, duplicité, artifices, hypocrisie, stratagèmes doivent être bannis. La lutte du Bien contre le Mal ne souffre pas de compromissions. Si ton destin est de prendre cette citadelle, tu la prendras, mais en plein jour et par ton seul courage et celui de tes frères d'armes. Laisse la fourberie et les masques à tes ennemis, sinon je ne pourrai rien pour toi.

— Pourquoi êtes-vous revenu ? demanda Jaemon.

— Je te l'ai déjà dit : le moment est venu.

— Comment le savez-vous ? Je veux dire : à quels signes l'avez-vous compris ?

— Nous ne faisons qu'un avec l'univers qui nous entoure, répondit

Chryzagon. Cet univers nous parle si nous savons l'écouter. C'était un des enseignements de Khourg. L'aurais-tu déjà oublié ?

— Non. Êtes-vous *réellement* mon ami ou poursuivez-vous, en m'utilisant, un but que j'ignore ?

— Nous avons en commun le même ennemi, rétorqua Chryzagon.

— C'est une réponse ambiguë.

— Elle est la seule réponse que je puisse te donner sans mentir.

— Vous n'êtes pas *vraiment* mon ami.

— Les apparences ne correspondent pas toujours à la réalité. Thursa sauva par deux fois ta vie au cours de ton enfance. Il sauva également celle de Duann avant de condamner ce dernier à la mort. J'ai de l'affection pour ces montagnes, pour ces arbres, ce ciel et cette terre que les hommes arpentent en tous sens. Cela te suffit-il ?

— Non, dit Jaemon, mais je suppose que je dois me contenter de cette réponse, pour le moment.

— Pour le moment, oui.

CHAPITRE VII

ASSAUT

Lankh Mello, comte Polus, saisit une coupe finement ciselée et la projeta contre le mur où elle se fracassa.

Le jeune homme pouvait avoir entre vingt et vingt-cinq ans, et il présentait des ressemblances assez étonnantes avec son père, le défunt comte Polus, assassiné quinze années auparavant sur ordre de la Première Dame Kaarla et des autres membres de la conjuration menée contre Abarugon. Même physique puissant, même port de tête volontaire, même regard décidé, et les ressemblances ne s'arrêtaient pas là. Le comte Polus faisait preuve du même franc-parler qui avait jadis coûté la vie à son père.

— Kaarla, Agathias, Clellom et Adad, grondait-il. Ils conspirèrent tous les quatre contre Abarugon pour acquérir le pouvoir, mais seule Kaarla tira les marrons du feu, et elle règne sur l'Antarcie depuis ce jour. Le préfet Agathias est mort, de même que le conseiller Clellom, et le marchand Adad a trouvé refuge chez ses amis de Leng. Appuyée sur Raffar et la Scare, la Première Dame a noyé dans le sang toutes les tentatives pour l'écarter du pouvoir. Tout récemment, une révolte du populaire fut écrasée sous les murs mêmes du palais. Mais à présent, les choses sont différentes. Un héritier légitime campe sous nos murs avec une armée. Il n'est plus question de prôner l'anarchie mais tout au contraire de rendre le royaume à un souverain issu en droite ligne de Thursa Antarcidès.

Le jeune comte Polus dévisagea l'un après l'autre la demi-douzaine d'hommes silencieux qui l'entouraient. Il y avait là les plus grands noms de la noblesse antarcienne, le comte Borghard et les barons Feilann, Brage et Hored, ainsi que le duc Axanador, à présent septuagénaire mais toujours alerte et comme taillé dans le granit. Son absence à la bataille de Sobotha, un an et demi auparavant, s'était fait cruellement ressentir pour les Antarciens qui avaient été balayés et taillés en pièces par les Valusiens du roi Erwig.

— Ne comprenez-vous pas l'opportunité qui nous est enfin donnée ? reprit le comte Polus. Ici même, à Maelmordha, sont regroupés plusieurs milliers de nos partisans. Des centaines de vétérans des anciennes armées d'Axanador n'attendent qu'un signal du général pour fourbir leurs armes. La population est excédée... Jaemon, Duann ap Carnghill et six mille guerriers des Marches sont sous nos murs... que vous faut-il de plus ? En quelques heures, nous pouvons

leur ouvrir les portes de la cité, donner l'assaut au palais, abattre la Première Dame et proclamer un nouvel Antarcide !

— Exact, ajouta Axanador de sa voix rugueuse, mais Duann ap Carnghill n'est pas précisément de mes amis. Il n'a pas oublié que j'ai autrefois mené l'expédition contre son clan et que Carnghill fut rasé sur mon ordre.

— Laissez passer l'heure propice et tous nos efforts menés jusqu'à aujourd'hui auront été vains, s'emporta le comte Polus. Êtes-vous des couards ? Depuis des années, vous tremblez sous la botte de la Première Dame, et chaque aube qui se lève peut être celle où vous ferez connaissance avec la hache du bourreau ! Qu'avez-vous donc à perdre pour ainsi hésiter ?

— Nous ne sommes pas des couards ! réagit le baron Feilann en portant la main à la poignée de son épée.

— Du calme, s'interposa Axanador en se plaçant entre les deux hommes, inutile de faire le jeu de la Première Dame en vous entretenant Comte Polus, je désapprouve d'ordinaire votre... impétuosité, mais je crois que cette fois-ci, c'est vous qui avez raison. Le moment est venu de frapper. Toutes les circonstances les plus favorables sont réunies, mes Seigneurs, et vous devez donner votre avis.

— J'en suis, dit le baron Brage.

— Moi aussi, acquiesça le comte Borghard.

Le baron Feilann hésita.

— Dites oui, murmura Axanador.

— Oui, grommela Feilann.

— Moi aussi, approuva Hored.

— Alors nous sommes tous d'accord, sourit le vieux général. Lankh, nous nous rangeons à vos côtés.

Lankh Mello, comte Polus, laissa exploser sa joie.

— Donnons sans plus tarder le signal ! dit-il. Enfin ! ENFIN ! D'ici quelques heures, l'Antarcie aura trouvé un souverain !



Le *shingen* Raffar était allongé tout habillé dans ses appartements personnels. Au premier coup heurté à sa porte, il se redressa et cria :

— Entre !

L'officier de la Scare s'immobilisa, ses yeux évitant le regard du *shingen*.

— Alors ? gronda impatiemment Raffar, que fait la Première Dame ?

— Elle est encore en compagnie de... de ce barbare des Marches, Seigneur. Elle...

L'officier s'interrompit comme une corne lançait ses appels quelque part dans le palais.

— Que se passe-t-il encore ? s'irrita Raffar. Quel imbécile a fait sonner l'alerte ? Viens avec moi, ajouta le *shingen* en se coiffant d'un casque.

Alors qu'ils remontaient précipitamment le couloir, un soldat apparut, hors d'haleine.

— Seigneur ! Seigneur !

— Oui ! Quoi encore ? Que signifie...

— Toutes les garnisons dans Maelmordha, Seigneur... massacrées... les portes brûlées ! Les barbares sous les murs du palais ! N'entendez-vous pas ?

Raffar s'immobilisa, tendant l'oreille. Effectivement, la rumeur croissante d'une terrible bataille enflait et parvenait jusqu'à lui.

— Des traîtres ont ouvert les portes de Maelmordha ! balbutia le soldat. En ce moment même, Seigneur *shingen*, l'aile ouest du palais est déjà la proie des flammes.

— Malédiction ! hurla Raffar. Toi, va quérir la Première Dame, et toi, ajouta-t-il à l'intention du soldat, conduis-moi !



Une échelle fut repoussée, déversant une dizaine d'hommes sur le pavé ensanglanté. Hirsute, son surcot de cuir macéré barbouillé de boue et de sang, étreignant à deux mains l'énorme hache surnommé *la Meurtrière*, Jaemon rameuta ses hommes.

— Allez ! hurla-t-il, encore un effort ! Triple butin au premier d'entre vous qui posera le pied sur le rempart !

Il se tourna vers la seconde vague, prête à donner l'assaut. Des guerriers de Llanfair et de Commach se mêlaient à des vétérans des guerres des Marches et à la populace équipée d'armes hétéroclites, bâtons ferrés, faux, lances rudimentaires, cognées, frondes. La ville tout entière n'était que chaos. Une heure à peine auparavant, les forces des nobles conjurés s'étaient emparées des principales portes et des cantonnements de la troupe stationnée dans Maelmordha. À un signal, six milliers de guerriers ivres de sang avaient franchi les portes, déferlant jusqu'au palais.

À présent, rejoints par la population surexcitée et par un millier de

fidèles rameutés par Axanador, Brage, Feilann, Borghard, Hored et le comte Polus, c'étaient dix mille hommes qui s'acharnaient aux pieds des murailles, face à une Scare surprise, certes, mais résolument combative.

Dans cette houle qui battait les murs de granit, Jaemon avait perdu de vue la plupart de ses compagnons de siège. Duann devait être quelque part en contrebas, hurlant parmi les loups de Commach et de Strongheim. De temps à autre, la colossale silhouette d'Exercitus émergeait d'un tourbillon de fumée noire. Le vieux Wamba, toujours alerte en dépit de ses soixante-dix ans bien sonnés, combattait non loin d'un groupe de vétérans des guerres valusiennes au centre duquel un ennemi d'autrefois, le duc Axanador lui-même, encourageait de la voix et du geste ses anciennes cohortes.

— DUANN ! hurla Jaemon, apercevant brièvement son ami dans la multitude, DUANN ! IL FAUT ABATTRE LA PORTE DU PALAIS !

— Les béliers ! rugit Duann, AUX BÉLIERS !!!

Les premiers chocs sourds résonnèrent sur la place, couvrant presque les hurlements des agonisants. Moellons et eau bouillante s'abattaient sur les assaillants, traçant de sanglants sillons dans leurs rangs. Jaemon arracha un trait d'arbalète fiché dans la triple épaisseur de ses épaulières. Plusieurs tronçons de flèches hérissaient déjà son surcot et lui donnaient l'aspect d'un porc-épic. Il poussa un rugissement de joie comme les occupants d'une échelle atteignaient le rempart. À l'autre bout de la place, les béliers enfonçaient la porte principale du palais.

— Tue ! Brûle ! braillaient des milliers de gorges.

Un corps de cavalerie de la Scare se déversa soudain sur la place, repoussant un instant la horde d'assaillants, puis ce corps de cavalerie fut enveloppé, coupé de ses arrières et massacré sur place. On ne distingua plus qu'une forêt de piques et de lances. Des chevaux démontés ruaient, d'autres, les jarrets tailladés, s'abattaient en hennissant.

— Les faucons de Kaarla ! hurla une voix.

Les oiseaux de mort piquaient sur la multitude, mais une multitude cette fois étreinte du furieux désir de vengeance, et des scènes atroces se déroulèrent, où l'on vit des hommes mutilés par les serres et les becs tranchants s'accrocher aux volatiles et les livrer à la vindicte de la foule, au milieu des jurons, des cris, des appels.

Un messenger se traîna aux pieds de Jaemon.

— Seigneur...

— Que fait Duann ap Carnghill ? s'étrangla le jeune homme en saisissant le moribond aux épaules.

— La porte principale du palais est enfoncée, balbutia le messenger en s'effondrant, les yeux déjà vitreux.

— Victoire ! clama Jaemon en posant le pied sur le premier degré de l'échelle.

Une grappe de combattants le séparaient du rempart. Il commença à grimper, la hache au poing. Des silhouettes tombaient en hurlant.

Il dominait toute la place et constata la véracité des dernières paroles du messenger. Des hordes d'assaillants s'engouffraient par la porte du palais. Sur l'aile ouest, une tour brûlait. Des hommes s'affrontaient sur le chemin de ronde. De loin, à travers les panaches de fumée, il distingua les enseignes du clan Commach.

— Tue ! Brûle ! s'enflait le cœur des attaquants. Mort à Kaarla !!!

Et il fut sur le rempart, pataugeant dans le sang, trébuchant sur les cadavres. Autour de lui, c'était un déchaînement de violence et de sauvagerie. Peu à peu repoussée, la Scare n'abandonnait pas et tenait toujours les accès à l'intérieur de cette aile du palais. Des dizaines d'hommes se déversaient sur le chemin de ronde. Jaemon leva le redoutable *breiddox*.

— Suivez-moi !

Ils se heurtèrent à une formation serrée de boucliers et de piques. On aurait dit une horde de loups se disputant un hérisson, et la Scare luttait toujours, rendant coup pour coup. Le chemin de ronde était jonché de morts et de blessés. Soudain, une intense clameur s'éleva derrière les boucliers des défenseurs et ceux-ci, indécis, constatèrent qu'ils étaient pris à revers. Il y eut un moment de flottement et les boucliers commencèrent à se désunir. Jaemon interrompit son assaut pour souffler, appuyé au manche de sa hache. Son surcot était tailladé, crevé, en lambeaux. Des nuages de fumée roulaient devant ses yeux injectés de sang. Il distingua vaguement une face barbue et un nom monta à ses lèvres.

— Raffar !

Le *shingen* était là, à vingt pas tout au plus, rameutant une partie des survivants de la Scare. Un tourbillon de combattants sépara puis rapprocha les deux hommes. Ils se dévisagèrent, face à face.

— Raffar ! hurla Jaemon.

Raffar distingua ce masque grimaçant et le vague souvenir d'une très jeune femme serrant un bébé contre son sein traversa son souvenir. Une très jeune femme... presque une adolescente... Tanderine... un bébé souriant... vingt années auparavant...

Le *shingen* répondit par un rictus épuisé. Vingt années. Durant plusieurs saisons, autrefois, il avait cherché le bâtard dans le seul but de le mettre à mort. Et, à présent, le bâtard était là, devant lui, et la minute de vérité avait sonné.

Les deux hommes levèrent leurs armes en même temps. Le terrible tranchant du *breiddox* heurta la lame de l'épée. Aucun des deux adversaires ne céda d'un pouce.

Jaemon reprit l'assaut et Raffar rompit. Le combat se poursuivit près des créneaux. Jaemon ne sentait plus ses bras engourdis par la fatigue. Il para un coup destiné à l'éventrer.

Déséquilibré, Raffar tituba.

— *Souviens-toi de ma mère*, murmura Jaemon, *souviens-toi de mon père, aussi !*

Il abattit le *breiddox* sur sa victime offerte.

Des cris de victoire lui parvinrent. Il fit un pas, un autre, et considéra le cadavre gisant à ses pieds. Puis une silhouette s'interposa entre lui et les flammes des incendies et Duann retint le jeune homme au moment où ce dernier allait s'effondrer.

— Raf... Raffar, souffla Jaemon.

Duann hocha la tête.

— J'ai vu.

— Kaarla ?

— Nous fouillons le palais. La place est à nous.

CHAPITRE VIII

ANTARCIDE

Debout sur les remparts, Jaemon prêtait à peine l'oreille à la rumeur enflant dans Maelmordha, une rumeur de liesse populaire saluant le terme d'un long règne despotique, celui de la Première Dame Kaarla.

— Jaemon ?

— Oui ?

Duann se tenait à deux pas, la main posée sur le pommeau de son épée.

— Ils attendent ta réponse : Wamba, Exercitus, Leuthar, Buthlin, les représentants de la noblesse, ceux du peuple...

— Axanador est-il parmi eux ?

— Non... Je suppose qu'il s'agit d'une absence diplomatique. Il s'est retiré après avoir réduit les derniers îlots de résistance autour de la ville.

— Et la Première Dame ? A-t-on enfin mis la main sur elle ?

— Non, avoua Duann après un bref temps d'hésitation. Mais nous avons interrogé des prisonniers : il semblerait que la Première Dame ait quitté ses appartements en compagnie de son favori du moment... un barbare aux cheveux roux...

— Rann Trusor ! s'exclama Jaemon.

— C'est aussi mon opinion. Le Rouge nous a précédés de quelques semaines et il a offert ses services à Kaarla qui en a fait son amant. Les témoignages concordent. Ce que je ne comprends pas, par contre, c'est comment ils ont pu passer à travers nos lignes sans attirer l'attention.

— Moi, je sais, dit Jaemon, faisant allusion au labyrinthe souterrain que lui avait déconseillé d'utiliser Chryzagon. (« Mais à propos, songea le jeune homme, où donc est-il passé, celui qui prétend régir à la fois les hommes et leur destin... lui qui prétend devoir guider mes pas et m'assurer de son aide totalement désintéressée ? »)

— Nous les retrouverons, reprit Duann, même s'il nous faut pour cela remuer ciel et terre et fouiller l'Antarcie tout entière.

— Oui, bien sûr, répondit Jaemon en hochant la tête.

Plus que la fuite de Kaarla et du Rouge, c'était l'absence de Chryzagon qui l'inquiétait. Il repassa en sa mémoire les événements des dernières heures et constata que l'Archonte ne s'était pas physiquement manifesté depuis le début de l'assaut contre les murailles du palais. Que devait-on en conclure ?

Mais, en ce qui concernait Kaarla, il aurait également souhaité que la Première Dame succombe durant la bataille, sous la lame d'un guerrier ou par le poison qu'elle se serait elle-même administré... La victoire lui paraîtrait incomplète tant qu'un adversaire aussi redoutable serait quelque part en liberté, implacablement décidé à lui nuire.

Les deux amis descendirent de concert les degrés d'un escalier encore encombré de cadavres, et gagnèrent l'intérieur du palais. Déjà, des serviteurs lavaient à grande eau les dalles souillées de sang. Des combattants harassés dormaient à même le sol. D'autres, complètement ivres, cuvaient leurs libations ou erraient à la recherche de butin, en dépit des ordres formels de leurs chefs. Les couloirs résonnaient d'appels et d'ordres contradictoires. Quelques rixes avaient déjà éclaté entre guerriers des Marches et partisans de la noblesse antarcienne.

Duann s'arrêta devant une porte gardée par des hommes du clan Llanfair. Il hésitait à en franchir le seuil. Un simple bâtard entrerait dans la pièce, mais un nouvel Antarcide en sortirait. Cette perspective ambitionnée depuis des mois et des mois, et même des années, ne lui parut plus, tout à coup, aussi essentielle. Une crainte obscure l'envahit et ce fut la gorge serrée qu'il se présenta aux acclamations de ses sujets.



Les premières journées du règne de Jaemon Antarcidès devaient, dans le souvenir de ceux qui devenaient les proches de l'Antarcide, se confondre dans un tourbillon d'événements politiques, sociaux et diplomatiques. Tout d'abord, des patrouilles armées furent expédiées dans toutes les directions afin de tenter de retrouver la Première Dame en fuite, mais leurs efforts restèrent vains et, l'une après l'autre, ces patrouilles firent demi-tour, dépitées par leur échec. Les témoignages divergeaient : la Première Dame, selon certains, avait été aperçue, chevauchant en compagnie d'une trentaine de fidèles et se dirigeant vers le sud du royaume ; mais d'autres affirmaient que les fugitifs avaient pris la route de l'est quand ce n'était pas du nord. En tout état de cause, il était possible que la reine déchue cherche asile auprès d'un royaume voisin, mais cette hypothèse restait très sujette à caution : Valusie et Leng nourrissaient l'un comme l'autre de sérieux griefs envers la veuve d'Abarugon.

Une fois passée l'effervescence des jours de liesse populaire, il avait

fallu songer à rétablir un ordre quelque peu troublé. Parallèlement, Jaemon s'était vu dans l'obligation de réunir autour de lui une nouvelle Scare Royale, et il confia tout naturellement ce soin à Duann ap Carnghill. Duann s'entretint avec chacun des chefs et enrôla, sur leurs conseils, deux cents parmi les meilleurs éléments de l'armée des Marches. Ces deux cents hommes formeraient autour de l'Antarcide une muraille de fer apte à décourager toute criminelle tentative contre sa personne. Duann lui-même se vit attribuer le titre de *shingen*, Compagnon Porte-Épée du nouveau souverain, mais ne s'en trouva pas plus fier pour autant.

Wamba, Exercitus et les autres chefs de clans se virent confirmer des droits qui légalisaient à jamais l'existence des Marches du nord-est en tant que fédérations de nations alliées de l'Antarcide. Le comte Polus et ses amis de la noblesse antarcienne accédèrent à des fonctions dont la haine de Kaarla les avait tenus écartés depuis la mort d'Abarugon. Ainsi, le comte Polus devint-il Maître des Milices de l'Antarcie, commandant suprême des armées, et le baron Feilann gouverneur de Maelmordha. Le duc Axanador, en dépit de son attitude déterminante dans la prise de la capitale, avait décliné toute offre conciliatrice et s'était retiré dans ses terres, près de la frontière valusienne. D'aucuns murmuraient que le vieux général ne se fiait qu'à demi à l'entourage du nouveau souverain et qu'il tenait à s'assurer de la proximité d'une frontière à placer entre lui et ses anciens ennemis. Mais la vérité était tout autre : Axanador avait été le fidèle serviteur d'Abarugon, il haïssait la Première Dame, et une fois cette dernière chassée du pouvoir, le duc estimait ne plus rien avoir à exiger qu'une retraite glorieuse mais tranquille.

Au cinquième jour suivant la prise de Maelmordha, Jaemon expédia un messenger à destination de Torkvalfherd, avec mission de relater à Skalla les événements qui avaient abouti à son accession au trône. Dans une lettre cachetée et marquée du sceau royal, l'Antarcide invitait son épouse à venir le rejoindre à Maelmordha. Le ton de la lettre était très officiel dans la mesure où celle-ci serait lue et commentée par Torkval et la famille de la jeune femme, mais Jaemon espérait que Skalla saurait lire entre les lignes et ressentirait l'amour profond que lui portait le signataire de cette invitation. Plus de cent jours s'étaient écoulés depuis leur séparation, et le jeune souverain se languissait réellement de revoir cette épouse fréquentée trop brièvement. Le messenger avait pour consignes de crever ses chevaux et de brûler les étapes jusqu'à Torkvalfherd.

Restait le problème posé par Chryzagon. L'Archonte avait fait sa réapparition au lendemain de la prise de la citadelle, et on ignorait où il avait bien pu passer durant ces cruciales vingt-quatre heures. Il avait réintégré sa place de conseiller aux côtés de Jaemon, mais ses conseils

s'étaient limités à de vagues suggestions concernant les mesures à prendre vis-à-vis des souverains voisins de Valusie et de Leng. Des informations circulaient déjà selon lesquelles des ambassades se dirigeaient vers Maelmordha, et, bientôt, confirmation arriva que celle de Leng ne tarderait pas à franchir les portes de la cité pour se présenter devant le nouvel Antarcide. Jaemon en conclut que l'ambassade en question était déjà en route bien avant la chute de Kaarla, et il en conçut une certaine méfiance. Il y vit la main de Chryzagon mais ne posa aucune question à celui qui se déclarait son protecteur. Le temps des explications viendrait de toute façon à son heure.

Au matin de son neuvième jour de règne, dans le palais qui s'éveillait, Jaemon gagna directement la petite salle commune. Serviteurs et servantes sillonnaient les corridors, éteignant les torchères et lavant les escaliers à grande eau. D'une vaste baie ouverte sur l'extérieur, Jaemon aperçut les toits pentus des longues demeures de pierre et de bois, les habitations de torchis, de bois, de briques et de cailloux, les murs blanchis à la chaux, le damier infini des cours intérieures, les enceintes des bâtiments administratifs, des greniers à provisions et des entrepôts, les hautes demeures de la noblesse et les cahutes des artisans, les taches bigarrées des marchés en plein air. La vue portait jusqu'aux murs d'enceinte, par-delà les quartiers étagés et les innombrables ruelles en escaliers.

Maelmordha. Lorsqu'il avait pour la première fois franchi les portes de la cité, près de deux ans auparavant, il n'aurait jamais imaginé y revenir en maître d'un tiers du continent.

Dans la petite salle commune attendait une collation de pain bis, de fromage de chèvre et de bière fraîche. L'antarcide déjeuna seul, et rapidement. Il avalait la dernière bouchée de fromage lorsque Chryzagon fit son entrée dans la pièce.

— Longue vie à l'Antarcide, dit l'Archonte, répétant la formule usuelle à la cour d'Antarcie.

— Prenez place à ma table, invita Jaemon. (Puis, se tournant vers les serviteurs attentifs :) De la bière, du pain, du fromage ! ordonna-t-il en claquant dans ses mains.

Il observa l'Archonte tandis que ce dernier se restaurait frugalement. Chryzagon leva les yeux et leurs regards se croisèrent.

— L'ambassade de Murchad, Prêtre-Roi de Leng, s'est présentée il y a quelques heures devant la porte principale de Maelmordha, déclara Chryzagon. Elle est menée par Brodir, un *familier* de rang supérieur, et comprend soixante hommes d'escorte, quarante serviteurs et dix *familiers* de rang inférieur. Brodir a sollicité une audience pour la fin de la matinée.

— Est-il de vos amis ?

— Je connais bien Brodir, si tel est le sens de ta question. Comme je connais également bien Murchad. La démarche du Prêtre-Roi est très compréhensible. Depuis quinze ans, en fait depuis l'assassinat d'Abarugon, les deux royaumes n'avaient plus aucune relation de quelque ordre que ce soit, commerciale ou diplomatique.

— Êtes-vous pour quelque chose dans cette démonstration d'amitié ?

— Évidemment, admit Chryzagon. Tu ne dois pas commettre les mêmes erreurs que Kaarla. L'Antarcie est un grand royaume, le plus grand de ce continent. Il doit entretenir les liens autres que de défiance, avec ses voisins.

— Je recevrai l'ambassade, assura Jaemon. Quoi d'autre encore ?

— Une délégation des négociants en fourrures. Ils apportent des présents... Les gouverneurs d'Ongurzah et Ushua... Vous devez les confirmer dans leurs nouvelles fonctions...

— Plus tard, coupa Jaemon. D'abord l'ambassade.



— Longue vie à Jaemon Antarcidès, Phare de l'Antarcie ! annonça le comte Polus en accueillant la suite royale.

Les personnes présentes dans la salle des audiences, administrateurs, scribes, officiers, soldats et notables, s'inclinèrent. Jaemon se dirigea droit vers son trône, un simple fauteuil de bois aux pieds torsadés, placé sous un dais brodé de l'*Oméga*. L'un après l'autre, Duann, le comte Polus et le baron Feilann entourèrent leur souverain. Chryzagon s'avança :

— Daigne l'Antarcide recevoir en sa présence Brodir, *familier* du Premier Rang de Son Altesse Murchad, Prêtre-Roi de Leng.

Jaemon opina de la tête.

L'ambassade parut. Elle était conduite par un individu de haute taille, au crâne rasé, au teint bistre, aux yeux très sombres, le menton prolongé d'une courte barbiche. Le *familier*, comme tous ceux de son état, était revêtu d'une longue robe tombant jusqu'aux chevilles et marquée du L stylisé de Leng. À ses pieds, des sandales à lacets dorés. Derrière lui avançaient dix *familiers* de rang inférieur, pareillement vêtus mais allant pieds nus. Venaient ensuite les serviteurs ployant sous les présents, puis l'escorte composée de petits guerriers vêtus d'armures comprenant cuirasse, gants, manchettes, tablier et protège-cuisses, le tout de cuir durci et laqué de noir. Certains d'entre eux

étaient équipés de l'arc composite, d'autres de longues faux de guerre, tous arborant le glaive court porté dans un baudrier placé en sautoir.

— Brodir, sois le bienvenu en ma présence, déclara Jaemon selon la formule rituelle. Que ta visite soit honorée comme le serait celle de ton Maître, Murchad, Prêtre-Roi de Leng.

— Je te remercie, ô Phare de l'Antarcie, s'inclina Brodir. Mon maître, Murchad, te transmet son salut et ses meilleurs vœux de longue vie et de prospérité pour ton royaume. Il m'a également chargé de t'offrir de sa part ces quelques présents.

À un signal du *familier*, les serviteurs s'avancèrent. Ils déroulèrent sur le sol de fabuleux tapis et des tissus rares sur lesquels ils étalèrent de magnifiques objets : statuettes d'ivoire placées sur des socles de marbre, bols d'argent, vases, coupes et gobelets taillés dans l'or le plus pur, miroirs à poignée incrustée de grenats, émaux, peignes ouvragés reposant dans des écrins de pâte de verre, diptyques dorés...

Jaemon se pencha en avant, malgré lui impressionné par cette débauche de richesses.

— Brodir, fit-il, tu remercieras le Prêtre-Roi pour ces splendides présents.

— Ils ne sont que le reflet de l'amitié que te porte mon maître, répondit le *familier* en rivant son regard à celui de Jaemon. Par le passé, Leng et l'Antarcie entretenaient d'excellents rapports, lesquels rapports se détériorèrent du temps d'Abarugon, par suite des malversations de l'Antarctide. Depuis cette époque, sous le bref règne de ton prédécesseur, Rurik, des relations se nouèrent puis s'interrompirent encore avec la régence de la Première Dame Kaarla. Avec toi, mon maître espère tisser des liens commerciaux qui uniront indéfectiblement les deux royaumes.

Mais les dernières paroles de Brodir ne parvenaient plus à Jaemon qu'à travers un voile de plus en plus épais... comme si, peu à peu, sa conscience de tout ce qui l'entourait lui échappait. Chryzagon, le premier, s'aperçut que quelque chose d'étrange et d'incompréhensible se produisait. Duann et les dignitaires rassemblés autour du trône furent plus lents à réagir, mais lorsque l'Antarctide bascula de son fauteuil, le visage exsangue et les yeux clos, ce furent les bras de Duann ap Carnghill qui retinrent sa chute dans le néant.

CHAPITRE IX

SECONDE MAGIE

Duann contempla un long moment son ami étendu sur la couche royale. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis l'incident survenu durant l'audience, et Jaemon n'avait toujours pas repris connaissance. Des serviteurs l'avaient emporté jusqu'à ses appartements, l'ambassade s'était retirée, les dignitaires du royaume s'étaient réunis en conseil extraordinaire, la Scare bouclait le palais et interdisait toute visite, mais des indiscretions filtraient déjà vers l'extérieur, et la population de Maelmordha commentait à voix basse l'événement : Jaemon Antarcidès se mourait, l'Antarcide était déjà mort, assuraient certains, et une nouvelle crise dynastique succédait à la précédente.

— Il n'est pas mort et il ne mourra pas, dit Chryzagon, debout de l'autre côté du lit sculpté. Tel n'est pas le propos de Thursa.

— Qu'en savez-vous ? interrogea brutalement Duann. Je sais de quoi est capable le Maître des Initiés de Khourg. Ignorez-vous qu'il tenta de me faire assassiner par ses Samvatàs ?

— Jaemon et vous constituez deux problèmes très différents, assura Chryzagon. La mort de Jaemon serait ressentie comme un échec par Thursa. *Non, il s'agit de quelque chose de plus subtil. La Magie s'emploie UNE FOIS pour déterminer un destin, DEUX FOIS pour l'incurver, TROIS FOIS pour le modifier.*

Duann tourna un regard soupçonneux vers l'Archonte.

— J'ai déjà entendu les mêmes paroles par le passé ; prononcées par l'être qui se faisait appeler Sozer mais qui, en réalité, n'était autre que Thursa.

— Tu as bonne mémoire et je t'en félicite. Ces paroles sont à la base de cette connaissance que vous nommez *magie*.

— Mais qu'est-ce que la magie ? interrogea Duann.

Chryzagon sourit.

— Courte question pour un bien vaste domaine, mon jeune ami. De la magie blanche qui n'est autre que la science à la magie noire également connue sous le terme de nécromancie, de la magie positive à la magie négative, toute une vie d'étude ne suffirait pas à en explorer les arcanes.

— Mais vous, vous les connaissez, ces arcanes. Que signifient par exemple ces termes : magie positive ? négative ?

— Imagine que je recueille la maladie d'une personne sur un tissu que je brûlerai ensuite, débarrassant la personne de son mal... voici

l'exemple d'une magie positive.

— Mais Jaemon n'est pas vraiment malade.

— Non. Pas dans le sens médical du terme. Le domaine de la magie est vaste, ainsi que je te le disais, et j'ignore encore quelle forme a frappé l'Antarctide. Magie analogique ou contagieuse ? Toutes les possibilités sont permises. L'analogique se subdivise elle-même en initiative, sympathique et homéopathique. *Le semblable agit sur le semblable*. Et la magie contagieuse, quant à elle, transmet des forces et des qualités au moyen d'un contact. La magie utilise des rites de transmission, qui font passer un pouvoir appelé « vertu » d'un objet à un autre. Mais elle utilise également des rites de génération qui font naître de nouvelles qualités. Et parmi les rites de transmission, il faut distinguer les rites imitatifs et ceux de contagion...

— Imitatifs ? De contagion ?

— Tout semblable appelle le semblable. Défaire des nœuds facilite un accouchement, verser de l'eau provoque la pluie...

— Contes de bonnes femmes, ricana Duann. Un moment, j'ai cru que vous parliez sérieusement et que vous seriez capable de tirer Jaemon de cette léthargie... mais je m'aperçois que vous masquez votre impuissance derrière des phrases nébuleuses ou un fatras de superstitions.

— Chacun de notre côté, fit durement Chryzagon, nous tenons à ramener ce jeune homme à la vie... du moins à une existence qui soit *RÉELLEMENT* la sienne. Ton travail est de veiller à ce que nulle main humaine ne lui nuise, le mien est de combattre d'autres puissances, bien plus dangereuses et efficaces que les tentatives humaines. Thursa, me semble-t-il mais je n'en suis pas encore certain, a employé un rite de contagion.

— C'est-à-dire ?

— *La partie vaut le tout*. Il a agi sur un élément afin de contrôler Jaemon à distance.

— Pas de le tuer ?

— Non... du moins pas pour le moment.

*

* *

L'ophidien se balançait lentement d'avant en arrière, prêt à projeter sa tête noire triangulaire et à planter ses mortels crochets. Les yeux jaunes à la pupille fendue observaient Thursa et Thursa observait le serpent. De sa main droite, il traça dans l'air des mouvements rythmiques et le reptile suspendit son balancement. La main gauche de Thursa saisit la bestiole juste derrière la tête, et l'Archonte

approcha la gueule béante de son visage. Le serpent sifflait rageusement tout en enroulant son corps sinueux autour du poignet qui le maîtrisait. Une goutte d'un implacable venin perlait à chacun des crochets. La main droite de Thursa s'empara d'un coutelas et, d'un mouvement précis, quasi chirurgical, trancha la tête noire. Celle-ci roula sur le dallage et, dans un ultime sursaut, mordit vainement le pied d'un tabouret. Le reste du corps se convulsait toujours autour du poignet de Thursa qui le fit claquer comme un fouet, rompant les vertèbres.

Avec dextérité, l'Archonte écorcha le reptile et jeta la chair sanguinolente dans un récipient, ne conservant que la peau qu'il déposa sur une table recouverte d'émail noir. Au centre de cette table était posé un cercle de toile dont le milieu supportait un pivot. Une tige métallique tournait autour de ce pivot, entraînant un stylet à la pointe enduite d'une encre pourpre.

Thursa donna une légère impulsion à l'appareil qui se mit à tressauter puis à tracer les signes d'une écriture depuis longtemps disparue. Ces signes s'étagèrent les uns au-dessous des autres. Thursa lut à mi-voix :

— *Caru alg bro benz gurman bolven.*

La sonorité de ces mots parut lui plaire car il les répéta ainsi plusieurs fois avant de disposer sur la même table le contenu du coffret de métal également noir : mèche de cheveux, fragment de tissu, rognures d'ongles, croûton de pain. Auxquels s'ajoutèrent une poignée de terre, un flacon contenant une décoction de laurier et de pavot, enfin, sur un linge, quelques gouttes de sang menstruel séché, prélevé sur une femme samvatàs.

À ce stade de l'opération, Thursa se mit en quête de deux objets : la peau du serpent noir et une plaque de gélatine. Dans un mortier de grès, il jeta la mèche de cheveux, le bout de tissu, les rognures d'ongles, la poignée de terre, le croûton de pain, gratta le sang menstruel séché, versa le contenu du flacon et, à l'aide d'un petit pilon, malaxa le tout durant un long moment, jusqu'à ce qu'il finisse par obtenir un amalgame correct. De cet amalgame, il fit une boule qu'il étira ensuite en un colombin. Il glissa le colombin dans la peau de serpent avant de nouer celle-ci aux deux extrémités.

Puis il se tourna vers la plaque de gélatine et, fort habilement, entreprit de l'amollir et de la sculpter à l'image d'un être étrange, une créature agenouillée, à tête hypertrophiée, au menton inexistant, aux yeux saillants dans lesquels semblaient briller des centaines de facettes.

Thursa se recula, contempla son œuvre et, apparemment satisfait, traça de la pointe de ses ongles les signes transcrits par le stylet : « *Caru alg bor benz gurman bolven* », auxquels il ajouta d'autres signes

qui, dans la même langue depuis longtemps disparue, n'étaient ni plus ni moins que la retranscription du nom « Thursa ».

Il marcha jusqu'à une niche creusée dans un mur de la pièce et y déposa la sculpture.

— Soyons prudent, grinça-t-il entre ses dents. Évitions toute possibilité d'un choc en retour.

Il revint à la table et souleva la peau de serpent alourdie par son contenu. Il amena à lui la *dagyde*, la poupée de cire modelée aux traits de Jaemon, lui rompit la tête et découvrit le torse évidé dans lequel il introduisit la peau de serpent. Il ne lui restait plus qu'à replacer la tête, puis, très soigneusement, à recoller les deux éléments à la flamme d'une bougie.

Enfin, il saisit la *dagyde* et la déposa dans la niche de pierre, tout contre la sculpture de gélatine.

*

* *

Je crie mais personne ne m'entend.

Je suis allongé, inerte, et des silhouettes glissent tout autour de moi. Des mains me frôlent, me palpent, me soulèvent, me reposent. Des images me parviennent. Des sons, aussi. Je gis, tel un cadavre, bras et jambes allongées, mais mon aura remplit toute la pièce.

À présent, j'ai quitté ma couche. Pas physiquement, bien sûr. Je distingue mon corps étendu sur le lit. Duann se penche à mon chevet. Il lève la tête et parle à Chryzagon. Je perçois et je comprends ses paroles. Chryzagon répond. Il est question de poudre d'aloès et d'une racine durcie qu'il nomme alrune.

Mon dernier souvenir précis remonte à l'audience. L'ambassadeur de Leng – Brodir – s'adresse à moi, mais ses lèvres remuent sans plus articuler aucun son. Ensuite, je me découvre allongé dans mon lit et l'obscurité qui m'entoure semble avancer et reculer au rythme d'une sourde pulsation. Enfin, cette obscurité se déchire et je distingue les traits de mes amis.

Suis-je en proie à la fièvre ? Mais quelle étrange fièvre est-ce là ?

Seuls les échos de mes pensées roulent dans ma tête.

Duann a quitté la pièce. Ne reste plus que Chryzagon. Ses yeux fixent mon visage et je lui rends son regard.

Mais mes yeux restent clos.

Et d'ailleurs, toute cette scène, je la perçois non pas en tant qu'acteur mais en tant que spectateur.

De très loin.

De si loin.

Un phénomène absurde se produit. Ma vision ne se limite plus à ce qui se passe dans cette chambre du palais, mais au palais tout entier, à la cité, même. Je suis dans une ruelle où se rassemblent des hommes qui conversent à voix basse tout en tournant leurs regards en direction de la citadelle. Je suis sur les remparts, aux côtés d'une sentinelle qui s'assoupit. Je suis dans une taverne où tintent les chopes d'étain. Je suis ici et là, nulle part et partout à la fois.

Je suis toujours allongé, mais mon esprit, affranchi de mon corps, de mon enveloppe humaine, vagabonde.

Les murailles de Maelmordha ne sont pas assez vastes pour me retenir, et je dérive vers le nord. Ces taches claires, d'un gris bleuté, au-dessous de moi, ce sont des lacs, et ces étalements verdâtres, ce sont des forêts. Ces vallonnements annoncent les Terres Sombres.

Des vagues couronnées d'écume déferlent sur une grève de galets.

Une île se dresse.

L'ILE.

Battue par les vents et la pluie.

KHOURG.

*

* *

— Vous avez échoué, murmura Duann. Il n'a toujours pas repris connaissance. Il ne peut que mourir. Voici neuf jours qu'il gît ainsi, comme un cadavre.

— Non, répondit Chryzagon en secouant la tête. Il ne mourra pas. Ce n'est pas le but recherché par Thursa, je vous le répète.

— Alors, quel est son but ?

— Reprendre possession de Jaemon.

— De quelle manière ? Jaemon est ici.

— Son corps est ici. Son esprit... est ailleurs, irrésistiblement attiré vers Thursa.

— Comment ? De quels procédés use-t-il ?

— Extensions de l'espace, du temps, de la matière, de l'énergie, de la pensée... Thursa se sert des procédés les plus simples pour ne pas dire les plus simplistes... parce qu'ils sont encore les plus efficaces, lorsqu'ils sont correctement employés. *Envoûtement par charge*. Tu as certainement déjà été le témoin, dans vos Marches, d'actes de ce genre, perpétrés par vos *zahoris* et vos *yezzidis*.

— De pauvres folles qui s'imaginaient rendre le soleil rouge sang, provoquer la pluie, la grêle ou la tempête, ou prédire l'avenir quand

ce n'était pas tirer du lait d'un manche de hache et autres imbécillités du même genre ! Une fois, une seule fois, j'ai été le témoin d'un fait véritablement étrange : un guerrier avait été assassiné. Un *zahori* fut convoqué devant mon père et prié d'évoquer l'esprit de la victime. Le sorcier choisit parmi le clan rassemblé un adolescent, l'endormit par ses passes magiques puis fit apparaître une nébuleuse créature, une créature qui ressemblait trait pour trait au guerrier assassiné. L'adolescent parla avec la voix du disparu. Il désigna le coupable du crime, coupable que nous pendîmes aussitôt avant de livrer son cadavre aux corbeaux de Freyheyrr, près de la Pierre Noire.

— *Médium à ectoplasme*, approuva Chryzagon. Votre *zahori* rendit perceptible la matière subtile du périsprit de l'adolescent. Mais Thursa est capable de prodiges autrement plus spectaculaires que ton sorcier. Et surtout, il connaît le moyen de se protéger d'un choc en retour. Pour le moment, je suis impuissant à arracher Jaemon à son emprise.

— Dans ce cas, que se passera-t-il ?

— La créature qui finira tôt ou tard par se réveiller ne sera peut-être plus Jaemon. Tiens-toi prêt dans cette éventualité.

*

* *

À travers le rideau de brume, l'île dessine la silhouette d'un chancre monstrueux au-dessus des eaux grises. Les falaises se dressent comme des murailles noires battues par le flux et le reflux. Les jardins étagés ne sont plus cultivés, la porte d'entrée, grande ouverte, grince sur ses gonds rouillés.

Je parcours un dédale de couloirs déserts.

Jusqu'à une petite pièce dépourvue de fenêtres.

Il est là, immobile, me fixant du fond d'un fauteuil.

Sozer.

Fhar Thursa.

Thursa Antarcidès.

Ses lèvres remuent :

— Bienvenue, dit-il.

*

* *

— Par le passé, j'ai sauvé ta jeune vie, dit Thursa.

— Afin de mieux m'enchaîner à vos ambitions.
— Je t'ai recueilli et j'ai veillé sur toi.
— Mais je n'étais qu'un jouet entre vos mains. Chryzagon m'a libéré.

— Chryzagon se sert de toi pour me combattre.
— C'est possible. Quel but poursuivez-vous, chacun de votre côté ?
Sourire.

— Quel plaisir tire l'enfant à piétiner une fourmilière ?
— Les hommes ne sont pas des insectes.
— Chryzagon et moi-même ne sommes pas des enfants.
— Vais-je mourir ?

Sourire.

— Non. J'ai besoin de toi.
— Vous avez déjà obtenu ce que vous vouliez : je suis devenu le maître de l'Antarcie.

Sourire.

— Regarde, Maître de l'Antarcie !

Une vallée. Un village blotti au fond de la vallée.

Torkvalfherd.

Une jeune femme nue dans des nuages de vapeur. Un sauna.

Skalla. Le ventre distendu par sa grossesse.

— Skalla !!!

— Elle porte ton enfant, Jaemon. Mais regarde encore. Derrière cette colline.

Une troupe d'hommes en armes. Vingt-cinq hommes, peut-être trente. Parmi eux, une seule femme. Brune. Le regard luisant de haine.

Kaarla.

À son côté, un individu à la crinière rousse.

Rann « le Rouge » Trusor.

La horde sauvage descend lentement sur le village.

CHAPITRE X

LA LOUVE ET LES CHIENS

Ils chevauchaient sans trêve ni repos depuis plus de vingt jours lorsque Kaarla autorisa la première halte dans une ferme isolée, non loin de la frontière valusienne.

La petite troupe était composée de la Première Dame, de Rann Trusor, et de vingt-six hommes de l'ancienne Scare, rameutés dans les dernières minutes précédant la prise de la citadelle, à Maelmordha. Tout semblait perdu, et le Rouge ne voyait déjà plus d'autre issue que dans une mort, sinon honorable, du moins inéluctable, les armes à la main et en combattant ses frères du passé devenus ses ennemis du présent. Mais Kaarla ne l'entendait pas de cette oreille. Ce n'était pas la première fois qu'elle se trouvait confrontée à une situation difficile, même si celle-ci excédait, et de loin, les pires conditions auxquelles il lui eût jamais été donné de faire face.

C'était dans l'adversité que la personnalité de la Première Dame se révélait véritablement : l'adolescente ambitieuse devenue épouse du plus versatile et du plus timoré des Antarcidès s'était forgé une âme d'airain, impitoyable envers ses adversaires comme envers elle-même. La mort de Raffar la toucha, sans plus. La perte du royaume et de sa capitale lui porta un coup sérieux, mais c'était une rude joueuse que Kaarla. Dans sa défaite présente, elle songeait déjà à une revanche future, et son esprit tortueux échafaudait déjà des plans, parmi lesquels le plus urgent consistait à se tirer du piège qui se refermait inexorablement sur elle.

Kaarla n'escomptait le pardon de quiconque : elle n'ignorait pas que tomber entre les mains de ses ennemis signifierait à coup sûr sa mort. Wamba, Exercitus, Polus, Axanador et surtout Duann ap Carnghill ne laisseraient pas passer une telle occasion de faire rouler sa tête sous la hache du bourreau. En la réaction possible de Jaemon subsistait une inconnue, mais la Première Dame se refusait à prendre un risque. Elle avait poursuivi trop longtemps le bâtard de sa haine pour espérer à son tour une quelconque clémence.

Rapidement donc, alors que les ultimes défenses de la citadelle croulaient sous les assauts de hordes déchaînées, elle rallia une poignée de gardes parmi ses plus dévoués, détourna le Rouge de son suicidaire projet, et, prenant la tête de la troupe, s'enfonça dans le labyrinthe constituant les soubassements de la forteresse. Elle n'avait pas remis les pieds en ces lieux depuis plus d'un an mais elle se

souvenait encore parfaitement de la route à suivre. Chemin faisant, elle dépassa la pièce secrète où se perpétreraient les obscurs agissements des chamans, nécromanciens et anthropomanciens appointés par feu Abarugon. Guidant son escorte, elle parvint jusqu'à une sortie située au cœur même de la cité, soigneusement dissimulée en les murs d'une anonyme bâtisse du bas-quartier, et là, les fugitifs entreprirent d'abandonner leurs vêtements honnis qui n'auraient pas manqué de les désigner à la vindicte publique, et de revêtir des tenues plus appropriées à leur dessein. Maelmordha était en proie à l'anarchie, et, mettant à profit la confusion qui y régnait, Kaarla, Rann et les survivants de la Scare n'eurent aucune peine à gagner une porte de la ville et à s'évanouir dans la nature.

Dans les jours qui suivirent, ils mirent le maximum de distance entre eux et d'éventuels poursuivants. La Première Dame n'était pas naïve au point de supposer que le bâtard ou ses amis renonceraient à la vengeance. La troupe traversa les plaines du centre de l'Antarcie, évitant soigneusement cités et villages, ne laissant aucune trace de son passage derrière elle. Elle franchit rivières et fleuves, s'enfonça dans les vallonnements proches de la frontière valusienne, sans toutefois s'aventurer à demander asile de l'autre côté de la frontière. Puis, elle obliqua vers l'ouest, au grand étonnement de Rann et des soudards. Mais, durant ces jours et ces nuits de fuite éperdue, certains fuyards commençaient à murmurer. Quelques-uns d'entre eux songeaient très sérieusement à regagner les provinces dont ils étaient originaires, ou à passer en Valusie avec armes et bagages, avec pour objectif de s'engager comme mercenaires dans les armées du jeune roi Vest. Habitué au luxe et aux facilités de la vie de garnison, ils rechignaient à affronter plus longtemps la faim, la soif et l'absence de femmes, et, pour toutes ces raisons, Kaarla, ainsi qu'elle le confia au Rouge, décida de leur offrir « un os à ronger ».

La région qu'ils traversaient alors avait autrefois constitué une des plus riches terres à culture et à élevage de tout le continent, mais cette époque semblait révolue. Les conditions climatiques de plus en plus rigoureuses réduisaient peu à peu à néant les efforts des paysans, et les récoltes n'atteignaient plus le quart de ce qu'elles avaient été autrefois. Les bêtes avaient de plus en plus de mal à trouver leur nourriture sur cette contrée soumise aux intempéries durant la majeure partie de l'année. La neige faisait très tôt son apparition, presque aussi tôt que dans les Marches, et les dernières plaques subsistaient très tard, disparaissant seulement pour une centaine de jours à la « belle » saison.

« L'os à ronger » envisagé par Kaarla se présenta sous la forme des bâtiments d'une exploitation agricole. Comme la troupe se rapprochait, se précisèrent les contours des bâtiments de bois à toiture

de chaume, regroupés autour d'un puits. Certains d'entre eux abritaient les locaux d'habitation, les autres servaient de grange, d'ateliers et d'étable. À quelque distance, le fourrage séchait dans des greniers semi-circulaires à toiture mobile.

Parvenue tout près des bâtiments d'habitation, Kaarla mit pied à terre, imitée en cela par ses hommes. Tenant sa monture par la bride, elle marcha jusqu'au centre de l'exploitation. Elle amena sa monture près du puits et remonta un seau d'eau puis, entravant sa monture, elle se tourna vers ses hommes et désigna le bâtiment principal d'habitation, une vaste maison villageoise au toit de chaume. Un rideau de cuir faisait office de porte.

— Ces paysans se terrent depuis qu'ils ont aperçu notre troupe, dit-elle. Vous trouverez ici à boire, à manger, et, avec un peu de chance, des filles pas trop laides. Je vous accorde deux heures... et n'oubliez pas de réunir quelques provisions pour la suite de notre voyage.

Puis, s'adressant plus particulièrement au Rouge :

— Toi, tu restes ici, à mes côtés. Nous avons à parler.

Avec des mugissements sauvages, la horde de soudards se dispersa à travers l'exploitation. Ignorant les cris et les hurlements qui s'élevaient, Kaarla scruta le Rouge.

— Ne m'as-tu pas raconté, lors de ton arrivée à Maelmordha, que le bâtard avait épousé une fille des Marches ? Une fille de ton peuple, que tu convoitais depuis bien longtemps ?

— Si, Ma Dame, acquiesça le Rouge.

— Rappelle-moi le nom de cette fille.

— Elle... elle se nommait Skalla, balbutia le Rouge.

— Skalla... Dis-moi, à combien de jours de chevauchée estimes-tu la distance qui nous sépare de ce village où vit la fille ?

— Torkvalfherd ? Vous n'y pensez pas, Ma Dame...

— Je t'ai posé une question, fit Kaarla d'une voix douce.

— Quinze... vingt jours... mais vous ne devez même pas y songer, Ma Dame... à peine aurons-nous pénétré dans le territoire des Marches que nous serons pourchassés comme des bêtes sauvages... nous n'atteindrons pas...

— Nous voyagerons la nuit et nous nous dissimulerons le jour. Et une fois que ce village sera rasé et que la fille sera entre nos mains, j'aimerais savoir comment Jaemon envisagera la situation ?

— J'ignore comment réagira Jaemon, rétorqua sombrement le Rouge, mais je sais parfaitement comment réagiront les hommes des clans : la présence de Skalla ne suffira pas à les arrêter. Ils nous captureront vivants et nous arracheront le cœur.

— S'ils nous capturent, sourit la Première Dame, s'ils nous capturent. J'ai déjà ma petite idée à ce sujet.

Le soleil pâle déclina à l'horizon et, l'un après l'autre, les soudards

revinrent au puits central.

Sans un mot, Kaarla marcha jusqu'à la maison au toit de chaume et repoussa le rideau de cuir.

L'intérieur constituait une seule et très grande pièce. Dans la partie réservée aux activités journalières, un foyer disposé à même le sol de terre battue ne contenait plus que des braises. Du coin de l'œil, la Première Dame nota les ustensiles brisés ou renversés : vaisselle de bois dispersée à travers la pièce, assiettes de terre cuite écrasées sous les talons ferrés, tonnelets de bière éventrés, reliefs de repas. Elle gagna le fond de la salle et là, parmi les litières de paille et les couvertures grossièrement tissées, gisaient les corps d'une femme d'âge mûr et de deux petites filles.

Kaarla resta songeuse puis recouvrit les cadavres souillés avec des couvertures. Elle quitta l'habitation et entreprit de visiter les autres bâtiments. Dans l'atelier de forge, elle repéra dès l'entrée le corps torturé et à demi carbonisé d'un homme barbu, aux yeux hagards et au visage déformé par la souffrance.

Enfin, dans l'étable où gisaient une douzaine de bêtes égorgées, les corps de deux jeunes garçons se balançaient, pendus aux poutres.

Kaarla revint au puits et désentrava sa monture. Ses hommes étaient déjà en selle et la Première Dame les dévisagea froidement l'un après l'autre.

— Vous avez eu ce que vous vouliez, dit-elle. Dommage que vous n'ayez pas fait preuve d'une aussi belle activité sur les murailles de Maelmordha. Mais je vais vous donner l'occasion de faire une bonne fois pour toutes preuve de vos capacités. Nous prenons la route du nord-est.

— Les Marches ? sursauta un vétéran au visage strié de balafres toutes fraîches. (Les ongles de la femme avaient laissé leur trace.)

— Les Marches, oui, répondit Kaarla. Y vois-tu une objection ?

— Non, dit le soudard en explosant d'un rire sonore.

La troupe laissa derrière elle l'exploitation transformée en charnier.



Lentement, Skalla s'immergea dans la barrique remplie à ras bord d'eau très chaude. Elle goûta un long moment ce plaisir, les yeux mi-clos, avant de se lever, de se savonner, puis de se replonger dans l'eau. Comme chaque fois qu'elle se livrait à cet exercice hygiénique, le souvenir de sa première rencontre avec Jaemon se présenta à son esprit et elle se laissa aller, tête en arrière, ses longs cheveux blonds se

déversant en cascade par-dessus le rebord de la barrique, évoquant le jeune homme un peu timide apparu, un jour, derrière la tenture brodée du cabinet de toilette.

La tenture s'écarta et Skalla retint à grand-peine un cri de joie, mais ce n'était qu'une fille du village qui se présenta, toute nue, rompant le charme, et Skalla échangea quelques mots avec l'adolescente avant de passer dans le sauna. Les galets chauffés au rouge n'attendaient qu'un peu d'eau pour siffler leur vapeur, et Skalla se fustigea avec les branches de bouleau enduites de savon. Dans la pénombre rougeâtre du sauna, son esprit évoqua une fois encore Jaemon. Elle n'osait l'avouer à son père mais depuis quelque temps, des cauchemars hantaient ses nuits, et une sourde inquiétude la taraudait. Chaque matin, avec le soleil levant, ces cauchemars se diluaient dans l'aurore, et pourtant, un trouble instinct lui suggérait que des événements terribles se déroulaient en Antarctie. Les échos de l'expédition militaire partie des Marches commençaient à arriver très régulièrement. La prise de Sicharah était déjà de l'histoire ancienne. D'aucuns prétendaient savoir que l'armée campait sous les murs de Maelmordha, d'autres assuraient que la ville était déjà tombée, mais Skalla attendait, pour en être convaincue, un message de Jaemon. Jour après jour, elle attendait ce message qui ne tarderait sans doute plus à arriver, et elle espérait secrètement que son époux requerrait sa présence auprès de lui.

S'étant vigoureusement frictionnée à l'aide de serviettes, Skalla enfila un jupon ample et une jupe par-dessus laquelle elle passa un tablier aux vives couleurs. Ordinairement, la jeune femme soulignait sa taille par une large ceinture, mais l'état déjà avancé de sa grossesse lui interdisait désormais cette coquetterie. À ses pieds, elle enfila d'épaisses chaussettes de laine et des bottes de cuir souple avant de quitter le cabinet de toilette.

Sur le plancher surélevé de rondins recouvrant le milieu de la rue principale du village, un groupe de vieilles femmes bavardaient, qui s'écartèrent devant un chariot. Une jeune famille se préparait à gagner Llanfair avec tous les bagages de la maisonnée. Un gros coffre était arrimé à l'avant du chariot. Des couvertures de laine et des fourrures protégeaient la femme, les deux tout jeunes enfants, et les chevaux. Ceux-ci portaient collier et leurs traits de traction s'accrochaient aux moyeux des roues.

— Bon voyage ! dit Skalla à cette famille désireuse d'ouvrir un atelier de cordonnerie au cœur du clan voisin.

Chacun des membres de la famille répondit joyeusement à son salut.

Dans la première grande pièce du rez-de-chaussée de la Maison Commune, à la lueur d'une lampe à graisse d'ours montée sur un

support vertical de fer torsadé, Torkval se faisait tailler cheveux, barbe et moustache par une vieille servante. Il adressa un clin d'œil à sa fille avant de grogner :

— Remplace Vejda, par pitié ! Cette vieille sorcière est en train de m'écortcher vif !

— Les gnomes me préservent de continuer plus longtemps ! glapit la servante. Ne dirait-on pas un gamin rasant ses premiers poils !

Skalla prit la place de la vieille femme. Le ciseau affûté s'embarrassait dans la rude toison grise. Des mèches jonchaient le plancher alentour.

— Comment va ma fille ? interrogea Torkval en posant une main possessive sur le ventre arrondi de Skalla. Et comment se porte mon petit-fils ?

— Ce sera peut-être une petite-fille, protesta Skalla. Ne serais-tu pas heureux d'avoir une petite-fille qui grimperait sur tes genoux, tirerait ta barbe et mettrait ses petits doigts dans tes gros yeux ?

— Les Trolls m'en gardent ! bougonna Torkval. Tes espiègleries m'ont suffi une bonne fois pour toutes ! Je veux un petit-fils auquel j'apprendrai à grimper à cheval, à pêcher et à chasser !

— Tu es trop vieux pour monter à cheval !

— Trop vieux, moi ?

Skalla éclata de rire.

— D'ici un peu moins de quatre mois, nous serons fixés. Inutile de nous déchirer par avance ! Et d'ailleurs, d'ici là, j'espère bien avoir rejoint Jaemon, où qu'il se trouve !

— La route est longue, jusqu'à Maelmordha, pour une femme dans ton état.

— Je traverserais l'Antarcie tout entière, et aussi la Valusie et Leng, s'il le fallait.

— Je sais, acquiesça Torkval.

Il attira sa fille et lui saisit le menton entre ses doigts calleux.

— Pas de larmes, dit-il, tu dois te montrer courageuse.

Skalla hocha la tête et s'apprêtait à répondre lorsque la porte de la pièce se rabattit violemment, laissant passage à une demi-douzaine d'hommes emmitouflés dans d'épaisses fourrures. L'acier des armes luisait.

— Qu'est-ce qu... se redressa Torkval, cherchant vainement son épée à son côté.

Les intrus s'écartèrent devant deux personnages. La femme demanda d'une voix grinçante :

— Est-ce bien elle ?

— Oui, Ma Dame.

Le regard de Skalla croisa les yeux luisants de haine et de désir, derrière les lunettes du casque.

— Rann Trusor !

— Emparez-vous de la fille, ordonna Kaarla.



Un jeune porcher gardait quelques bêtes à flanc de pente. Il se retourna au son de la cavalcade, et la dernière vision qu'il emporta dans la mort fut celle d'une trentaine de centaures couverts de fer et de fourrures déferlant sur lui. Une lance le cueillit au passage, le souleva de terre et le dressa presque à la verticale avant de le laisser retomber parmi ses porcs affolés. La horde hurlante ne ralentit même pas sa course et arriva aux premières maisons du village, sabrant tout ce qui se présentait sur son chemin. Un rudimentaire atelier de potier se dressait à mi-pente de la colline. L'artisan leva les yeux du tour sur lequel il travaillait et alerta son apprenti. Un cavalier déboula sur l'homme et le balaya d'un revers de hache. Le malheureux bascula parmi les vases et les moules d'argile. L'apprenti jaillit en criant de la cabane et subit le même sort. Une femme se précipita de l'autre côté de la rue, serrant contre elle un bébé, et les chevaux la foulèrent aux sabots.

Le forgeron Gullin et ses aides avaient déjà décroché des armes et ils tentèrent de s'interposer entre la horde et la population sans défense. Les apprentis succombèrent au premier choc mais Gullin était d'une tout autre trempe. Solidement planté sur ses deux jambes, balançant un skeggox à bout de bras, il évita le tranchant d'une épée et faucha l'agresseur au passage. Monture et cavalier oscillèrent avant de s'abattre près de l'entrée de la forge. Gullin se précipita sur sa victime et l'acheva d'un coup terrifiant. Avant qu'il ait eu le temps de se retourner, la pointe d'une lance s'enfonça dans son large dos nu et ressortit à hauteur du sternum.

— À la Maison Commune ! hurla le Rouge.

Aussitôt, un groupe d'hommes se détacha de la horde et se rua en direction de la vaste habitation collective, aisément identifiable à son toit de bardeaux descendant presque jusqu'au sol. Une poignée de vieillards clopinaient sous la galerie limitée par les étais plantés en oblique. Les cavaliers les ignorèrent et, mettant pied à terre, se précipitèrent vers la porte d'entrée.

À leur suite, Kaarla et Rann Trusor firent irruption à l'intérieur.



Torkval se saisit de la lampe à support de fer torsadé et la projeta au visage de son agresseur le plus proche. Le soudard hurla tandis que la graisse d'ours se répandait sur son visage et ses vêtements. Le vieux chef de village évita un coup de pointe et se baissa, cherchant à s'emparer de l'épée du brûlé, mais on ne lui en laissa pas le loisir. Une lame s'enfonça entre ses reins et il hurla.

— Souviens-toi de la *holmganga* ! rugit le Rouge en arrachant son épée de l'horrible blessure.

Torkval s'abattit, face contre terre. Trois ou quatre lances le clouèrent au sol de terre battue.

Pas à pas, Skalla recula, les doigts crispés sur le manche du ciseau. Deux soudards convergèrent sur elle.

— Vivante ! ordonna Kaarla. Je la veux VIVANTE !

Avec un gros rire, le premier soudard avançait la main, et la retira, tailladée sur toute sa largeur. Deux doigts n'étaient plus rattachés que par les tendons à demi tranchés.

Agonisant, Torkval se traînait encore sur le sol, tentant dans un dernier effort de se relever. Une hache mit fin à cette tentative. Dans le même temps, trois soldats se ruaient sur Skalla et réussissaient à la désarmer, non sans mal. L'un d'entre eux considéra d'un œil stupide le ciseau enfoncé jusqu'à la garde dans son bas-ventre.

— Nous la tenons ! exulta un de ses compagnons, le visage balafré par les griffes de la jeune femme.

Ils avaient réduit Skalla à l'impuissance, et Kaarla s'approcha, saisit sa victime à la gorge et proféra :

— À ton avis, quel prix sera prêt à offrir le bâtard pour te récupérer ?

Skalla cracha au visage de la Première Dame.

— Liez-la solidement, recommanda Kaarla. Nous partons.

— Brûlez le village, ajouta le Rouge.

Les soudards attendaient.

— Brûlez le village, approuva la Première Dame.

CHAPITRE XI

CEUX-QUI-VIENNENT-LA-NUIT

La nouvelle du massacre et de l'enlèvement perpétrés à Torkvalfherd se répandit dans les Marches à la vitesse d'une traînée de poudre. Les assassins avaient à peine quitté le site du village depuis quelques heures que les survivants du carnage alertaient déjà les communautés voisines : messagers à cheval, pigeons voyageurs, signaux optiques, signaux nocturnes, tous ces procédés étaient couramment utilisés entre les clans afin de prévenir toute possibilité d'intervention militaire venue d'Antarcie ou de Valusie. La destruction de Carnghill avait contribué à développer et à considérablement améliorer ce système de communications et, dans les heures qui suivirent, la trentaine de clans et la centaine de cités et de villages que comptaient les Marches apprirent avec stupéfaction et horreur l'acte commis par la Première Dame et ses sbires. La présence de Rann Trusor dans les rangs des assassins fut confirmée par des témoignages oculaires, et ce fait, à lui seul, constituait déjà un crime inexpiable.

L'expédition militaire rassemblée pour marcher contre Maelmordha avait lourdement ponctionné les forces vives des clans, et on estimait, à juste titre, que les six mille hommes emmenés par Jaemon représentaient l'élite des guerriers des Marches, mais les clans avaient toutefois pris la sage précaution de conserver sur place quelques troupes aguerries afin de pouvoir faire face à toute éventualité telle, par exemple, qu'un raid valusien organisé par le jeune roi Vest. À l'annonce du carnage de Torkvalfherd, cette troupe, cantonnée non loin du site tragique de Carnghill, se scinda en une demi-douzaine de puissantes patrouilles d'une centaine d'hommes chacune, lesquelles s'élancèrent dans toutes les directions. Dans le même temps, cités et villages se préparaient à affronter les hors-la-loi si jamais l'envie prenait à ceux-ci de commettre un nouveau forfait. Enfin, chaque clan équipa plusieurs cavaliers légers avec pour mission de battre la campagne, de repérer toute troupe suspecte, et d'en prévenir aussitôt la plus proche patrouille.

Ce quadrillage systématique des Marches se solda tout d'abord par un échec. La Première Dame et ses hommes de main semblaient avoir disparu comme par enchantement. On s'évertuait à repérer leurs traces au sud et au sud-ouest et c'était une erreur. Mais, au soir du cinquième jour des recherches et alors que le découragement s'insinuait parmi les poursuivants, un jeune cavalier du clan Gogoch,

longeant la rive d'un des nombreux lacs que comptait la région, eut son attention attirée par des traces toutes fraîches. Il étudia soigneusement la piste et en conclut qu'une vingtaine d'individus avaient fait une brève halte avant de contourner le lac en direction du nord. La nuit venue, le jeune homme alluma trois grands feux au sommet de la plus proche éminence et, au matin suivant, il était rejoint par une patrouille à laquelle il fit part de sa découverte.

— Les traces sont suffisamment éloquentes, déclara le guerrier qui menait la patrouille, mais si effectivement il s'agit de ces porcs que nous cherchons depuis cinq jours, ils doivent avoir perdu l'esprit ! Ils se dirigent droit sur les Terres Sombres !

— Peut-être s'agit-il d'une ruse et espèrent-ils ainsi nous abuser ? fit le jeune cavalier.

— Probablement. En selle, vous autres !

Deux jours durant, la patrouille talonna les fugitifs – car il s'agissait bien d'eux, et la découverte d'un cadavre bleui par le froid en constitua la preuve tangible – mais bientôt, le doute ne fut plus permis : Kaarla, ses soudards, et leur prisonnière chevauchaient bien vers le nord. Et, lorsque les forêts laissèrent la place à la lande puis aux tourbières, le chef de patrouille interrompit la chasse.

— Ils n'ont pas plus de trois ou quatre heures d'avance sur nous, protesta le jeune cavalier.

Le chef de patrouille était un guerrier adulte, vétéran de cent combats, respecté et redouté à la fois. Pourtant, son visage couturé était blême tandis qu'il scrutait du regard le moutonnement des basses collines se profilant sous un ciel délavé.

— Ils ont déjà signé leur arrêt de mort, dit-il. Tout ce que nous avons à faire, c'est leur interdire le chemin du retour. Freyheyrr elle-même ne peut plus rien pour eux. Bientôt, nous entendrons les échos des tambours, et cela signifiera que les Samvatàs grouilleront dans les tourbières.

— *Ceux-qui-viennent-la-nuit* ? frissonna le jeune cavalier.

— *Ceux-qui-viennent-la-nuit*, murmura le chef de la patrouille.

*

* *

Le crépuscule étala ses ombres sur la lande grise parsemée d'ajoncs. Les membres engourdis de fatigue, les fugitifs se terrèrent en demi-cercle au creux d'un repli de terrain, à l'abri du vent chargé d'humidité. La faim leur tenaillait les entrailles, et chacun d'eux était couvert d'une croûte de boue brunâtre. Ils avaient peiné de longues

heures durant à s'arracher pas après pas à la tourbe molle et à la vase perfide, et, plusieurs fois, l'éclaireur de tête qui sondait le chemin à l'aide d'une lance avait risqué de disparaître, happé par des nappes traîtresses.

Skalla se tenait prostrée à quelque distance de ses ravisseurs. Aucune plainte ne filtrait de ses lèvres, et pourtant, elle se sentait au bord de l'épuisement. À maintes reprises, au cours de l'inférieure marche, elle avait cru défaillir, les reins brisés, les tempes bourdonnantes. Elle ne pouvait s'empêcher de frissonner car une espèce de fièvre des marais s'était emparée d'elle. Elle claquait des dents et n'avait même plus la force de repousser les mèches de cheveux sales qui retombaient sur son visage.

Dans son désespoir, elle tirait au moins une triste satisfaction dans le fait que ses ravisseurs enduraient les mêmes fatigues. Leur morgue brutale cédait peu à peu la place au découragement et aux plaintes. Seule la Première Dame supportait stoïquement l'épreuve de cette fuite éperdue. Elle ne ménageait pas sa peine, aiguillonnant les retardataires, menaçant ceux qui envisageaient de faire demi-tour. Où puise-t-elle donc cette énergie ? se demandait parfois Skalla. Dans sa haine de Jaemon ? Dans son ambition forcenée ? Dans son désir de vengeance contre ceux qui l'ont dépossédé du trône ?

Elle tressaillit comme la silhouette de Rann Trusor s'interposait entre les derniers feux bien pâles du soleil couchant. Une répulsion incoercible s'emparait d'elle chaque fois que le Rouge lui adressait la parole ou esquissait le moindre geste sur sa personne.

L'homme s'accroupit à son côté.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

Skalla détourna la tête. Mais, dans ce mouvement, et du coin de l'œil, elle nota l'attention que la Première Dame portait à la scène, et cette constatation accentua son malaise.

— Skalla, reprit le Rouge, je t'ai posé une question.

— J'ai parfaitement entendu, répondit la jeune femme sans se retourner. (Elle se sentait incapable d'affronter le regard du lâche assassin de son père sans lui cracher au visage ou lui labourer la face de ses ongles.) Je n'ai rien à te dire.

— Moi si, insista le Rouge. (Il hésita avant de poursuivre :) J'ai tué Torkval dans un moment de colère, et je le regrette, à présent. Mais lorsque je me suis retrouvé en présence de l'homme qui m'avait fait chasser de mon peuple, la folie s'est emparée de moi et le démon de la vengeance l'a emporté sur la raison...

— Tu t'es toi-même placé dans la situation d'un banni et d'un renégat, dit froidement Skalla, d'une voix forte qui portait jusqu'aux soudards attentifs. En reniant le serment de fidélité qui te liait à Jaemon, en semant la discorde pendant mon mariage, puis en

trahissant ton peuple au profit d'une usurpatrice, tu n'as que ce que tu mérites. À présent, laisse-moi, ta présence à mon côté ajoute encore, si besoin était, au malheur qui me frappe.

Frémissant de colère, Rann Trusor se redressa. Il entendait très distinctement les ricanements émis par les soldats, et il serra convulsivement les poings.

— Approche, Rann, ordonna la Première Dame. Ainsi, la jeune oiselle dédaigne tes offres conciliatrices ?

Les rires fusèrent.

Le Rouge adressa un regard mauvais à la Première Dame.

— Amant déchiré, amoureux transi, persifla Kaarla, qu'attends-tu de cette paysanne ? Elle est tout juste bonne à écarter les jambes devant le bâtard, et à s'en faire engrosser, qui plus est ! Parfois, l'envie me prend de la confier quelques heures à mes braves et loyaux serviteurs.

Les soudards commencèrent à s'agiter, tournant des yeux luisants de convoitise vers la jeune femme prostrée.

— Je vous... commença Rann.

— Tu me... quoi ? Tu me l'interdis ? Tu prétendrais t'opposer à ma volonté ?

Le Rouge baissa la tête.

— Telle n'est pas mon intention, ricana Kaarla. Nous avons suffisamment d'ennuis pour le moment sans en chercher d'autres. Faisons plutôt le point de la situation.

Elle s'interrompt, attentive soudain aux battements rythmés qui venaient de commencer avec la montée des ténèbres.

— Samvatàs ? interrogea-t-elle.

— Oui, acquiesça le Rouge, Samvatàs. Je vous avais bien prévenue que tôt ou tard, ils se manifesteraient. Vous feriez bien de disperser les braises de ce feu, ajouta Rann, s'adressant aux soudards, quoique, en fait, ce n'est plus la peine. Ils savent depuis longtemps où nous nous trouvons. Ils ne nous ont sans doute pas quittés des yeux depuis le moment où nous avons pénétré dans les Terres Sombres.

— Cela paraît presque te réjouir.

Le Rouge haussa les épaules.

— Depuis que nous avons quitté Torkvalfherd, tôt ou tard je savais que cela finirait ainsi. Je ne souhaite réellement qu'une chose : ne pas tomber vivant entre leurs mains. Vous ne pouviez faire choix pire que chercher le chemin de votre salut à travers cette contrée maudite. Écoutez, Ma Dame ! Écoutez !

Les battements de tambours se rapprochaient, c'était évident, et ils se multipliaient. Les ténèbres en étaient remplis. Les furtifs commencèrent à se rassembler, debout, sur le qui-vive. La peur ancestrale de tout ce qui peut surgir de la nuit refaisait surface. Ces

hommes qui n'auraient pas hésité une seconde, en plein jour, à affronter une troupe dix fois plus nombreuse, se sentaient pareils à de petits enfants emplis d'un effroi superstitieux. Ils regrettaient amèrement d'avoir entrepris cette traversée d'un lieu réputé maudit. Plus de chevaux pour fuir à bride abattue : tous avaient été sacrifiés dans les marais. La quinzaine de survivants de la Scare se tassaient dans le repli de terrain humide. Certains marmonnaient déjà les paroles d'une obscure prière, les plus nombreux avaient dégainé l'épée ou brandissaient lance ou hache.

Et toujours ces battements.

Qui cessèrent brusquement.

— Ils sont là, tout autour de nous ! gémit un jeune guerrier dont les yeux s'agrandirent de terreur.

— Que personne ne fasse le moindre geste hostile ! ordonna la Première Dame.

Elle fit face aux ténèbres s'étendant au-delà du halo du feu de camp et discerna vaguement des silhouettes se rapprochant sournoisement.

— Qui que vous soyez ! clama-t-elle, nous venons à vous en amis ! Jetez vos armes à terre, vous autres ! commanda-t-elle à ses hommes.

— Jeter... nos armes ?

— Oui ! Faites ce que je dis ! Faites-le ou nous serons tous morts avant même que ce feu ne soit éteint !

— Ils vont nous massacrer ! gronda le Rouge.

— Obéissez ! ! ! hurla Kaarla.

Skalla s'était rapprochée du groupe terrorisé. La peur la tenaillait elle aussi. L'horrible réputation des Samvatàs ne lui était pas inconnue et elle pensait à juste raison que les sauvages des Terres Sombres ne feraient guère de différence entre prisonniers de sexe masculin ou féminin. Enfin, inconsciemment, elle reconnaissait le sang-froid et le courage indomptable de la Première Dame et cherchait cette protection, si illusoire soit-elle.

— Débarrassez-vous de vos armes ! répéta Kaarla.

Visages convulsés, les soudards obéirent enfin. Avec des larmes de désespoir et de rage, ils remettaient leur destin entre les mains de leur maîtresse, comme ils l'avaient toujours fait par le passé. Rann Trusor hésitait encore, puis, avec un rire dément, il fit de même.

Une première silhouette barbu, hirsute, se détacha dans le frêle cercle de lumière du foyer. Kaarla réprima un frisson. L'homme était presque entièrement nu, son corps velu partiellement couvert d'une couche d'argile blanche. Un collier d'osselets s'enroulait autour de son cou et des bracelets d'osselets également cerclaient ses poignets. Un étui de joncs enserrait son pénis. Il étreignait dans une de ses mains une énorme massue soigneusement polie, et dans l'autre un épieu à la pointe durcie au feu. Les yeux clairs luisaient sous la broussaille des

sourcils.

— Amis, souffla Kaarla en présentant ses mains ouvertes, paumes en l'air, le geste universel de soumission du plus faible au plus fort.

Le Samvatàs grogna puis partit de ce qui pouvait passer pour un gros rire. La Première Dame n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que, de toutes parts, les sauvages se pressaient autour du repli de terrain.

— Nous venons en amis, insista Kaarla, jusqu'au moment où les Samvatàs convergèrent sur le petit groupe.

*

* *

Une aube pluvieuse, battue de rafales de vent, trouva les prisonniers, encordés les uns aux autres et titubant de fatigue, au terme d'une interminable marche de nuit. Inlassablement, leurs gardiens les avaient menés comme du bétail dans les ténèbres parfois fugitivement trouées par les flammes d'une torche. La plupart du temps, les Samvatàs s'étaient dirigés d'instinct à travers les tourbières, aussi sûrement qu'en plein jour, n'interrompant leur avance que pour vérifier un passage connu d'eux seuls. Lorsque l'obscurité se grisailla, le paysage n'avait guère changé, dédale végétal et semi-aquatique, rampes de glaise noire parsemée de tapis de lichens frisés.

Skalla n'avancait plus que comme une automate. Une trombe soudaine d'une pluie glacée lui rendit assez de lucidité pour s'apercevoir que le terme de l'épreuve approchait. Le troupeau, prisonniers et Samvatàs mêlés, longea tout d'abord une zone de cultures dans laquelle des femmes accroupies plantaient des graines à l'aide de courtes houes, tandis que d'autres, courbées, tiraient des araires de bois. Un peu plus loin, s'élevaient une cinquantaine ou plus de curieuses petites maisons rondes. Sur la lande et les tourbières pratiquement dépourvues d'arbres, le bois était délaissé au profit de plaques de schiste ou de blocs argileux ou granitiques taillés de manière rudimentaire. Chacune de ces maisons était semblable à sa voisine, toutes se blottissaient dans des creux à l'abri du vent. Des bambins tout aussi hirsutes que leurs aînés surgirent çà et là, s'égosillant pour alerter les femmes, affreuses souillons sans âge qui ricanaient en se montrant du doigt les captifs entravés.

La troupe fit halte à proximité d'un enclos à moutons, et le Samvatàs au collier d'osselets grogna tout en désignant les prisonniers. Les femmes glapirent, glapissement repris en chœur par la marmaille.

Le Samvatàs empoigna un jeune soldat et le tira vers les femmes. Le prisonnier, fou de terreur, tremblait comme une feuille. Le Samvatàs arracha les vêtements du captif, ne lui laissant que ses brodequins. Puis, d'un coup de poing sur la tempe, il étendit sa victime dans la boue. Les femmes se précipitèrent en brandissant des bâtons et commencèrent à frapper ce corps nu mais sans jamais toucher à la tête.

D'une voix altérée, Kaarla demanda à Rann Trusor :

— Que font-ils ? Pourquoi le rouent-ils de coups ? Et pourquoi lui ?

— Un morceau de choix, murmura le Rouge. Ils attendrissent tout simplement la viande avant de la consommer.



Après neuf jours passés au sein de cette communauté Samvatàs, Skalla en vint à considérer les sauvages des Terres Sombres d'un regard différent de celui qu'elle leur avait porté la première fois en découvrent le village.

Selon une certaine tradition, cette peuplade comptait parmi les plus anciennes, d'aucuns affirmaient qu'elle était LA plus ancienne de toutes celles qui vivaient sur le continent. Des siècles durant, les Samvatàs avaient farouchement interdit tout accès à leurs territoires, mais d'un autre côté, jamais ils n'avaient manifesté la moindre intention de s'introduire ou d'annexer des territoires voisins. Ils ne possédaient rien, leurs marais et leurs tourbières ne recelaient apparemment aucune richesse, et n'avaient par conséquent jamais déchaîné la convoitise des royaumes limitrophes, Antarcie ou Valusie. Les clans des Marches, à partir du moment où les Samvatàs les laissaient en paix, n'avaient pas plus montré de velléités belliqueuses. Ainsi, les Samvatàs, depuis l'aube des temps, étaient restés cantonnés dans leur isolement.

Ils étaient réputés pour dévorer la chair humaine encore vivante, et ceci, on ne pouvait le nier. La chose ne s'était plus reproduite dans le village même, mais six soudards de la Scare avaient été emmenés, probablement vers d'autres villages, pour y subir sans nul doute un sort semblable. Cette façon de procéder reposait plus sur une tradition gourmande que sur une véritable cruauté. Sans doute autrefois les Samvatàs avaient-ils connu la famine et s'étaient-ils ainsi entre-dévorer, mais avec le temps, cette nécessité vitale s'était transformée en une sorte de festivité. En un sens, songeait Skalla, nos chasseurs des

marches sont tout aussi heureux de ramener un cerf au village, que ces hommes qui ramènent quelques individus bien tendres pour un banquet rassemblant toute la communauté.

En dépit de l'horreur de cette situation et des perspectives bien limitées de son avenir, Skalla se trouvait somme toute plus tranquille – du moins pour le moment – qu'elle ne l'avait été au cours des jours suivant son enlèvement par les sbires de la Première Dame. Tout d'abord, elle ne passait pas toutes ses journées enchaînée dans une maison de pierre, mais était libre d'aller et venir à sa guise dans le village. Son état de femme enceinte lui valait l'indifférence, sinon l'amabilité des indigènes, pour qui Skalla ne semblait présenter aucune menace particulière. De son côté, Skalla interprétait ce détachement de la manière suivante : les Samvatàs n'appréciaient peut-être que médiocrement la chair féminine. Ou bien ils attendaient le terme des couches. Dans l'un ou l'autre des deux cas, ils savaient que la prisonnière ne se risquerait pas à s'enfuir car ignorant complètement où se trouvait le village et incapable de retrouver son chemin à travers les Terres Sombres.

Ainsi, évoluant librement au sein de la communauté, et n'apercevant ses compagnons de captivité que de loin en loin, alors par exemple qu'elle leur apportait un peu de brouet, sous la surveillance de gardiens, Skalla récupérait peu à peu des forces usées dans les épreuves de l'interminable fuite. Durant les longues journées d'inactivité, elle découvrait une existence somme toute assez semblable à celle de n'importe quel village des marches, Torkvalfherd y compris. Tonte des moutons, dégraissage de la laine par des gamins qui la foulaient au pied avec une argile, dans une cuve de bois, filage brin à brin par les femmes. Car, si les guerriers Samvatàs allaient nus une bonne partie du temps, il leur arrivait aussi de tisser quelques vêtements ou couvertures.

Plus étrange, à l'orée du village, Skalla repéra une série de fourneaux pareils à ceux utilisés dans les Marches. Ces fourneaux, d'une hauteur d'homme, étaient utilisés pour obtenir des blocs de minerai à peu près pur. Ce minerai, moulé en forme de blocs aux deux extrémités effilées, était manifestement destiné à être emporté vers quelque destination lointaine, et Skalla s'interrogea longtemps à propos de cette destination. S'il était établi que les Samvatàs commerçaient à l'intérieur même de leur territoire, n'était-il pas également possible que ce minerai soit destiné à quelqu'un d'autre ? Mais dans ce cas, à qui ?

Une partie de la réponse, sinon la réponse elle-même, lui fut fournie au dixième jour de sa captivité, comme des visages étrangers se présentaient au village. Manifestement, les Samvatàs connaissaient ces étrangers, car ceux-ci se présentèrent en toute liberté et libres de

leurs mouvements. Il s'agissait d'un homme de haute taille, au visage glabre, au crâne rasé, enveloppé dans un ample manteau sombre, d'un vieillard pareillement vêtu, et d'une escorte d'indigènes quant à eux revêtus de fourrures et de cottes d'acier ou de cuir macéré, équipés d'armes de fer. Samvatàs sans aucun doute, mais d'un genre différent de ceux qui peuplaient la contrée.

Le regard de l'homme au crâne rasé se porta directement sur la jeune femme enceinte, et un sourire tordit les lèvres minces. Skalla décida qu'elle les détestait presque autant que Rann Trusor et que la Première Dame. Mais l'homme au crâne rasé marcha tout droit dans sa direction et, s'inclinant, déclara :

— C'est vous que je suis venu ici chercher, mon enfant. Vous et deux autres personnes détenues en ce village : La Première Dame Kaarla et le nommé Rann Trusor.

— Ils sont là-dedans, indiqua Skalla en montrant une petite maison de pierre surveillée par des indigènes. Mais il y a d'autres prisonniers que ces deux-là.

— Les autres n'auront pas votre chance à vous trois, mon enfant. Ils devront rester ici. Mais pour vous-même, les épreuves sont terminées. Je vous emmène avec moi.

— Qui êtes-vous ? interrogea Skalla.

— Un ami.

— Un ami de Jaemon, aussi ?

— C'est exact. Un très vieil ami de Jaemon.

— Quel est votre nom ? Peut-être me parla-t-il de vous ?

— Possible mais j'en doute. Mon nom est Sozer, dit l'homme au crâne rasé. Et voici mon fidèle Fhar Nargal.

— Où nous emmènerez-vous ?

— En un lieu qui vous plaira. Un lieu où vécut jadis Jaemon, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Ce lieu, certains le connaissent sous le nom de Khourg.

— Khourg... réfléchit Skalla.

— Khourg, sourit Sozer, et Skalla chercha vainement dans sa mémoire où et quand elle avait bien pu déjà entendre prononcer ce nom.

CHAPITRE XII

L'APPÂT

Peu de temps avant l'aube, Duann fut tiré de sa somnolence par un étrange sentiment de malaise.

Il n'était plus seul dans la pièce.

En fait, il n'avait jamais été seul, du moins physiquement. Quarante jours s'étaient écoulés depuis que Jaemon avait succombé à l'envoûtement, et, pendant ces quarante jours, Duann était pour ainsi dire toujours resté au chevet de son ami inconscient, dans l'attente d'une problématique reprise de connaissance. Il avait assisté à tous les efforts de Chryzagon pour ramener l'Antarcide à la conscience. Ces efforts étaient demeurés vains. Selon Chryzagon, Thursa n'avait pas commis une seule erreur, et il avait admirablement assuré sa protection. Il ne restait donc plus qu'à attendre un quelconque dénouement, dénouement qui ne manquerait pas de survenir, tout simplement peut-être par une totale déchéance physique du corps allongé sur le lit royal.

Duann tressaillit et se redressa sur son fauteuil. Ne lui avait-il pas semblé percevoir un bref gémissement ? S'arrachant aux ultimes brumes de son demi-sommeil, il traversa la pièce et se pencha au-dessus de Jaemon. Son cœur bondit dans sa poitrine : l'envoûté avait ouvert les yeux. Duann nota les narines qui palpaient et les côtes qui se soulevaient au rythme d'une respiration régulière.

Jaemon battit des paupières. Ses lèvres s'écartèrent.

— Duann... exhala-t-il dans un souffle.

Duann ap Carnghill saisit son ami aux épaules, prêt à le soulever de la couche. Puis il se ravisa. Ne valait-il pas mieux prévenir auparavant Chryzagon, présent dans la pièce voisine, et dont il avait entendu les pas feutrés jusqu'au milieu de la nuit ? Il hésita. Le regard de Jaemon était toujours fixé sur lui, comme un appel. Duann ne tergiversa pas plus longtemps et cria :

— Chryzagon ! Venez ! Vite !

Quelques secondes à peine s'écoulèrent et l'Archonte fit irruption dans la pièce.

— Que se passe-t-il ?

— Il s'est réveillé ! balbutia Duann.

— Attendez ! Reculez ! conseilla Chryzagon. L'avez-vous touché ?

— Oui... non... j'allais...

— Cela vaut mieux.

Chryzagon se pencha à son tour sur l'envoûté et scruta le regard voilé.

— Jaemon Antarcidès, me reconnaissez-vous ?

— Oui... vous êtes... Chryzagon.

— *Caru alg bro benz ?* murmura l'Archonte, *gurman bolven ?*

Le regard de Chryzagon ne quittait pas celui de Jaemon.

— *Yeamen nasu ?*

Jaemon secoua faiblement la tête.

— Attendez, souffla-t-il, j'ai un message pour vous. De la part de...

Thursa.

— Quel est ce message ? interrogea l'Archonte.

— Viens. Je t'attends.

*

* *

— Aidez-moi à le soulever sur ses oreillers, dit Chryzagon.

— ... Soif... gémit Jaemon.

— Nous allons vous donner à boire, promet l'Archonte en adressant un signe à Duann, mais auparavant, essayez de vous souvenir. Où étiez-vous durant tout ce temps ?

— ... Khourg...

— Tout le temps ?

— Oui... Thursa m'a montré... Kaarla et le Rouge ont ravagé Torkvalfherd... Ils ont enlevé Skalla...

— Nous le savons, acquiesça Duann en présentant un gobelet d'argent rempli d'eau fraîche aux lèvres parcheminées, un messenger a apporté la nouvelle il y a une dizaine de jours. Les ravisseurs ont fui dans les Terres Sombres, où les Samvatàs les ont massacré.

— Non, rectifia Jaemon en secouant la tête... encore à boire... Skalla, Kaarla et le Rouge sont toujours en vie. Thursa les a récupérés chez les Samvatàs. Ma femme et mon enfant sont... à Khourg... sains et saufs...

— Ton enfant ?

— Skalla porte mon enfant, oui. Je l'ai vue comme je te vois.

— Pourquoi Thursa les a-t-il pris aux Samvatàs ? Et quel but poursuivait-il en attirant ton esprit jusqu'à Khourg ? demanda Duann.

— Le message, intervint Chryzagon. C'est moi que Thursa cherche à atteindre. Son but est de m'attirer sur son propre terrain.

— Vous comptez vous rendre jusqu'à Khourg ? demanda Duann.

— Il le faudra bien. Depuis deux millénaires, Thursa attend ce moment de notre ultime rencontre. Ce sera un duel à mort entre nous

deux. Il n'y a pas d'autre solution, vous comprenez. L'un de nous est de trop sur ce continent. Moi vivant, Thursa n'obtiendra jamais la victoire qui lui échappe.

— Dans ce cas, je vous accompagnerai, fit Duann en défiant l'Archonte du regard, et si vous refusez ma présence à vos côtés, je ferai seul le voyage... J'en suis revenu une fois, je suis capable d'y retourner. Vos histoires avec Thursa ne m'intéressent pas, mais la femme de Jaemon est retenue sur cette île maudite, et j'ai un compte à régler avec le Rouge et ce démon incarné sous les traits de la Première Dame Kaarla.

— ... Moi... aussi... murmura Jaemon. Je dois venir.

— Non ! objecta Duann. Tu es dans un trop grand état de faiblesse, et de plus, ta place est ici. Tu oublies que tu es l'Antarclide, à présent. Le royaume attend un souverain. Il ne peut indéfiniment se contenter d'un Conseil de Régence, quelles que soient les qualités dont font preuve les membres de ce Conseil.

— Mon corps est libre... mais mon esprit ne l'est pas... À tout moment, Thursa peut le rappeler à Khourg... comprends-tu, Duann ? Même si je m'y refusais, je DOIS participer à cette expédition, aux côtés de Chryzagon... c'est la condition fixée par Thursa à mon retour parmi vous...

— Skalla et lui constituent l'appât, prononça lentement Chryzagon. Jaemon a raison, il devra venir avec moi s'il tient à revoir sa femme et son enfant, et s'il tient également à retrouver le plein usage de son corps et de son âme. Ensemble, nous atteindrons Khourg, en dépit de tous les obstacles que Thursa ne saurait manquer de placer sur notre route, à seule fin de nous éprouver et de nous affaiblir. Votre aide ne sera pas de trop, Duann ap Carnghill, mais je tiens cependant à vous prévenir que vous risquez la mort, ou bien pire encore, en acceptant de vous joindre à nous !

Duann considéra l'un après l'autre l'Archonte puis Jaemon.

— Quelle espèce de créatures êtes-vous donc, Thursa et vous, pour sacrifier ainsi tant d'innocentes victimes à vos ambitions et à vos haines personnelles ?

— Cela, vous le découvrirez peut-être un jour prochain, rétorqua Chryzagon, mais souhaitez que ce jour soit le plus éloigné possible. Vous n'aimerez certainement pas ce que vous découvrirez, Duann ap Carnghill, car la vérité est parfois bien plus terrifiante que le mystère qui l'entoure.

— Dans combien de temps nous mettrons-nous en route ?

— Aussitôt que notre jeune ami aura récupéré quelques forces, dit Chryzagon. Pas avant. Mais lorsque le moment sera venu, il n'y aura plus à reculer.

QUELQUE PART SUR LA CÔTE OUEST DU CONTINENT

Le village de pêcheurs s'éveilla avec l'aube et, comme à son habitude, Siolouk quitta la cabane de tourbe et de pierre pour se rendre sur la grève afin d'y honorer le Compagnon Phoque et le Père Manchot. Il laissa derrière lui la douzaine de huttes, dépassa les chevalets sur lesquels on avait mis à sécher les peaux de la précédente pêche, et descendit le sentier. Durant la nuit, une fine couche de neige était tombée, qui commençait à geler en surface. Le sol était dur et craquant sous les pas de l'homme. Siolouk leva les yeux vers le ciel. Confusément, il pressentit que l'hiver qui s'annonçait serait différent de tous ceux qu'il avait connus jusqu'à présent.

Il arriva sur la grève caillouteuse et gagna tout d'abord l'endroit où, la saison auparavant, s'était échouée une Mère Baleine. Cet extraordinaire événement avait profondément marqué l'existence du village, et les Anciens avaient longuement discuté autour des feux de tourbe. Les uns avaient vu là un signe de malheur imminent, les autres, les plus nombreux, avaient considéré que la Mère Baleine échouée constituait un heureux présage.

Il ne restait pratiquement plus rien de la carcasse démembrée par les pêcheurs et leurs familles, puis nettoyée jusqu'au squelette par les mouettes et autres volatiles. Siolouk considéra longuement les restes du géant auquel il adressa une prière muette avant de marcher jusqu'aux vaguelettes qui clapotaient. Il remarqua alors avec incrédulité la floraison de nénuphars glacés se formant à la surface des eaux. Il avança les mains et brisa facilement les frêles glaçons, mais d'autres se formaient déjà de place en place, et les eaux semblaient se figer peu à peu, dans leur lutte contre le gel.

Trois jours plus tard, Siolouk retourna sur la grève, et la mer s'était peu à peu couverte d'une glace molle et blanchâtre. Un vent mordant achevait cette métamorphose du liquide en solide. La chose était bien plus étrange que toutes les Mères Baleines échouées, et, au cours des nuits qui suivirent, les pêcheurs commentèrent âprement le phénomène. Ils assistaient à un spectacle inconnu de leurs parents et des parents de leurs parents.

Oui, les temps changeaient, et cet hiver-là, les habitants du village souffrirent de la faim, car les coracles de cuir étaient impuissants à affronter les pièges de l'océan gelé. Et ils se posèrent souvent une question qui les hantait : le phénomène était-il créé par un hiver particulièrement rigoureux ou subsisterait-il dans l'avenir ?

La réponse était la suivante : il subsisterait et ne ferait même que s'amplifier.

Ce n'était qu'un commencement.